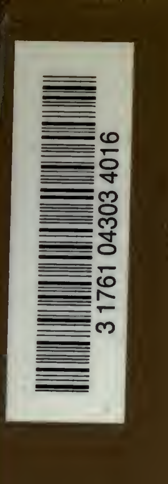

3 1761 04303 4016

HISTOIRE
DES
KOSAQUES.

HISTOIRE

DES

KOSAQUES,

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION

OU

COUP-D'OEIL SUR LES PEUPLES QUI ONT HABITÉ LE PAYS DES KOSAQUES, AVANT L'INVASION DES TARTARES.

PAR M. LESUR.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

PARIS.

H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n°. 12;
FANTIN, Quai des Augustins, n°. 55;
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23.

M. DCCC. XIV.



AVIS

AU LECTEUR.

Je crois devoir déclarer, en publiant l'histoire des Kosaques, qu'elle me fut demandée, au commencement de 1813, par le dernier Gouvernement. Attaché au département des relations extérieures, j'ai rempli cette tâche laborieuse.

Les connaissances que j'avais précédemment acquises par des recherches faites pour la composition d'un autre ouvrage (1),

(1) Il s'agit du Tableau historique *des Progrès de la Puissance russe*, publié en octobre 1812. Jusqu'ici, je ne m'étais fait connaître que par la lettre initiale de mon nom. Aujourd'hui je m'en avoue hautement l'auteur, non pas que je veuille tirer vanité d'un succès littéraire, mais parce qu'il m'importe maintenant de faire connaître qu'il n'y a rien dans ma conduite, ni dans mes écrits, où, malgré l'influence des révolutions, on ne puisse reconnaître le caractère d'un honnête homme et d'un bon Français.

Ainsi, quand on lira ce livre, en se reportant au

a.

me facilitaient le nouveau travail dont j'étais chargé. A mesure que j'étudiai mon sujet,

---

temps où il fut écrit, on sera peut-être frappé de la modération de mes principes et de mon style, à l'égard de Puissances alors nos ennemies. Je n'ai point flatté l'idée d'une monarchie universelle; j'ai toujours pensé que le sceptre de l'Europe serait un fardeau plus lourd, plus funeste pour la nation qui aspirerait à le porter, que pour les peuples forcés de s'y soumettre.

L'objet de la guerre de 1812 devait être de sortir d'une situation difficile, de rétablir une sorte d'équilibre ou de système politique, et surtout de poser entre l'Allemagne et la Russie une barrière dont le Cabinet de Versailles avait autrefois senti la nécessité. Cet objet n'a pas été rempli. Le vulgaire n'a vu, dans la campagne de Moskow, que des fautes militaires; les erreurs de notre diplomatie n'ont pas, à cette époque, été moins désastreuses.

Je ne suis point de ceux qui prophétisent après les événemens; mais qu'on me permette de supposer, pour un moment, qu'un cabinet plus sage eût fait à la Turquie et à la Suède des ouvertures généreuses, qu'il eût offert à l'Autriche et à la Prusse des indemnités dues à leur coopération; alors, la Porte Ottomane poursuivait la guerre sur le Danube, les Suédois pouvaient reconquérir la Finlande, l'armée française sur la Vistule était franchement secondée par ses alliés; enfin le rétablissement du trône polonais, la création d'un système nouveau offrait mille moyens de réparer les scandales donnés en Espagne et

j'y trouvai des ressources ou des charmes que je n'avais pas soupçonnés. Il me parut piquant de montrer à la vieille Europe, si fière de sa civilisation, un peuple à demi barbare, intéressant dans sa simplicité sauvage, et des héros qui ne ressemblent point à ceux des nations policées.

Un auteur judicieux avait dit que l'histoire des rébellions des Kosaques était un

---

en Italie, et de faire, sans blesser l'honneur de nos armes, des restitutions démontrées nécessaires..... mais je m'arrête. Je ne puis développer ici par quelle série de fautes, accumulées les unes sur les autres, par quel excès d'aveuglement est tombé ce colosse d'orgueil et de puissance, dont la chûte fut si long-temps hors de toutes combinaisons humaines.

Le salut de la France est sorti du sein des ruines. Conquise sans avoir été vaincue, dépouillée de ses conquêtes sans avoir perdu l'héritage de sa gloire, qu'elle se fortifie de l'union et de l'énergie morale des partis qui l'ont divisée! Qu'elle reprenne la fierté du rang que, dans ses plus cruels revers, elle tint toujours en Europe! Elle a en elle-même les élémens d'une grandeur juste et durable; et ce n'est pas sous l'égide d'un descendant du grand Henri qu'un guerrier peut rougir de ses exploits, un écrivain de ses idées françaises, ni du sentiment national qui les inspira.

sujet digne d'occuper un de nos écrivains modernes (1). Je considérai d'ailleurs, que, malgré les savantes recherches déjà faites à cet égard, l'origine de ce peuple était encore mal connue (2), et qu'il n'y avait que des fragmens de leur histoire dans les livres qu'on lit encore : alors l'espérance de faire un ouvrage qui manque à l'histoire générale, me soutint, et je m'y portai avec autant d'ardeur, que si la première idée de cette composition eût été de mon choix.

Heureux de trouver, dans ce travail, quelques distractions à la pensée pénible des malheurs qui nous menaçaient, je le poursuivais, sans m'occuper de l'objet ou de l'utilité de sa publication. Elle n'était plus possible, à l'époque où il fut terminé. Les Kosaques avaient passé le Rhin, ils étaient

---

(1) *Tableau de l'Empire russe*, par Storch, tom. I, chap. 1, note 15 (édition française).

(2) *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, 1804, tom. III, p. 114.

au cœur de la France : alors des dangers plus pressans nous arrachèrent à tout intérêt littéraire. Mais quand par une faveur céleste, inattendue, nous fûmes sauvés des horreurs d'une guerre civile, lorsqu'il nous fut permis de regarder nos ennemis en alliés, un souvenir paternel me reporta vers mon ouvrage, et je me félicitai de le trouver tel que j'aurais pu hasarder d'en faire hommage à l'Empereur Alexandre, si je n'avais craint qu'on ne vit dans cette démarche, une apparence de palinodie, de flatterie ou d'intrigue qui répugnent également à mon caractère.

Maintenant que nous sommes délivrés du malheur d'avoir les Kosaques pour hôtes ou pour ennemis, leur éloignement m'a rendu toute ma liberté.

Quelques mois, dont l'histoire paraîtra sans doute à nos neveux, embrasser plusieurs années, ont mis entre la composition et la publication de cet ouvrage, un intervalle dont j'ai profité, pour le rendre plus digne des suffrages du Public. Je me

suis étonné plusieurs fois, en le relisant, que ma conscience historique n'eut pas à me reprocher d'avoir employé dans mes tableaux des couleurs que l'état de guerre semblait excuser, et dont les meilleurs écrivains de l'antiquité ne sont pas toujours exempts, à l'égard d'un peuple ennemi. J'ai retrouvé partout les faits présentés avec le même soin, que j'eusse pu y mettre, si j'étais né moi-même sur les rives du Don ou du Borysthène. Le beau caractère de l'hettman Kmielnitski, l'audace de l'illustre brigand Yermak n'auraient pas inspiré plus d'intérêt à leurs compatriotes. Les écrivains russes qui ne peuvent consentir à regarder les Kosaques comme une nation, n'ont pas représenté leurs exploits sous des rapports aussi favorables. Enfin, si j'ai dit qu'ils conservaient encore les traits primitifs de leur race, et qu'ils étaient peu avancés dans la civilisation, c'est une vérité, mais non pas une injure.

Aussi, dans la révision de cet ouvrage, la partie purement historique ne m'a point

occupé ; et si l'on pouvait supposer que les sacrifices faits aux circonstances sont bien considérables, je crois répondre aux préventions, en déposant à la Bibliothèque du Roi, un exemplaire, tiré en *épreuve* à l'Imprimerie royale, tel qu'il devait paraître à la fin de 1813, et dans cet état, je l'offrirais avec confiance à l'hettman Platow lui-même.

On pourra y voir que l'esprit général est conservé, que la plupart des changemens sont purement littéraires, et qu'ils ont été nécessités par la division nouvelle que le conseil de quelques gens de goût, m'a fait adopter. Comme écrivain politique, je ne désavouerais pas cette première épreuve ; comme littérateur, je ne reconnais que l'édition publiée aujourd'hui.

Je me suis arrêté au commencement du XIXe. siècle, parce que des événemens plus récens n'appartiennent pas encore à l'histoire. Ceux des deux dernières campagnes n'ont rien changé à l'opinion que je m'étais formée des Kosaques. Cependant il est juste

de dire que jamais ils n'ont signalé d'une manière plus éclatante, leur vigilance, leur ardeur infatigable, leur aptitude singulière à la guerre de partisans. C'est en inquiétant les mouvemens, les communications et la subsistance des armées françaises, qu'ils ont contribué, peut-être plus que toute autre troupe, aux succès des alliés.

D'ailleurs, s'ils ont quelquefois montré plus de discipline et d'ordre, il faut en rendre grâces à l'esprit de leurs chefs, et surtout à l'auguste souverain que la Providence leur a donné. Ce jeune Prince pouvait se laisser séduire par le prestige d'une conquête immense, inespérée; il s'est acquis une gloire plus belle et plus sûre. Si sa modération héroïque n'avait été le mouvement d'un grand cœur, on pourrait la regarder comme le calcul de la plus saine politique.

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE

DES KOSAQUES,

OU

Coup-d'oeil sur les Peuples qui ont habité le pays des Kosaques, jusqu'à l'invasion des Tartares.

---

§. Ier.

Etablissement des Cimmériens et leur expulsion par les Scythes.

Je ne puis me défendre, en commençant cet ouvrage, de jeter un regard d'envie sur l'écrivain qui a choisi, pour objet de ses travaux, l'histoire d'un peuple fameux et policé : à mesure qu'il avance dans sa carrière, sa vue s'étend, sa marche s'affermit, les difficultés semblent disparaître sous ses pas. Soit qu'il ait à peindre le développement d'un grand caractère ou le génie

d'une puissance, les ressorts de la politique ou le jeu des passions et des erreurs humaines, le perfectionnement des arts ou la dépravation des idées et des mœurs, les progrès ou la décadence des empires, il trouve à disposer de mille couleurs dont la variété séduisante peut tour à tour charmer l'esprit, exercer le jugement et captiver l'attention. Pour moi, dans la route pénible où je m'engage, j'essaierai peut-être en vain de tempérer l'austérité d'un sujet neuf et fécond en événemens inconnus au vulgaire, mais comparable à l'aspect du pays où je vais conduire mes lecteurs; pays qui s'étend du Danube jusque par-delà l'Ouralsk; solitudes immenses, dont la monotonie n'est interrompue de loin en loin que par des marais infects, des fleuves poissonneux, quelques bouquets de bois et des milliers de monticules, amas de sable formés par les vents du désert (1), ou antiques tombeaux élevés sur la cendre de générations inconnues (2). C'est de là que, comme d'un rendez-vous assigné de temps immémorial contre le repos du genre humain, des myriades de barbares ont porté la désolation, la

(1) Pallas, 2e. *Voyage dans les provinces méridionales de l'Empire russe*, trad. franç. Paris, 1811, édit. *in*-8°. tom. I, pag. 347.

(2) Clarke's *Travels*; London, 1810, chap. xv and foll.

terreur et le carnage, dans toutes les parties du monde (1). Là vivent encore ces tribus guerrières dont la sauvage indépendance et l'humeur vagabonde, s'agitant incessamment sous la main qui les gouverne, nous représentent l'empire des tempêtes, tel qu'il est décrit par Virgile (2).

De toutes les contrées de l'Europe, c'est la seule où restent profondément empreintes les traces de la vie nomade ou pastorale. Soit par l'effet d'un climat âpre ou d'un sol qui, sans rien demander à l'industrie, fournit le nécessaire à une chétive et grossière existence, soit par l'indestructible ascendant du caractère primitif, et malgré l'influence ou l'exemple des bienfaits du commerce et des arts chez leurs voisins, les hommes de cette race ont opiniâtrément résisté aux charmes de la civilisation. Leur histoire se perd dans la nuit des siècles d'ignorance; ou plutôt elle tient à la plus haute antiquité par des linéamens si délicats, qu'on ne peut bien comprendre leur origine sans reculer jusque vers ces temps obscurs où l'œil aperçoit les premiers habitans de leur pays, ces

(1) *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, par Peyssonnel; Paris, 1765, *in*-4°. pag. 1.

(2) *Æneid.* lib. I, v. 55 - 60.

Cimmériens fabuleux (1) que l'imagination des anciens poëtes jetait aux bornes du monde.

Il faut admirer la patience des écrivains qui, voulant tout expliquer, tantôt à l'aide d'une étymologie péniblement contournée, tantôt sur des témoignages rapportés comme des traditions vagues, et le plus souvent sur des hypothèses moins solides qu'ingénieuses, prétendent suivre pas à pas les enfans de Noé, des rivages rians du Tigre et de l'Euphrate, jusque sur les rocs glacés de la Scandinavie. Mais l'édifice qu'élève avec

---

(1) *Genesis*, cap. x, §. 2. — *Flavii Josephi Antiquitates Judaïcæ, etc.* lib. 1, cap. VII. — Pezron, *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes ;* Paris, 1703. — Bayeri *Dissertationes de Scythis, Cimmeriis, etc. in Commentariis Academiæ Petropolitanæ*, tom. I, II, III, etc. etc. etc.

En prenant les choses de si haut, nous n'avons en vue, dans cette introduction, que de donner de l'origine des Scythes une idée générale, mais appuyée sur la critique des meilleures autorités. S'il fallait en croire aveuglément l'auteur de l'Histoire généalogique des Tatars ou Tartares, Abulghasi-Bayadour-khan, et son commentateur, nous y serions moins embarrassés. Le premier dit que *Japhet*, qu'il nomme *Japhis*, alla s'établir sur l'*Atell* ou *Edel*, nom que les Tartares et les Arabes donnent au Volga, et qui signifie dans leur langue *abondance;* que là il eut huit enfans, dont les quatre premiers, *Turk*, *Chars*, *Sacklab* et *Russ*, ont donné leur nom aux Turcs, aux *Chazars* ou *Khosars* pères des Kosaques, aux Slaves et aux Russes....... Mais il ne suffit pas de présenter des nomenclatures généalogiques à ses lecteurs, il faut offrir d'autres monumens à leur croyance.

tant de peine la vanité de l'érudition, ressemble trop souvent à celui que l'orgueil de la force éleva dans les plaines de Sennaar; il en résulte une nouvelle confusion des langues. Il est plus sage de s'en tenir à des probabilités raisonnables, que de hasarder des assertions dénuées de vraisemblance et de preuves réelles.

On peut donc croire que, quelques siècles après cette grande catastrophe dont le globe entier porte l'éternelle empreinte, les hommes, trop pressés sur un territoire dont leur industrie ne pouvait encore faire valoir toutes les richesses, se seront répandus par hordes, de proche en proche, et en se chassant les uns les autres, jusque vers les contrées les moins habitables, où, fixés une fois, l'habitude et la nécessité leur auront fait trouver des charmes. Les pays les plus voisins du point de départ ont été les plus exposés aux passages dévastateurs des peuples qui allaient chercher leur existence; les routes les plus faciles ont été les plus fréquentées; le sol le plus favorable à la vie d'un peuple pasteur et nomade a été le premier habité. Ainsi les plaines de l'Assyrie, de la Perse et de l'Asie mineure, ont dû nourrir les pères du genre humain. Leurs nombreux enfans repoussés, au sud, par des déserts où l'astre du jour semblait

jeter une muraille de feu ; à l'occident, par des mers que leur industrie n'avait pu trouver le moyen de franchir, ont dû chercher, à l'est et au nord, des routes plus praticables pour des hommes endurcis successivement aux rigueurs des climats et aux fatigues d'une vie errante. Vers le nord, il s'en offrait deux à leur choix. Les uns passèrent entre la mer Noire et la mer Caspienne, sans être arrêtés par les aspérités du Caucase, coupées de vallons délicieux (1); de là, côtoyant des mers et des fleuves poissonneux, ils se seront portés dans ces fertiles steppes où la vie pastorale offre tous ses charmes à l'indolence sauvage : ce sont sans doute les Cimmériens (2). Les autres, prenant à gauche de la mer Caspienne, passant les monts Paropamisades et les déserts de la Bactriane, et les rives inhospitalières de l'Oxus et l'antique Iaxarte, auront franchi l'Imaüs, et seront parvenus sur l'immense plateau de l'Asie centrale : c'est l'innombrable famille des Turcs et des Tartares (3).

---

(1) Pallas, 2e. *Voyage*, traduction française, édit. *in*-8° ; Paris, 1811, tom. II, pag. 50, 204. — Reineggs, *Topographie du Caucase*. — M. Malte-Brun, *Annales des Voyages*, tom. XII.

(2) Bayer, *Dissertat. de Cimmeriis in Comment. Academ. Petropolit.* tom. II, pag. 420.

(3) Nicéphore Grégoras adopte cette opinion, tom. I, pag. 17, 20 ; chap. 1, §. 3. (*Collect. Byzant.*)

Les Scythes étaient-ils de cette race? l'ont-ils suivie dans son émigration? se sont-ils arrêtés sur l'Oxus ou l'Iaxarte, et sont-ils revenus, sur leurs pas, conquérir la Perse et l'Égypte? ou bien, restés au berceau de la création, ont-ils fondé, trois mille six cents ans avant l'ère chrétienne, cet empire immense et barbare sur lequel Trogue-Pompée avait recueilli des contes dont Justin nous a conservé quelques traits (1)?

L'analogie frappante du nom des Celtes (Κέλτοι, Κέλετοι ou Κέλεται) avec celui que les Scythes se donnaient entre eux (*Skolotes*), a fait penser à des savans modernes que les Celtes et les Scythes n'étaient originairement qu'une seule et même nation (2); mais des analogies ingénieuses ne sont pas des preuves historiques; ainsi je n'entreprendrai pas de débrouiller des matières éternellement obscures. A mesure que l'histoire s'est éclairée du flambeau

---

(1) Justin, *Hist.* lib. I, cap. I; lib. II, cap. III. — Euseb. *Chronicon*, pag. 13. (*Collect. Byzant.*)

(2) Il n'est pas inutile d'observer ici que le mot *skolotes* signifiait dans la langue des Grecs, un *cavalièr*, et que dans la langue finnoise moderne, *skytta*, *kytta* ou *kit*, veut dire un *archer:* étymologies également vraisemblables du nom d'un peuple aussi adroit à monter à cheval qu'à tirer de l'arc. (Bayer, *ubi suprà.* — *Descript. de l'Empire russe*, par Strahlemberg, trad. franç., tom. II, pag. 150.)

de la critique, elle a rejeté des traditions fabuleuses, comme les trois cent cinquante générations des rois d'Égypte (1). Aussi le judicieux Strabon ne croyait pas à tout ce qu'on débitait de son temps sur l'antiquité des Perses, des Mèdes, des Égyptiens ou des Scythes (2). Imitons sa réserve.

Hérodote n'est pas une autorité incontestable. Son ouvrage immortel, écrit sous la dictée des Muses dont il porte le nom, semble être, comme on l'a dit, la nuance entre la fable et l'histoire. Thucydide lui reproche d'avoir voulu amuser les Grecs plutôt que les instruire (3). Mais on peut en croire Hérodote, quand il raconte ce qu'il a vu. Il avait voyagé chez les Scythes : il a pu connaître leurs vieilles traditions, qu'il embellit des charmes de son imagination. Cependant il ne leur donne que mille ans d'existence avant leur invasion en Médie, époque reconnue par les monumens historiques les plus respectables.
An 1672 av. J. C. Il nous dit que, vers cette époque, les Scythes nomades de l'Asie, vaincus par les Massagètes, se jetèrent sur les Cimmériens, habitans des

(1) Hérodote, liv. II, §. 99, 100.

(2) Lib. XI, pag. 207, edit. Casaub.

(3) Thucydide, liv. 1[er], §. 21, 22.

bords du Pont-Euxin, et s'emparèrent du pays, dont ils avaient fait un désert. D'après le témoignage des anciens poëtes (1), qui furent les premiers historiens, il nous représente la Scythie comme remplie d'une foule de peuples qui s'étaient déjà précipités les uns sur les autres : les Issédons chassés par les Arimaspes, les Scythes par les Issédons, et les Cimmériens par les Scythes.... Tel est le tableau que Thucydide (2) et Plutarque (3) font de la Grèce ancienne et barbare, et que n'a cessé d'offrir, jusqu'à nos jours, le pays dont j'entreprends l'histoire.

Aussi je ne balance point à regarder, avec Hérodote, les Scythes comme une branche de la grande famille asiatique, qui, chassée de son antique patrie, se sera portée sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin, non par l'Ibérie et le Caucase (4), mais par le nord de la mer Caspienne, et par le chemin que prirent dans la suite les Huns, les Komans et les Tartares de Batou-khan.

(1) Hérodote, liv. IV, §. 13, d'après Aristée de Proconnèse dans son poëme des *Arimaspes*.

(2) Thucydide, liv. I, §. 2.

(3) Plutarch. *in Thesei vitâ*.

(4) Diodore, liv. II, §. 24.—Si les Scythes étaient venus par le midi, comment expliquer la fuite des Cimmériens en Arménie par le Caucase ! Des fuyards ne prennent pas la route du pays d'où viennent leurs vainqueurs.

Il n'est pas impossible de concilier, avec cette invasion, l'expédition antérieure que l'histoire fabuleuse attribue à Sésostris contre les Scythes, 1338 ans avant Jésus-Christ (1). Suivant d'anciennes chroniques, ce conquérant les soumit, et leur fit quinze mille prisonniers, qu'il établit au-dessus de la Perse, où ils conservèrent toujours les mœurs et l'idiome de leurs ancêtres. Ce fut la souche de ces fameux *Parthes* qui reçurent leur nom des Perses (2), et qui fondèrent, sur les débris du trône de Cyrus, un empire redoutable même à la puissance romaine. Si l'on supposait que l'expédition de Sésostris se fit à l'orient de la mer Caspienne, sur l'Oxus ou sur l'Iaxarte, là où le grand Alexandre porta depuis ses armes, il resterait moins d'embarras chronologique ou géographique.

(1) *Chronicon Paschale*, pag. 47. — Cedrenus, tom. I, page 20. (*Collect. Byzant.*) — Quelques écrivains font remonter le règne de Sésostris plus haut; d'autres, comme Calvisius, reportent cette expédition vers l'an 1036 avant Jésus-Christ.

(2) Le mot grec Πάρθοι signifie *Scythes* en langue persane (*voyez* Suidas), et dans la langue scythique, *exilés*. Suivant Justin, les Parthes furent d'abord sous la domination des Arméniens et des Mèdes, pendant laquelle ils conservèrent les mœurs de leurs aïeux et leurs idiomes (liv. XLI, §. 1er.). Fréret et Gibbon les regardent comme une peuplade obscure venue de la Scythie. (*Mém. de l'Acad. des inscript.* tom. XVI. — *Hist. de la décad. de l'Emp. rom.* chap. VIII.)

Mais il est raisonnable de penser que les Scythes, déjà affaiblis et poursuivis jusque dans le pays des Massagètes, auront été facilement refoulés par ceux-ci jusque sur les Cimmériens. C'est l'image de tout ce que nous verrons arriver dans les siècles postérieurs.

S'il faut en croire Hérodote, leur conquête nouvelle ne fut pas disputée. Des divisions s'élevèrent, à leur arrivée, entre le peuple Cimmérien, qui voulait abandonner sa patrie, et ses rois, qui prétendaient la défendre (2). An 639. (1).

Leurs discordes firent couler plus de sang que le fer de l'ennemi. Après s'être mutuellement déchirés, ils se séparèrent et laissèrent dans leur fuite la trace de leurs sanglans démêlés. Les uns, ceux qui avaient voulu défendre la patrie, se réfugièrent et s'établirent dans les montagnes de la presqu'île, à laquelle ils ont donné leur nom (3) : les autres se portèrent vers le nord ; et cette fuite est sans doute l'origine des vieilles traditions d'une migration orientale, qui devint, dans l'imagination des premiers bardes du Nord,

---

(1) Nous suivons ici la chronologie de Bayer ; *Chronologia Scythica vetus, in Commentar. Acad. scient. Petropolit.* tom. III, pag. 295 et eq.

(2) Liv. IV, §. 9.

(3) La Krimée.

la marche triomphale du grand *Boudha*, *Woddin* ou *Odin*. Il n'était pas besoin, pour expliquer l'origine cimmérienne des Scandinaves, d'amener les Argonautes dans la mer Baltique, ou d'inventer des contes que la sagacité de plusieurs critiques modernes a suffisamment réfutés (1). Voilà sur quels titres des nations ont quelquefois fondé leur gloire fabuleuse, et comme des fuyards ont passé pour des conquérans.

Enfin, les débris de la nation Cimmérienne se jetèrent dans les solitudes escarpées du Caucase; et, tout en suivant les traces d'une poignée de vaincus, les Scythes se trouvèrent maîtres d'un vaste empire. Ils envahirent la Perse, la Médie,
638 av. J. C. l'Asie mineure orientale; la Palestine, où Bethsan, ville qu'ils avaient saccagée, prit le nom de *Scythopolis*, en mémoire de leur séjour (2). De là ils allèrent imposer un tribut à l'Égypte;
633. ils pénétrèrent jusqu'en Éthiopie, et revinrent
631. fonder, au centre de la Médie, un empire que leur impiété, leur avarice et leur brutalité leur firent perdre, vingt-huit ans après (3). Il nous

(1) Bayer, *in Comment. Acad. Petropol.* tom. I; *Dissert. de Scythis et Cimmeriis.* — Gibbon, chap. XXI.

(2) Joseph, *Antiquit. Jud.* — Georg. Syncell. pag. 214. — Cedrenus, tom. I, pag. 78. (*Collect. Byzant.*)

(3) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, part. III, §. 5.

importe peu de rechercher aujourd'hui si le chef de leur armée était l'Ogus-khan des Tartares (1), ou le Madyès des Grecs (2). Cyaxare, 610 ou 609.
qui régnait alors sur les Mèdes, attendit avec patience que ces barbares conquérans eussent excité la haine publique, « et se défissent eux-» mêmes par le désordre de leur gouverne-» ment. » L'esquisse rapide que l'éloquent évêque de Meaux a tracée de cette expédition, caractérise les exploits des Scythes de tous les temps : « Ils firent plutôt des courses que des con-» quêtes (3). »

Diodore de Sicile dit que dans leur retraite, les Scythes emmenèrent avec eux une troupe de Mèdes, qu'ils établirent en colonie, sur les bords du Tanaïs (4). On pourrait rapporter à cette époque l'établissement des Sarmates, dont le nom annonce en effet une origine médoise (5), et dont les nombreux enfans devinrent, à la suite

---

(1) Stralhemberg, *Description de l'Empire russe*, tom. I, pag. 20-21 ; tom. II, pag. 169.

(2) Hérodote, liv. IV.

(3) Bossuet, *ubi suprà.*

(4) Diod. liv. II, §. XXVI.

(5) *Sar* signifie, dans les langues orientales, *lignée* ; et *sarmadaï*, d'où l'on a fait *sarmatæ*, veut dire, *postérité* des Mèdes. Voyez *Bochart* (*Geographia sacra*), etc.

de guerres ignorées, les dominateurs de la Scythie.

Suivant d'autres écrivains, les Scythes trouvèrent en rentrant dans leur pays, leurs esclaves révoltés en possession de leurs femmes, et disposés à leur disputer jusqu'à leur territoire; mais dédaignant de combattre ces misérables avec des armes, ils les chassèrent à coups de fouet jusque dans les déserts du Nord (1). Je ne sais quel auteur a prétendu que la coutume, si longtemps pratiquée aux mariages russes, de mettre aux mains du mari, une verge destinée à châtier sa nouvelle épouse, fesait allusion à cette ancienne injure.

§. II.

Expéditions de Cyrus, de Darius et d'Alexandre, chez les Scythes.

L'orgueil des conquérans ne laisse trop souvent à leur postérité que la haine des peuples conquis, pour héritage. Ainsi la domination des Scythes en Asie dut y faire germer de profonds ressentimens; et si l'expédition attribuée à Cyrus contre les Massagètes était appuyée sur des preuves historiques plus solides, on pourrait

(1) Justin. Hist. lib. II, cap. V.

croire qu'elle fut inspirée par le désir de la vengeance, autant que par la fureur de l'ambition.

Ces Massagètes, habitant à l'est de la mer Caspienne, dans les déserts de la Bactriane, étaient Scythes de race. Ils en avaient les mœurs et le langage (1). D'après Hérodote (2), Cyrus envoya d'abord des ambassadeurs à la fameuse Tomyris, qui régnait sur eux, pour lui demander sa main et ses états. Sur le refus qu'elle en fit, il porta ses armes au-delà de l'Araxe (3), attira d'abord les Massagètes dans un piége tendu à leur intempérance, battit leurs hordes occupées à piller son camp, et commandées par le fils de Tomyris, qui fut enveloppé dans le massacre. Mais bientôt après cette reine belliqueuse, plus irritée par ce revers, rassembla des forces immenses, se mit elle-même à leur tête, arrêta le vainqueur, tailla son armée en pièces,

An 531 av. J. C.

(1) Herodot. liv. 1, §. ccx et suiv.

(2) *Ibid.*

(3) Le savant Larcher dit, dans ses notes sur Hérodote, que l'Araxe dont il est ici question (car les Anciens ont donné ce nom à plusieurs fleuves) est le *Rha* ou *Volga*. Mais comme pour y arriver il aurait fallu faire la moitié du tour de la mer Caspienne, alors inconnue, traverser des déserts immenses et d'autres fleuves considérables dont Hérodote n'a point parlé, tout porte à croire que cet *Araxe* n'est autre que l'*Oxus*, le *Cyr* ou *Syhhoüm* d'aujourd'hui.

s'empara de sa personne, ordonna qu'on lui coupât la tête, et la fit jeter dans une outre remplie de sang humain, en lui adressant ces paroles, dictées par la vengeance : « Assouvis-toi » maintenant du sang dont tu fus insatiable(1). »

Voilà le récit d'Hérodote. Mais Xénophon, mieux instruit de l'histoire de la Perse, ne parle dans aucun de ses écrits de cette guerre dangereuse et téméraire, et fait mourir Cyrus d'une manière plus digne de ce grand prince, en donnant à ses fils des instructions sages sur l'administration du vaste empire qu'il avait fondé (2). D'ailleurs Plutarque, observant que les écrivains qui ont parlé de cette expédition ne s'accordent, ni sur les circonstances, ni sur l'isssue de la guerre, ni même sur le nom et le sexe du souverain des Scythes, n'hésite pas à mettre ce récit au rang des anecdotes fabuleuses que le père de l'histoire accueillait si volontiers, pour l'amusement de ses lecteurs (3). On peut s'en tenir à l'opinion de Plutarque.

Quant à l'expédition de Darius, il faut convenir qu'elle porte les caractères de la vérité

---

(1) *Ibid.* — *Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.* Justin. lib. II, §. VIII.

(2) Xenophont. Oper. lib. VIII, cap. VI, et *Cyroped.*

(3) Plutarch. *in Cyri vitâ.*

historique; elle se fit par l'occident, avec le plus vaste appareil. Ce prince avait à sa suite sept cent mille soldats tirés de l'Asie mineure. Un 521.
architecte de Samos, Mandroclès, construisit, 515.
pour leur passage, un pont sur le Bosphore de Thrace; les Ioniens en jetèrent un autre sur le Danube. Darius subjugua d'abord les Gètes, et entra dans le pays des Scythes. Ils n'avaient ni villes, ni forteresses, ni arts, ni agriculture; ils vivaient du lait de leurs jumens, ou de la chair des bestiaux nombreux qu'ils poussaient devant eux, dans leur fuite; ils n'avaient pas d'autres demeures que leurs chariots, pas d'autres armes que l'arc et la flèche, pas d'autre tactique que de fuir et de dévaster leur pays; ils étaient invincibles, parce qu'on ne pouvait ni les joindre, ni les combattre (1).

C'est en vain que l'arrogance de Darius excitait leur orgueil à l'attendre en bataille rangée: insensibles à ses injures comme à ses menaces, ils l'attirèrent successivement dans les solitudes ravagées des Mélanchlènes, des Androphages et des Agathyrses. A la demande qu'il leur fit de reconnaître sa puissance, et de lui offrir la terre et l'eau, ils répondirent en lui envoyant un

(1) Hérodote, liv. IV, §. 46.

oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches : mystérieuse allusion dont le sage Gobryas essaya vainement de lui faire comprendre le sens, mais dont le malheur lui découvrit trop tard la vérité (1). Bientôt la disette se fit sentir avec toutes ses horreurs; ses soldats, exténués de fatigue et de faim, tombaient par milliers dans le désert. Enfin, on allait rompre derrière lui le pont de l'Ister, lui couper la retraite ; et de toute cette armée, destinée à reculer son empire jusqu'à l'Océan hyperboréen, un seul homme n'aurait pu repasser le fleuve et revoir sa patrie, si l'ingénieuse fidélité d'Hystiée de Milet n'eût arrêté l'inévitable effet de l'aveugle ambition du monarque. Mémorable catastrophe dont il était réservé à notre siècle d'offrir un plus terrible exemple!

Je passe à regret des détails que cette déplorable analogie rendrait si intéressans à considérer; mais forcé de les abréger, je me borne à voir ce qu'étaient alors la Scythie et ses habitans.

La Scythie proprement dite commençait à

---

(1) « Ces présens signifient, disait Gobryas aux Perses, que si » vous ne vous envolez pas dans les airs comme des oiseaux, » ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou » si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, » vous ne reverrez jamais votre patrie, mais que vous périrez » par ces flèches. » *Hérodote, liv. IV. §. CXXXII.*

l'embouchure de l'Ister ou Danube (1) : elle était bornée, au sud-ouest, par les Thraces; au midi, par les Taures, ou habitans de la Tauride; du sud-ouest à l'orient, par les Agathyrses, les Neures, les Mélanchlènes; à l'orient, par les Sarmates, que les uns font sortir de la Médie (2), et que les autres font venir du commerce des Scythes avec les Amazones (3). On nous pardonnera de ne pas nous arrêter à discuter leur origine obscure, comme celle des guerrières du Thermodon (4); nous sommes engagés dans une

---

(1) *Ibid.* §. 47-57. — *Voyage de Scylax autour du monde.* — Diodore de Sicile, tom. I, liv. II, pag. 155. — D'Anville, *Mémoires de l'Académie*, tom. XXXV, pag. 571, 573. — *Voyez* la carte que Bayer a mise à l'appui de sa Dissertation *de origine et priscis sedibus Scytharum, in Comment. Academiæ scientiar. imper. Petropol.* tom. I, pag. 385, 484. Cette carte n'est pas sans erreur, mais elle est utile pour l'intelligence du sujet.

(2) Diodore de Sicile, liv. II, §. 42. — Clarke's *Travels*, chap. XIII; Londres, 1810. — *Voyez* ci-dessus, pag. 13, §. 1.

(3) Hérodote, liv. IV, chap. CX, CXII.

(4) Ces Amazones fabuleuses pouvaient bien n'être qu'une tribu gouvernée par une femme, et dont les femmes suivaient les hommes à la guerre. Hippocrate dit, en parlant des filles Sarmates : « Elles montent à cheval, tirent de l'arc, lancent le » javelot, vont à la guerre tant qu'elles sont filles. Elles ne se » marient point qu'elles n'aient tué un ennemi, et ne cohabitent » avec leurs maris qu'après avoir fait les cérémonies sacrées » prescrites par la loi. Les femmes mariées cessent d'aller à » cheval, à moins qu'il ne soit nécessaire de faire une expédition

route où l'on ne peut trop souvent expliquer les fables que par des traditions incertaines, et les traditions incertaines que par des fables.

Hérodote comptait depuis l'Ister jusqu'aux Palus-Méotides vingt journées de chemin, et autant depuis la mer Noire jusqu'au pays des Mélanchlènes (1); en sorte que, d'après cette évaluation, la Scythie présentait un tétragone de quatre mille stades, ou d'à peu près cent soixante lieues. Justin la renferme entre le Pont-Euxin, les monts Riphées, l'Asie, et le fleuve du Phase, en y comprenant le pays des Sarmates (2); vaste espace, occupé jusqu'à nos jours par des peuples nomades ou dans l'enfance de la civilisation.

Malgré les préventions assez généralement répandues contre la véracité d'Hérodote, il faut reconnaître qu'il nous a laissé de la Scythie, de son climat âpre et rigoureux, des peuples nom-

---

» générale. » (Hippocr. *de Aëribus*, *Aquis et Locis*, §. 42.) Au reste, *voyez* sur l'origine *scythique* des Amazones, Justin, liv. II, chap. IV; — Hérodote, liv. IV, chap. CX; — Pausanias, *in Attic.* cap. II; et surtout l'excellent mémoire du président de Brosses, *Mémoires de l'Académie*, tom. XXXII, déjà cité.

(1) Les *Mélanchlènes* étaient ainsi appelés parce qu'ils étaient vêtus de noir, des mots grecs μέλαν et χλαῖνα; et ces habits n'étaient sans doute autre chose que les peaux des animaux tués par ces barbares.

(2) Justin. lib. II, cap. I, edit. Græv.

breux qui l'habitent, de leurs mœurs, une idée plus exacte qu'aucun historien ancien et moderne. Les Scythes disaient que chez eux l'air était rempli de plumes; mais il explique parfaitement qu'il faut entendre par-là des flocons de neige (1). Quand il décrit la multitude des peuples habitant vers le nord, au-delà de la Scythie, les Ægipodes et ceux qui dorment six mois de l'année, il n'ose affirmer leur existence; mais pourtant il semble déjà peindre les Lapons et les Samoïèdes, à peu près tels que nous les voyons, enfermés dans leurs huttes, pendant leur hiver de six mois.

Quant aux Scythes proprement dits, il les distingue en trois tribus. Les premiers, qu'il appelle *agricoles*, étaient entre le Borysthène et le Tyras [le Dnieper et le Niester d'aujourd'hui]; ils cultivaient la terre moins pour se nourrir de leurs grains, que pour en faire un objet de commerce: ceux-là occupaient toute la partie de l'Ukraine qui est à la droite du Borysthène jusqu'à Kiow (2). Après eux venaient les Scythes nomades, répandus dans les steppes qui s'étendent du Borysthène au Gerrhus, que nous croyons être le Do-

(1) Hérodote, liv. IV, §. 31.

(2) Bayer, *De origine et priscis sedibus Scytharum*, tom. I, pag. 358; *in Act. Acad. Petropol.*

netz; puis enfin les Scythes royaux, établis sur les rives du Tanaïs [le Don], lesquels regardaient les autres tribus moins comme des alliés que comme des sujets (1); et par-delà ce fleuve les Abiens de l'Asie, qu'Homère appelle *les plus justes des hommes*, ces célèbres *hippomolgues* qui, ne vivant que de lait, parvenaient au dernier terme de la vie humaine (2).

Il ne faut pas s'attendre à trouver chez ces peuples une forme de gouvernement qui ressemble à nos monarchies ou aux républiques de la Grèce et de Rome. Leurs rois étaient élus à peu près comme le furent les hettmans des Kosaques : il y en avait plusieurs à la fois, et, comme ces derniers, ils n'étaient vraiment souverains que dans leurs expéditions guerrières. A leur mort, on enterrait avec eux leurs esclaves et leurs chevaux, ainsi qu'on le vit pratiquer aux funérailles d'Attila. En un mot, cette division première de la nation, commandée par la nature du terri-

(1) *Ibid.* Le savant Bayer confond les *Scythes royaux* avec les *Scythes nomades*; comme si ces derniers étaient les Scythes par excellence. Cependant Hérodote, d'après lequel il parle, en fait expressément des tribus différentes, séparées par le Gerrhus. *Voyez* Hérodote, liv. IV, §. 56. — *Comment. Acad. scientiar. Petropol.* tom. III, pag. 360-367. — *Memoriæ Scythicæ ad Alex. magn.*

(2) Iliade, liv. XIII.

toire, se reproduisit encore long-temps après, dans celles qui l'ont successivement remplacée.

Les Scythes avaient quelque idée de la religion des Grecs : ils adoraient le dieu Mars sous l'emblème d'un vieux cimeterre, comme firent depuis les Alains. Ils offraient souvent à cette idole des victimes humaines, et toujours le centième des prisonniers. A la guerre, ils buvaient le sang du premier ennemi qu'ils renversaient ; ils coupaient la tête des autres, l'écorchaient, se faisaient un trophée de leurs chevelures, et des coupes de leurs crânes (1): dégoûtante barbarie, qu'on retrouve chez les Tartares. Ils la pratiquaient même à l'égard de leurs plus proches parens qu'ils avaient tués en combat singulier sous les yeux de leurs chefs. « S'il vient chez eux » quelque étranger dont ils fassent cas, dit Hé» rodote, ils lui présentent ces têtes, lui content » comment ceux à qui elles appartenaient les ont » attaqués, quoiqu'ils fussent leurs parens, et » comment ils les ont vaincus. Ils en tirent va» nité, et appellent cela des actions de va» leur (2). »

---

(1) Hérodote, liv. IV, §. 62-65, etc. — Strabon, Pline, Ammien-Marcellin, assurent la même chose.

(2) Hérodote, liv. IV, trad. de Larcher.

Il serait difficile de concilier ces coutumes cruelles avec les descriptions touchantes que Justin, Horace et Lucien ont tracées, quatre ou cinq siècles après, des mœurs pures et des vertus hospitalières du même peuple, si l'on ne voyait, à d'ingénieux rapprochemens, que ces écrivains ont moins voulu faire l'éloge des barbares, que la satire de leurs compatriotes.

Suivant Justin (1), les Scythes, errans dans leurs solitudes incultes, toujours occupés d'y faire paître leurs nombreux troupeaux, n'ayant point d'autres maisons, d'autre abri contre la rigueur de leurs hivers, que des chariots couverts de cuir, ne connaissaient ni culture, ni partage de terres, ni limites, ni beaux-arts, ni ces métaux si désirés des mortels. Ils avaient le vol en horreur, parce qu'autrement rien n'eût été sacré dans leurs pâturages, où leurs troupeaux erraient en liberté. Ils vivaient de miel et de lait. Quelques peaux d'animaux les défendaient contre le froid: mais ils ignoraient l'usage de la laine et des habits; et l'équité, naturelle à leur nation, ne leur était point commandée par des lois (2).

(1) Justin. lib. II, cap. II, edit Græv.

(2) Hominibus inter se nulli fines; neque enim agrum exercent, nec domus illis ulla, aut tectum, aut sedes est, armenta et pecora semper pascentibus et per incultas solitudines errare

Qui n'a pas relu cent fois cette belle ode où le poëte de Venuse s'élève avec tant de grâce, contre l'avarice et les désordres de son siècle !

« Plus heureux, s'écrie-t-il, vivent les Scythes » sauvages, qui roulent sur des chariots leurs » cabanes errantes, et les Gètes, endurcis par la » rigueur de leur climat ! La terre, qu'ils n'ont » jamais arpentée, leur prodigue en commun » ses trésors ; ils ne cultivent que pendant une » année leur champ, confié ensuite, pour le » même espace de temps, aux soins d'un autre » laboureur. Là une belle-mère veille sur les » jours des enfans d'un premier lit. On ne voit » point de femme richement dotée tyranniser » son époux, ni prêter l'oreille aux vœux d'un » séduisant adultère : la dot précieuse qu'elle a » reçue de ses parens, c'est l'exemple de leurs » vertus et l'inviolable chasteté qui a horreur

solitis. Uxores liberosque secum in plaustris vehunt, quibus, coriis imbrium hiemisque causâ tectis, pro domibus utuntur. Justitia gentis ingeniis culta, non legibus : nullum scelus apud eos furto gravius ; quippe, sine tecto munimentoque pecora et armenta inter silvas habentibus, quid salvum esset, si furari liceret ? Aurum et argentum perinde aspernantur ac reliqui mortales appetunt. Lacte et melle vescuntur ; lanæ iis usus ac vestium ignotus. Quanquam continuis frigoribus urantur, pellibus tamen ferinis aut murinis utuntur...... (Justin. lib. II, cap. II.)

» des embrassemens d'un autre homme (1). »

Ovide qu'un long séjour à Tomes, à l'embouchure du Danube, sur la frontière des Scythes, avait mieux instruit de leurs mœurs et de leur histoire, les représente avec des couleurs bien différentes : pauvres, paresseux et féroces, brigands armés de flèches empoisonnées, toujours prêts à troubler la tranquillité de leurs voisins, dévastant leurs campagnes, incendiant leurs habitations, les réduisant à l'esclavage, et détruisant partout ce qu'ils ne peuvent ravir (2).

---

(1) Campestres meliùs Scythæ
(Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos)
Vivunt, et rigidi Getæ,
Immetata quibus jugera liberas
Fruges et Cererem ferunt ;
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens.
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero :
Dos est magna, parientium
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas.
(Horat. lib. III, od. 24.)

(2) Hostis equo pollens, longèque volante sagittâ,
Vicinam latè depopulatur humum.
Diffugiunt alii, nullisque tuentibus agros,

« Pays odieux, poursuit-il (1), que l'homme
» heureux ne doit jamais aborder; pays tel que
» la terre n'offre pas de séjour plus triste, dont
» les habitans, à peine dignes du nom d'hommes,
» passent les loups en férocité. Ils ne craignent
» pas les lois; chez eux la justice cède à la vio-
» lence; le droit se décide avec le fer. Vêtus de
» peaux, à peine garantis d'un froid rigoureux
» par les bandes dont leurs cuisses sont enve-
» loppées, le désordre de leurs cheveux les
» rend encore plus horribles à voir. »

« Sur le rivage funeste de cette mer fausse-

Incustoditæ diripiuntur opes.
Ruris opes parvæ, pecus et stridentia plaustra,
Et quas divitias incola pauper habet.
Pars agitur vinctis post tergum capta lacertis,
Respiciens frustrà rura laremque suum:
Pars cadit hamatis miserè confixa sagittis,
Nam volucri ferro tinctile virus inest.
Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt;
Et cremat insontes hostica flamma casas.
Tum quoque, cùm pax est, trepidant formidine belli...
(*Trist.* lib. III, eleg. X, v. 55-67.)

(1) Sive locum specto; locus est inamabilis, et quo
Esse nihil toto tristius orbe potest:
Sive homines; vix sunt homines hoc nomine digni,
Quàmque lupi, sævæ plus feritatis habent.
Non metuunt leges, sed cedit viribus æquum;
Victaque pugnaci jura sub ense jacent.

» ment nommée *hospitalière* (1), errent cent » tribus barbares, accoutumées à vivre de pil- » lage. On a peine à se défendre de leurs at- » taques imprévues, dans les retranchemens que » l'art et la nature du lieu peuvent faire ima- » giner. Pareils à des troupes d'oiseaux voraces, » ils viennent tout-à-coup fondre, en nuées, sur » nos paisibles demeures. On n'y cultive la terre » qu'en tremblant; et l'infortuné laboureur tient » d'une main la charrue, et de l'autre le ja- » velot (2). »

Pellibus et laxis arcent mala frigora braccis;
Oraque sunt longis horrida tecta comis.
(*Trist.* lib. v, eleg. vII, v. 43-50.)

(1) Les Grecs appelèrent cette mer Εὔξεινος [*hospitalis*] lorsqu'ils fondèrent leurs premières colonies dans la Tauride, où l'on sacrifiait, sur l'autel de Diane, les étrangers qui faisaient naufrage. *Voyez*, sur l'étymologie du nom donné à cette mer, le périple de l'Euxin, Mémoire du président de Brosses, *Histoire de l'Académie*, tom. XXXII, pag. 627 et suiv.

(1) Quem tenet Euxini mendax cognomine littus,
Et Scythici verè terra sinistra freti.
Innumeræ circà gentes fera bella minantur:
Quæ sibi non rapto vivere turpe putant.
Nil extrà tutum est: tumulus defenditur ægrè
Mœnibus exiguis, ingenioque loci.
Cùm minimè credas, ut aves, densissimus hostis
Advolat, et prædam vix bene visus agit.
Sæpe intra muros clausis venientia portis

Sans doute le poëte de Sulmone a pu, dans l'impatience de son exil, charger les couleurs d'un portrait odieux ; mais l'histoire des expéditions des Scythes de tous les temps, est un grand préjugé en faveur de sa ressemblance.

Opiniâtres dans leur barbarie, ils avaient pour les coutumes et les mœurs des étrangers une horreur telle, qu'ils tuèrent à coups de flèche le philosophe Anacharsis et Scylès le fils d'un de leurs rois, qui voulaient rapporter dans leur patrie les arts et les lumières de la Grèce (1). On voyait dans Athènes, aux plus beaux jours de la république, une garde de Scythes destinée au maintien de la police ; mais leur grossier langage et leur ivrognerie, souvent joués en plein théâtre, servaient plus à la risée du peuple, que leur secours à la tranquillité de la ville (2). Il s'élevait sur leurs frontières des villes florissantes : *Olbia* sur le Borysthène, *Cherronesus* en Tauride, *Tanaïs* sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui

---

Per medias legimus noxia tela vias.
Est igitur rarus, qui rus colere audeat ; isque
Hâc arat infelix, hâc tenet arma manu.
(*Trist.* lib. v, eleg. x, v. 13-24.)

(1) Hérodote, liv. IV, §. 77 et 78.

(2) Aristophan. *in Lysistrata*, v. 454 ; *in Thesmoph.* v. 10. — Athen. lib. x, cap. VII, etc. — Plutarch. *in vitâ Demetrii*, §. 24.

Azow, et la florissante *Panticapée* sur le Bosphore Cimmérien : monumens éternels de l'esprit du commerce dans une nation policée (1) ! Mais une communication si favorable ne pouvait vaincre ni leur apathique indifférence, ni leur aversion pour toute idée de travail et d'industrie. Leur commerce, borné à quelques échanges, produits de leur chasse, de leur pêche, ou de l'éducation des bestiaux, leur procurait les moyens de satisfaire leur passion effrénée pour la débauche et l'ivrognerie (2). D'ailleurs Strabon observe que leurs mœurs antiques, si vantées par des auteurs qui ne les ont pas connus, étaient déjà dégénérées de son temps, comme celles des peuples que l'excès de la civilisation a corrompus (3). Enfin, malgré les tableaux enchanteurs que d'autres écrivains ont fait de cette simplicité, de cette franchise, de ces vertus pastorales qui tiennent à la barbarie (4), qu'on retrouvera même chez les Kosaques Zaporogues, et dont plusieurs seraient nécessaires à l'existence d'une société de

---

(1) Pompon. Mela, *de situ Orbis*, lib. I, cap. XXI. — Huet, *Histoire du commerce des Anciens*, chap. XLIV, pag. 249-251.

(2) Plutarch. *in vitâ Demetrii*, §. 24.

(3) Liv. VII.

(4) Gibbon, *Hist. de la Décadence de l'empire Romain*. Trad. franç., édit. de M. *Guizot*, tom. XI, chap. LV, pag. 56.

brigands, il faut croire que les Scythes n'avaient point, chez les Anciens, cette renommée de candeur et d'innocence, puisqu'on flétrissait du nom *de scythisme* toute espèce de vie effrénée, irrégulière, qui n'était assujettie ni au pouvoir d'un chef, ni à des lois de gouvernement, et qu'une expression proverbiale, généralement adoptée, caractérisait les excès de la licence comme *des exploits de Scythes* (1).

Il se passe plus de cent ans après l'expédition malheureuse de Darius, sans qu'on entende parler de ces barbares; mais vers la fin du quatrième siècle avant l'ère chrétienne, le débordement des Gaulois, les exploits de Brennus et de Sigovèse, opérèrent dans le monde un mouvement général, qui se fit sentir des Pyrénées jusqu'aux monts Riphées et jusqu'au centre de l'Asie (2). Si quelques peuplades du Nord, telles que les Bastarnes, tirent leur origine des Gaulois (3), c'est à cette époque qu'il faut rapporter leur

An 390 av. J. C.

---

(1) *Scytharum facinora patrare....* Polyb. *Histor.* lib. IV, §. 28.

(2) Georgii Syncell. *Hist.* pag. 364. — Zonaras, tom. I, pag. 355. (*Corp. Hist. Byzant.*)

(3) *Observations historiques, géographiques et critiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, par Peyssonnel; Paris, 1765, *in*-4°., pag. 18.

douteux établissement (1). Ils ont dû resserrer les Scythes du côté du Borysthène ; mais ce ne sont là que des conjectures. Ces belliqueux enfans de la Gaule n'ont pas eu plus d'historiens que les pâtres de la Scythie.

580. Vers la même époque, ou moins de dix ans après, ceux-ci furent chassés de la Tauride par les anciens habitans de cette presqu'île, les Tauriens ou Taures, et presque exterminés au dehors par les Sarmates Iazyges (2), qui paraissent toujours aux yeux des Grecs et des Latins comme des Scythes, avec lesquels ils ont en effet une origine commune (3). Peut-être est-ce à cette époque que les Taures creusèrent le fossé qui séparait leur territoire du pays habité par leurs turbulens voisins. Le nom grec et slavon qu'il reçut alors, resta à la forteresse qui fut bâtie dans la suite, pour défendre ce passage (4).

---

(1) Dion Cassius regarde les *Bastarnes* comme des Scythes, et nous apprend qu'ils passaient, comme eux, leur vie sur des chariots. Cet écrivain est bien au-dessous de Tacite et de Strabon pour l'exactitude; mais il commandait dans la Pannonie sur les frontières des Bastarnes, et son témoignage est ici d'un grand poids. (Liv. XXXVIII-LII, pag. 461-463.)

(2) *Observations historiques, géographiques et critiques*, etc. par Peyssonnel, *ubi suprà.*

(3) Hérodote, liv. IV.

(4) Taphros. — *Observations historiques, géographiques et critiques*, par Peyssonnel, *ubi suprà.*

Philippe de Macédoine eut à se plaindre des incursions des Scythes ou Sarmates Iazyges. Il pénétra dans leurs déserts, leur enleva vingt mille esclaves, qu'il perdit, en repassant par le pays des Triballiens (1). Cette expédition doit avoir eu lieu entre l'Ister et le Tyras. An 340 av. J. C.

Alexandre commença sa glorieuse carrière par une expédition contre les Thraces, les Triballiens et leurs voisins les Gètes, que des savans modernes s'accordent à regarder comme des Scythes (2). Il ne fit que se montrer à ceux-ci. Il les retrouva sept ans après en Asie, au-delà de l'Iaxarte ; et cette expédition est une des plus singulières époques de sa vie héroïque.

Vainqueur de la Grèce, il avait chassé devant lui deux millions de Persans, traversé l'Asie mineure, écrasé l'orgueilleuse Tyr, pénétré jusque dans les sables de la Libye. Après avoir détruit l'empire de Cyrus, il voulait punir Bessus, ce satrape insolent qui, couvert du sang de son maître, prétendait relever son trône et régner en sa place. Dans la première campagne qu'Alexandre fit entre les monts Paropamisades, à trente-

(1) *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. I, chap. XIX-XX.

(2) *Recherches sur l'origine et l'établissement des Scythes*, par Pinkerton.

cinq degrés au nord de la ligne équinoxiale, on ressentit tout-à-coup les rigueurs du climat de la Scythie (1); chose qui paraîtrait incroyable, si les expériences de savans naturalites ne nous avaient appris que l'intensité du froid augmente en raison de l'élévation du sol, et que la neige des Cordillières résiste, depuis soixante siècles, aux feux du soleil ardent de l'équateur (2).

Plusieurs traits de la belle description que Quinte-Curce nous a laissée de cette catastrophe qui frappa l'armée d'Alexandre, semblent être échappés du pinceau de Tacite (3). La constance des soldats fut digne du courage de leur chef, plus admirable dans ce désastre, que dans son triomphe à Babylone (4).

Suivant le récit de Quinte-Curce, Alexandre, après avoir franchi le Caucase, entra dans le pays des Scythes et les vainquit au bord du Tanaïs. Il est maintenant démontré, par des criti-

---

(1) Quint. Curt. *Histor.* lib. VII.

(2) Saussure, *Voyage dans les Alpes.* — M. de Humboldt, *Voyage dans l'Amérique méridionale.*

(3) In hac omnis humani cultûs solitudine destitutus exercitus, quidquid malorum tolerari potest, pertulit; inopiam, frigus, lassitudinem, desperationem, etc. (Quint. Curt. *Histor.* lib. VII, §. 3.)

(4) *Idem*, *ibid.*

ques éclairés (1), que cet élégant biographe a pris l'Iaxarte pour le Tanaïs; mais il est singulier qu'il se conserve chez les Kosaques du Don une vieille tradition (2) qui confirme l'opinion de Quinte-Curce, et des ruines qu'ils nomment encore, *les autels d'Alexandre* (3), placés non loin de là par le géographe Ptolémée (4).

Un savant prélat (5) a dit, qu'Alexandre et ses successeurs jetèrent une grande confusion dans la géographie et dans l'histoire, quand, par une *vanité ridicule*, ils changèrent les noms des pays qu'ils avaient subjugués, pour leur en donner de plus illustres. Il est difficile de comprendre comment Alexandre eût attaché plus de prix à vain-

(1) Arrien, *de l'Expédition d'Alexandre*, traduct. de P. Chaussard, tom. III. — *Examen critique des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix.

(2) Clarke's *Travels*, chap. XIII.

(3) Ces ruines sont à Zinslauskaia, au-dessus de Tscherkaskoï, sur le Don. Le voyageur Clarke dit avoir vu deux colonnes de marbre venant de ces ruines, employées à décorer la maison du général Orloff.—Ces monumens ne prouvent pourtant rien, aux yeux d'un critique judicieux, en faveur de l'opinion de Quinte-Curce. Ils ont pu être érigés par quelque conquérant inconnu, suivant l'antique usage pratiqué par Hercule et Bacchus au terme de leurs expéditions. (*Voyez* Diodore, liv. XVIII, cap. 95. — Strabon, liv. III, pag. 171.)

(4) Ptolem. *Geograph.* lib. V, pag. 264; Paris, 1546.

(5) Huet, évêque d'Avranches, *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens*; Lyon, 1763, pag. 111.

cre les Scythes sur le Tanaïs, qu'à les aller chercher jusqu'à l'Iaxarte, où se trouvaient encore les enfans de ces Massagètes, supposés vainqueurs de Cyrus, et il me semble qu'on pourrait trouver à cette méprise une raison plus plausible.

Quoiqu'Hérodote eut déjà donné sur la situation et l'étendue de la mer Caspienne des notions peut-être plus claires que bien des écrivains venus après lui, il est de fait que, lors de l'expédition d'Alexandre, on avait les plus fausses idées sur la géographie du nord (1). Il n'y avait personne à sa suite qui sut faire une observation tant soit peu exacte (2); de là put venir l'erreur des généraux macédoniens, sur les mémoires desquels Quinte-Curce et Arrien ont écrit (3). En quittant le Bosphore de Thrace, les soldats d'Alexandre s'étaient portés dans une direction toute opposée au Pont-Euxin, sur les côtes de la Méditerranée. Quand ils revinrent au nord, et qu'après avoir achevé la conquête de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de la Médie, ils furent arrivés en Hyrcanie, dans la Bactriane, et sur les rives de l'Oxus, ils s'imaginèrent que ce fleuve portait ses eaux à ce même Pont-Euxin,

---

(1) Gosselin, *Géographie des Grecs analysée*, page 45.

(2) Strabon, lib. 11, pag. 95.

(3) Aristobule, Ptolémée, etc.

dont ils reculaient ainsi la position de six à sept degrés vers l'orient (1); ils ne supposèrent pas qu'ils eussent passé la pointe méridionale de la mer Caspienne. Un peu plus loin, ils prirent les montagnes de la Sogdiane pour le Caucase (2). Parvenus à l'Iaxarte, ils ne se crurent encore qu'au point qui séparait alors l'Europe de l'Asie; ils appelèrent ce fleuve *Tanaïs*, erreur que les Scythes n'étaient pas en état de relever, et qui durait encore après l'expédition de l'Inde, puis-

(1) La méprise paraîtra plus évidente, si l'on veut lire attentivement la description que fait Quinte-Curce de la Bactriane (liv. VII, §. 4). Il dit que, quand le vent venait à souffler de la mer du Pont, il enlevait en tourbillons le sable de ces déserts.... *Cùm verò venti à Pontico mari spirant, quicquid sabuli in campis jacet, converrunt.* Cette description ne convient qu'aux déserts situés sur la côte orientale de la mer Caspienne, et non aux rives marécageuses du Kuban. Elle suffirait pour prouver que lès Macédoniens et Quinte-Curce prenaient ici la mer Caspienne pour la mer Noire. Dans la description que le même auteur a faite (liv. VI, §. 2) de la Scythie, on voit qu'il la divise, comme les autres auteurs, en Scythie d'Europe et d'Asie, en les séparant par le Tanaïs: — *Sedes habent et in Europa et in Asia. Qui super Bosphorum colunt, adscribuntur Asiæ; at qui in Europa sunt, à lævo Thraciæ latere, ad Borysthenem, atque inde ad Tanaïm alium amnem rectâ plagâ pertinent. Tanaïs Europam et Asiam medius interfluit, etc.* Description aussi claire que celles de Strabon et de Ptolémée.

(2) Une partie du Taurus portait, en effet, le nom de Caucase. (*Voy.* Strab. lib. II, pag. 74.)

qu'Alexandre, de retour à Babylone, envoya Héraclide en Hyrcanie, pour y construire une flotte, reconnaître la mer Caspienne, savoir si elle était réunie au Pont-Euxin, ou si, comme le golfe Persique et la mer Rouge, elle était un épanchement de l'Océan (1).

Qu'on me pardonne cette digression : elle n'est pas tout-à-fait étrangère à mon sujet.

Après la chute et la mort de Darius, son assassin Bessus avait trouvé dans la Scythie un refuge et des secours (2). Il soutenait le courage de quelques révoltés qu'il traînait avec lui dans les sables de la Bactriane, par l'espérance d'avoir pour alliés ces terribles « Scythes habitant au-» delà du Tanaïs, dont le plus petit, disait-il, » passait de toute la tête les plus grands des sol-» dats macédoniens (3). »

Il suffisait de montrer des ennemis, comme si redoutables, pour exciter Alexandre à les combattre. D'ailleurs, il jugea peut-être nécessaire de les contenir dans leurs déserts, et d'empêcher

---

(1) Arrian. lib. VII, cap. V, §. 2.

(2) *Ibid.* — Quint. Curt. lib. VII, §. 4 et 5.

(3) Venturos..... et ultra Tanaïm amnem colentes Scythas, quorum neminem adeo humilem esse, ut humeri ejus non possent Macedonis militis verticem æquare.....(Quint. Curt. lib. VII, §. 4.)

que leurs courses ne pussent inquiéter l'expédition qu'il allait faire dans l'Inde.

Ainsi, sans s'étonner des périls de l'entreprise, il franchit les rocs escarpés du Paropamise et les ondes sablonneuses de l'Oxus ; on lui livre Bessus : mais les trahisons et les dangers se multiplient sous ses pas ; blessé par la flèche d'un Scythe, il reçoit les députés de la nation avec un courage qui le rend respectable à leurs yeux, et dans sa course rapide, il fonde, en vingt jours, des cités dont vingt siècles de révolutions et de barbarie n'ont pu faire entièrement disparaître les débris (1). An 328 av. J.C.

Cette Alexandrie (2), qu'on pouvait alors regarder comme le rempart de la civilisation du côté de l'Asie septentrionale, alarmait les Scythes. Ils réunirent toutes leurs tribus ; et leurs innom-

(1) Arrien, liv. III, chap. X.

(2) Rennell et d'Anville croient que l'Alexandrie du Paropamise est la *Kandahar* de nos jours. Les naturels du pays la reconnaissent dans Skander ; c'est aujourd'hui la principale ville du pays des Abdallis, royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mongol. (*Géographie ancienne*, tom. II, pag. 19.) L'autre Alexandrie, fondée par Alexandre dans la Sogdiane, sur les rives de l'Oxus, était dans la même position que Cogend : c'est celle-là qu'Alexandre fit bâtir en vingt jours ; fondation presque aussi merveilleuse que celle des murs de Thèbes, élevés aux sons de la lyre d'Amphion.

brables escadrons parurent tout-à-coup, comme des nuées, sur les rives de l'Iaxarte. C'est alors que de nouveaux ambassadeurs se rendirent au camp d'Alexandre, pour le détourner de son entreprise. Le beau discours que l'imagination de Quinte-Curce leur a prêté, à cette occasion, contraste fort étrangement avec l'idée que leurs incursions anciennes ont laissée, dans la mémoire des hommes (1).

Quoique le conquérant paraisse dans cette occasion fort au-dessous des barbares, on ne peut cependant se défendre d'admirer la constance avec laquelle il repoussa les idées superstitieuses et alarmantes qui s'opposaient au passage de l'Iaxarte. Les augures ne voyaient dans les sacrifices que sujets de crainte; l'armée n'envisageait que des malheurs : le héros, à peine guéri de sa blessure, croit que sa gloire ne peut souffrir l'insolence et les bravades d'un pareil ennemi (2). Une victoire éclatante couronna son audacieuse confiance; il poursuivit les vaincus dix lieues

(1) Quinte-Curce, liv. VII — Dans le récit qu'Arrien fait de cette expédition, il dit que les Scythes sont un peuple pauvre, sans villes, sans habitations, sans retraites fixes, n'ayant rien à perdre et toujours prêt à guerroyer (liv. IV, chap. VI, §. 4). Voy. *l'Examen critique des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix, pag. 71.

(2) Arrien, liv. IV, chap. I. — Diodore, liv. XVII.

au-delà de l'Iaxarte, leur imposa la paix (1) ; et, terminant prudemment cette guerre à peine commencée, il retourna dans l'orient chercher, sur l'Hydaspe, des conquêtes plus dignes de sa renommée et de son génie.

L'expédition d'Alexandre nous apprend une chose qu'il est important de rappeler à l'attention du lecteur ; c'est que, depuis l'Imaüs jusqu'aux montagnes de la Thrace, les Sarmates, les Scythes, les Massagètes, tous cavaliers, nomades et pasteurs, se croyaient de la même race, et s'armèrent pour la même querelle (2).

Il n'est pas douteux que la victoire de l'Iaxarte ne les ait contenus pour long-temps dans leurs limites. Le bruit de ces exploits et la chute de l'Empire persan retentit dans leurs vastes solitudes. Ils apprirent à considérer leur vainqueur comme un dieu ; et, seul de tous les noms fameux en Europe, le nom d'Alexandre passa, de génération en génération, à leurs races les plus reculées (3). On pourrait regarder comme une

---

(1) Plutarque, *de la Fortune d'Alexandre*, tom. V, pag. 202.— Dans un autre endroit, cet auteur dit que, par ce traité de paix, Alexandre obligea les Scythes à ne plus manger de cadavres.

(2) Diodore ; Arrien, liv. IV. — Quinte-Curce, liv. VII. — *Examen critique des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix.

(3) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, tom. III. — Abulghasi-khan, *Histoire généalogique des Tatars*.

preuve singulière de cette admiration, l'hommage qu'une reine des Amazones vint lui faire de ses charmes, pour avoir quelque rejeton de la race d'un héros, si ce récit, répété par tant d'historiens, n'était regardé comme une fable, par le plus judicieux de tous (1).

D'ailleurs on ne sait pas quels étaient les projets d'Alexandre à l'égard des Scythes, si le destin eût prolongé sa carrière. Suivant Arrien (2), il voulait retourner en Macédoine, en faisant le tour du Pont-Euxin. Les Korasmiens lui avaient offert quinze mille chevaux pour cette expédition, qu'il avait remise à son retour de l'Inde; mais il mourut dans Babylone, et le partage de son empire changea la destinée de tous les peuples qu'il avait soumis.

§. III.

Etat de la Scythie, sous les successeurs d'Alexandre et sous les Césars. — Domination des Sarmates et des Alains.

Ans 223-220 av. J. C. Les capitaines que la mort d'Alexandre avait faits rois, étaient trop occupés de leurs que-

(1) Plutarch. *in Alexandri vitâ*, §. LXXIX.

(2) Arrien, liv. IV, chap. I, §. I. — Huet, *Histoire du commerce des Anciens*, pag. 104.

relles pour songer à faire des conquêtes ; et les Scythes contenus, pendant plus d'un siècle, par la terreur des armes macédoniennes, ne reparurent qu'à la faveur des révoltes qu'Antiochus III eut à combattre.

L'arrivée de ces pâtres guerriers, si anciennement redoutés, était également funeste aux deux partis. Antiochus craignant que la nation ne dégénérât bientôt par le mélange et le commerce de ces barbares, se hâta de traiter avec les rebelles (1). Il est vraisemblable que les Scythes nomades dont il est question, habitaient entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; peut-être étaient-ce aussi des Sarmates ou des Alains : car, dès ce temps, leurs courses et leurs migrations continuelles répandent la confusion dans leur histoire et dans la géographie du pays qu'ils ont habité (2).

Toujours disposés à se mêler de querelles, ils furent appelés par les Parthes, leurs anciens alliés, contre les Syriens. Arrivés trop tard pour secourir Phraate, ils réclamèrent leur récompense, et se vengèrent d'un refus par d'horribles ravages. Les Parthes avaient conservé les mœurs guerrières de leurs ancêtres : mais un siècle les An 130.

(1) Peyssonnel, *Observations historiques*, chap. XI, pag. 41.

(2) *Ibid.* — Gibbon, chap. LV.

avait un peu policés ; ils élevaient déjà l'empire rival de Rome.

Cette guerre acharnée dura trente ans. Mithri-
95. date II, qu'il ne faut pas confondre avec le héros du Pont, vainquit les Scythes dans plusieurs rencontres ; mais, soit qu'il respectât en eux les auteurs de sa race, soit qu'il n'enviât point la conquête de leurs déserts, il leur donna la paix (1).

La situation du Pont, royaume fondé par un démembrement que Darius, fils d'Hystaspe, avait fait de sa monarchie en faveur d'Artabaze, cinq cent quatorze ans avant notre ère (2), mettait ces rois du Bosphore en rapport intime avec les Scythes. Mais l'histoire de cette monarchie ne présente quelque intérêt qu'à l'avénement de Mithridate ou Mithradate le Grand. C'est la gloire de ce terrible ennemi des Romains qui a préservé de l'oubli la mémoire de ses peuples.

Ce monarque, que Cicéron appelle le plus grand des rois après Alexandre (3), et dont Velleius Paterculus a laissé un portrait si magnifique (4), a changé le sort de la Scythie ; mais il

(1) Justin, liv. XLII, chap. XIV.

(2) Florus, liv. III, chap. V. — Polybe, liv. V.

(3) Cicer. *in Lucull.*

(4) Vir neque silendus, neque dicendus sine cura, bello acer-

est moins célèbre par cette révolution, que par les inquiétudes qu'il a données à Rome. Les historiens n'ont parlé de ses exploits contre les Scythes qu'en passant, parce que l'honneur de résister à des généraux tels que Lucullus et Pompée valait encore mieux pour sa renommée.

Héritier du dernier prince de la race des Leuconides (1), il avait trouvé quelques peuplades scythiques sous leur empire (2); il commença par délivrer la Krimée du joug des Sarmates Iazyges, jaloux de la prospérité des colonies grecques qui s'y étaient établies et leur payaient tribut (3). Le Caucase dont il gardait les positions les plus importantes était alors, comme aujourd'hui, habité par plus de vingt-cinq tribus, sorties de la même souche, dont on assure que Mithridate entendait et parlait toutes les langues ou les dialectes différens (4). A la faveur des divisions qui s'é-

---

rimus, virtute eximius, aliquando fortunâ, semper animo maximus, consiliis dux, miles manu, etc. etc. (Vell. Paterc. lib. II, cap. XVIII.)

(1) *Iconographie grecque*, par M. Visconti, part. II, pag. 121 et suiv.

(2) Strabon, liv. VII, pag. 310.

(3) Lucien, *Dialogue de Toxaris.* — Muller, pag. 36, 37, cité par Leclerc, *Hist. ancienne de Russie*, tom. II, pag. 480.

(4) Aulugell. lib. XVII, cap. XVII. — Valer. Maxim. lib. VIII, cap. VII. — Quintilian. lib. XI, cap. II.

levaient fréquemment entre ces tribus, il parvint, sinon à les assujettir, du moins à se faire regarder comme leur protecteur et à les réunir sous ses étendards (1). Enfin, il étendit le royaume de Pont depuis la Paphlagonie, en passant par la Colchide et le pays des Lazes, jusqu'au-delà du Tanaïs (2); et, sur les rives de ce fleuve, il établit deux hordes scythiques, dont l'organisation purement militaire ressemblait à celle qu'adoptèrent dans la suite les Kosaques (3): mais leurs secours ne purent le faire triompher de la valeur romaine.

Dans ses désastres, réduit à chercher un asile au fond de la Scythie, il essaya d'attirer à son parti quelques chefs de tribus indépendantes, en leur offrant ses filles en mariage (4); moyen que la cour de Byzance ne dédaigna pas dans la suite. Les uns firent des traités d'alliance avec lui (5); les autres furent forcés de lui donner des secours. Le grand Pompée, engagé sur ses traces

---

(1) Appian *in Mithridat.* lib. VII.

(2) Strabon, liv. VII. — Nicephor. Gregor. (*Corp. hist. Byzant.*) tom. II, pag. 400.

(3) *Histoire de la Tauride*, par Sestrencewicz, tom. I, pages 220-230.

(4) Dion Cassius, lib. XXXII.—Appian. *in Mithrid.* ubi suprà.

(5) Plutarch. *in Pompeio.*—Barbeyrac, *Histoire des anciens traités*, tom. I, pag. 435-436.

dans les défilés du Caucase, battit les Alains ou Albaniens, qui l'attaquèrent, après lui avoir livré passage (1). Ensuite il se mit à la poursuite d'un fugitif, toujours à craindre dans sa fuite. Enfin, après avoir inutilement cherché, pendant deux ans, à le combattre dans des déserts où la faim, la soif, la fatigue et la rigueur du climat exténuaient ses soldats, il se retira d'un pays sauvage où il ne pouvait plus rien faire d'honorable à sa gloire et d'utile aux intérêts de son pays (2).

C'est ainsi que Rome apprit à connaître les Scythes ; elle eut la sagesse de ne point chercher à les soumettre, et ils respectèrent long-temps sa puissance.

César voulait s'assurer de leur repos avant de porter la guerre chez les Parthes, vers lesquels d'anciens souvenirs les reportaient toujours (3). Auguste reçut d'eux une ambassade (4) ; mais, instruit de leur penchant au pillage, il tenait dans la Mœsie deux légions qui formaient, avec les

---

(1) *Voyez* ci-après, pag. 57.

(2) Tit. Liv. *Histor.* lib. XLI, cap. XXVII *et sequent.* — Dion Cassius ; Appian. *in Mithrid.* ubi suprà. — Zonaras, tom. I, pag. 590. (*Corp. histor. Byzant.*)

(3) Zonaras, *Histor.* tom. I, pag. 489. (*Ibid.*)

(4) Florus, lib. IV, cap. XII, §. 62.

auxiliaires, une des plus belles armées de l'Empire. Ovide vit arriver, pendant son exil à Tomes, un officier civil et militaire, sous le titre de *præfectus* ou *præses*, dont l'autorité ne s'étendait pas, du côté de la Scythie, au-delà du Tyras (1), aujourd'hui le Niester. Là finissait la domination des Romains, que les incursions des Scythes ou Sarmates tenaient dans des alarmes continuelles. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les tableaux qu'en a tracés le poëte exilé (2).

An 36 ap. J. C. Sous le règne de Tibère, Artaban et Tiridate se disputèrent le trône des Parthes; les Scythes se délarèrent pour Artaban, « tyran atroce élevé « parmi eux (3), » et les Romains abandonnèrent son rival (4).

An 69. Pendant la guerre qui décida de l'Empire entre Othon et Vitellius, les Roxolans et les Sarmates, voisins de la Mœsie, attaquèrent et taillèrent en pièces deux cohortes, durant l'hiver, à la faveur des frimas: neuf mille de leurs cavaliers, enhardis par un succès inespéré et par leur férocité naturelle, se hasardèrent, l'été suivant, à fondre sur la Mœsie, moins pour combattre que pour

(1) Tacit. *Histor.* lib. III, §. 1.
(2) *Voyez* ci-dessus, pag. 26-29.
(3) Tacit. *Annal.* lib. VI, §. 41.
(4) *Ibid.* §. 44.

piller (1). La troisième légion, soutenue de ses auxiliaires, les surprit errans et mal sur leurs gardes. Tous les Romains étaient prêts à combattre : mais les Sarmates, dispersés par l'ardeur du pillage ou embarrassés de leur butin, se virent tout-à-coup livrés, sans résistance, à la fureur de l'ennemi. Terribles à cheval et dans une escarmouche, lâches quand il s'agissait de combattre à pied, il semblait, suivant l'expression de Tacite, *que tout leur courage fût hors d'eux-mêmes* (2). Leurs attaques impétueuses, redoutables en hiver, dans les longues nuits, sur une terre couverte de frimas, n'étaient plus dangereuses au retour de la belle saison. Leurs chevaux ne pouvaient tenir pied sur un terrain humide et glissant. La pesanteur de leurs armes défensives leur ôtait l'usage de leurs cimeterres ou des longues lances qu'ils tenaient à deux mains. Exposés, sans boucliers, aux javelots acérés, aux courtes épées des Romains, ils furent tous massacrés ou périrent de froid, de faim, et des suites de leurs

(1) Ex ferocia et successu.....irruperant, prædæ magis quàm pugnæ intenti. (Tacit. *Histor.* lib. 1, §. 79.)

(2) Namque mirum dictu, ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos : nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum ; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die, et soluto gelu, etc. etc. (Tacit. *Histor.* lib. 1, §. 79.)

blessures, dans les marais où ils allèrent se jeter. A cette nouvelle, le sénat décerna une statue triomphale à Marcus Aponius, gouverneur de Mœsie, et les ornemens consulaires aux lieutenans de légion (1); témoignages insignes de l'importance que Rome attachait à cette victoire.

Dans cette même année, qui vit l'Empire changer trois fois de maître, tandis que Vespasien allait occuper la place de Vitellius, un lieutenant de l'armée de Mœsie prit à sa solde quelques chefs de Sarmates Iazyges. Ils offrirent d'amener avec eux des milices irrégulières, et surtout la nombreuse cavalerie qui faisait toute leur force. Vespasien les refusa, de peur qu'elles ne profitassent des discordes civiles pour piller les provinces, ou qu'elles ne se vendissent, à plus haut prix, à son rival (2).

Un écrivain grec rapporte à cette époque l'établissement de la religion chrétienne chez les Scythes, et leur donne saint André pour apôtre (3). Ou cette mission n'eut pas un grand succès, ou bien la prédication de l'Evangile ne produisit pas en Scythie l'effet qu'on en vit partout ailleurs. Ce pays ne cessa point d'offrir le même aspect.

(1) Tacit. *Histor.* lib. I, §. 79.
(2) Tacit. *Histor.* lib. III, §. 5.
(3) *Chronicon Paschale*, pag. 434.

Alors il se formait dans le nord un orage qui devait renverser l'Empire romain et l'édifice d'une longue civilisation. Des nations barbares préludaient, dans leurs rudes climats, par des guerres civiles ignorées, aux combats affreux qu'ils allaient livrer aux peuples policés. Ils avaient été retenus jusqu'ici par la supériorité des armes romaines : mais maintenant que la constitution, la discipline et le courage des vainqueurs du monde s'affoiblissaient de jour en jour, le torrent grossi va déborder de toutes parts; de nouveaux peuples paraissent sur la scène, et l'espèce humaine est menacée d'une des plus affreuses catastrophes qu'elle ait jamais éprouvées.

Avant d'entrer dans cette période, jetons un dernier regard sur la Scythie, au moment où le corps de la nation scythique semble en effet disparaître de l'histoire; mais ne nous arrêtons point à vouloir concilier les opinions des historiens et des géographes anciens, qui diffèrent tous entre eux et ne sont guère d'accord avec eux-mêmes.

Pline dit qu'on ne commença que de son temps à se former des notions plus exactes de la géographie. Mais telle était encore l'imperfection de cette science, que lui-même avait conservé l'i-

dée d'un océan Scythique (1). Avant le siècle d'Auguste, on comprenait indistinctement, sous le nom générique de Scythes, tous les peuples répandus depuis le Tyras, jusqu'au-delà de l'Imaüs. les distinctions de Scythes royaux ou nomades, de Sarmates ou d'Alains, de Saces ou de Massagètes, n'étaient réellement que des désignations vagues de tribus d'une même famille, dont on ne pouvait exactement déterminer les migrations et les déplacemens (2). A la naissance de la géographie chez les Romains, on voulut faire disparaître l'équivoque de ce nom. On ne le donna plus qu'aux vrais Scythes de race, ou supposés tels, et à des peuples encore inconnus, habitant à l'extrémité de la terre (3); ou bien on l'employa comme une épithète, pour caractériser la barbarie. A l'abus de comprendre des nations différentes sous un seul nom, succéda l'abus peut-être plus dangereux pour la clarté de l'histoire, de diviser, en mille peuplades, des nations évidemment d'une même race. Ce sont là de ces perfectionnemens qui piquent la curiosité des savans, sans être bien utiles à la science.

Nous ne savons presque rien des révolutions

(1) Plin. *Histor.* lib. IV, cap. XII. — *Ibid.* lib. II, cap. LXVII.

(2) Pinkerton, *Recherches sur l'origine des Scythes*, pag. 342.

(3) Huet, *Histoire du commerce des Anciens*, pag. 241.

intérieures que la Scythie a éprouvées : elles durent être fréquentes chez des peuples dont la vie pastorale et nomade exigeait un grand territoire et une division en tribus distinctes, souvent ennemies. Les noms divers sous lesquels ils ont paru, dérivaient souvent d'un chef dont ils voulaient honorer la mémoire, comme ce fut l'usage général des Tartares ; usage qui remonte à la plus haute antiquité, puisque toute la race des Scythes prétendait tirer elle-même son nom générique d'un fils d'Hercule (1). Quelquefois les tribus se désignaient elles-mêmes par un surnom qui flattait leur orgueil, comme les Slaves et les Francs, tandis que leurs ennemis leur donnaient des dénominations injurieuses qui leur sont restées : source éternelle d'erreurs et de confusion !

Quand les Romains commencèrent à connaître la Scythie, la race sarmatique y dominait (2); une grande partie des anciens habitans avait été refoulée vers le nord, où l'on croit encore les reconnaître dans la famille des Finnois (3). Les

---

(1) Scythès. *Voyez* Hérodote, liv. IV, chap. X.

(2) Pompon. Mela, *de Situ orbis*, lib. III, cap. IV. — Martin. Cromerii *Polonia*, in-fol., Colon. Agripp. 1589, pag. 12.

(3) Bayer, *de Origine et priscis Sedibus Scytharum*, ubi suprà. — Storch, *Tableau de l'Empire russe*, traduction française, part. 2, liv. 1er. chap. 1er.

autres se fondirent avec les Sarmates Iazyges, et n'en furent plus distingués (1). La Tauride et ses florissantes colonies grecques se rachetèrent de leur joug par de honteux tributs.

Au-delà de l'Ister jusqu'au Tyras (du Danube au Niester), Strabon place les Gètes et les Tyrigètes dont le nom composé semble venir du fleuve dont ils habitaient les rives. Du Tyras au Borysthène, et du Borysthène au Tanaïs, errait la nombreuse nation des Sarmates, que Strabon partage en trois tribus, les Iazyges, les Royaux et les Ourgis (2), comme Hérodote avait partagé les Scythes, et dont la constitution était une espèce de démocratie militaire (3). Au-dessus d'eux, plus avant dans les terres, étaient les Bastarnes et les Roxolans(3); au-delà du Tanaïs, entre les Palus-

(1) *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. V, pag. 199-203.

(2) Strab. *Geograph.* lib. VII, §. 11.

(3) *Penès quos civitatis regimen.* (Tacit. *Histor.* lib. III, §. 5.)

(4) Le nom de Roxolans vient, suivant le comte du Buat, des deux mots *ross*, qui signifie *cheval* en langue teutonique, et *alain*, qui signifie, suivant Bayer, *peuple* : comme qui dirait, *peuple cavalier* ou *riche en chevaux*. (*Hist. des peuples anciens de l'Europe*, tom. X, pag. 199. — *Origines Russicæ in Commentar. Academ. Petropol.* tom. VIII, pag. 408.) Ne serait-il pas aussi vraisemblable de penser que ce nom, évidemment composé, aura été donné à quelque tribu d'*Alains* anciennement établie sur les bords du *Rhos*, ou *Ross*, rivière qui se jette dans le

Méotides et la mer Caspienne, les Mœotes, les Zyges, les Ibères, les Albaniens ou Alains; et au nord-est enfin, les *Aorsi*, que Tacite appelle *Adorsi* (1), sortis des Saces, des Massagètes, ou peut-être des hordes tartares ou mongoliques, déjà chassées vers l'occident, à des époques antérieures à l'expédition d'Alexandre (2). Toutes ces tribus, presques inconnues, auxquelles on ne pouvait exactement assigner de territoire, même au commencement du troisième siècle (3), étaient errantes, sans lois, sans arts, sans commerce, car on ne peut pas plus donner ce nom aux échanges qu'elles faisaient avec les Grecs du Bosphore et

---

Dnieper, au-dessus de Korsun? J'abandonne cette idée à l'examen des savans qui se sont sérieusement occupés de débrouiller l'origine des Russes.

(1) Dion Cassius, lib. LXIX, cap. XV. — Ptolem. *Geograph.* lib. III, cap. V; lib. VI, cap. XIV. — Joseph, *de Bello Judaïc.* lib. VII, cap. XIX. — Matth. Michow, *Descriptio Sarmatiarum Asiæ et Europæ.* (*In Collectione scriptorum Polonorum*, Varsov. 1761, pag. 1.)

(2) D'Anville, *Géographie ancienne*, tom. II, pag. 346. — Rennell's *Travels.*

(3) Hic demum est Pontini Euxini à Chalcedone ad Byzantium ambitus, cujus mensuram certam assignare nequeo; quando illum tot gentes barbaræ, ut dixi, circumcolunt, quæ nullum, nisi fortè per legatos, cum Romanis commercium habent: neque accuratum quidquam ab iis accepimus qui illa spatia priùs commetiri aggressi sunt. (Procop. *de Bello Gothico*, lib. IV, cap. I-V.)

de Kherson, qu'aux relations des sauvages de la mer Pacifique avec les peuples navigateurs (1); vivant toutes du lait ou de la chair de leurs troupeaux, détestant les travaux agricoles, passionnées pour le brigandage, toujours en guerre les unes avec les autres, elles pouvaient encore être comprises indifféremment sous le nom caractéristique et général d'*Hamaxobiens* (2). Je n'entreprendrai maintenant ni de classer ces tribus diverses, ni de rechercher l'existence de peuplades plus obscures : je reviendrai sur celles qui prendront un rang plus distingué dans l'histoire.

De ce nombre étaient les belliqueux Alains, qui dressaient alors leurs tentes au pied du Caucase, entre le Tanaïs et le Volga, dans les steppes où des marais salins, des terres calcaires remplies de coquillages et de débris d'animaux marins, attestent l'antique communication de la mer Caspienne avec la mer Noire (3). Leur nom a donné

---

(1) Gibbon, chap. XVIII. — *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, tom. III, pag. 314-325. — *Recherches de M. de Paw sur les Américains*, part. V, §. 2.

(2) Bayer, *de Origine et priscis Sedibus Scytharum*. — Cosmas, *Topograph. Christian.* fol. 148. — Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle*, tom. I, pag. 292.

(3) *Strabon*, nouvelle traduction franç. tom. I, pag. 117 et 118, *note de Gosselin*. — Buffon, *Epoques de la nature*, tom. I, pag. 412, édit. in-4.° de l'imprimerie royale. — Pallas, *Deuxième*

lieu à vingt étymologies, leur origine à mille conjectures différentes. Mais qu'ils viennent des monts Imaüs (1), des sources du Jaïk (2), ou qu'ils soient originaires du Caucase (3); que leur nom soit dérivé de celui d'un de leurs chefs, d'une montagne (4), ou de leur vie errante (5), c'est ce qu'il importe peu d'éclaircir. Ils ne sont bien connus qu'au moment où Pompée traversa le Caucase, sur les pas de Mithridate. Des auteurs grecs les appellent indifféremment Alains ou Albaniens (6) : quelques-uns même, altérant leur nom, en ont fait les ancêtres des Allemands (7); car il n'est pas d'absurdité que la fureur de l'étymologie ne puisse faire accueillir. Quoi qu'il en soit, le caractère des Alains est représenté, dans plusieurs circonstances, comme un mélange de la férocité commune à tous les Scythes, avec la fourberie

---

Voyage dans les provinces méridionales de la Russie, traduction française, in-8.°, tom. II, pag. 1 et suiv.

(1) Ptolemæi *Geograph.*

(2) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, tom. I, part. II, pag. 279-280.

(3) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Alain.*

(4) *Ibid.*

(5) Du verbe grec *Ἀλέω*, *j'erre, je fuis.*

(6) *Ἀλανοὶ* ou *Ἀλβανοὶ*, selon Zonaras.

(7) Cedrenus et Théophane, qui les ont nommés *Αλεμανοι*. *Voyez* Stritter, *Memoriæ populorum*, etc., tom. IV.

des peuples plus avancés qu'eux dans la civilisation. Dans les guerres de Mithridate avec les Romains, ils jouèrent un rôle fort équivoque : ils avaient promis au grand Pompée de lui laisser un passage libre; et cependant, quand ils le virent engagé dans les défilés du Caucase, au mépris de leurs sermens et d'un traité formel (1), ils se levèrent au nombre de quarante mille hommes, fondirent sur les Romains, qui devaient être entièrement exterminés, si la prudence de leur capitaine et leur courage ne les eussent tirés d'un pas si périlleux (2). Les Alains furent punis de cette perfidie; mais ils ne changèrent point de politique. La Médie et la Perse offraient un champ presque toujours ouvert à leurs brigandages. Le détroit de Derbent et les Portes Caspiennes [*Pylæ Sarmaticæ*] ne purent arrêter leur audace : ils y portèrent plus d'une fois la désolation, et en revinrent chargés de butin. Rome les rencontra dans toutes les guerres qu'elle eut à soutenir contre les rois barbares de l'Hyrcanie. La valeur d'Adrien les fit rentrer précipitamment dans leurs montagnes (3), mais il n'osa les y poursuivre.

---

(1) Appian. *in Mithridat.*—Dio Cassius. —Traité rapporté par Barbeyrac. (*Histoire des anciens traités*, tom. I, pag. 435.)

(2) Appian. *in Mithridat.*

(3) Ammian. Marcellin. *Histor.* lib. XXXIII.

Depuis cette époque, les empereurs romains eurent toujours les yeux ouverts sur la Scythie.

Marc-Aurèle, dont la prévoyance était effrayée des progrès des barbares, avait proposé au sénat de les combattre avec toutes les forces de l'Empire. Il vainquit les Sarmates Iazyges, et les poursuivit dans leurs marais glacés : il leur fit souffrir des pertes énormes, et ramena de cette expédition un nombre infini d'esclaves (1). Jamais les Romains ne leur avaient fait une guerre plus heureuse : mais la lâcheté de Commode en perdit tout le fruit; et les Sarmates, alliés aux Alains, recommençaient leurs courses vagabondes, lorsque l'invasion des Goths vint tout-à-coup changer la face de la Scythie. 115. apr. J. C.

§. IV.

Invasion des Goths.

L'origine hyperboréenne de ces nouveaux conquérans n'était point un problème, avant qu'un écrivain anglais, de nos jours (2), entreprît de

(1) Dion Cassius, lib. LXXI.—Jul. Capitol. cap. XIV-XVII.

(2) Pinkerton, *Recherches sur l'origine des Scythes et des Goths, etc.*, traduction française. Paris, 1804. L'analogie que cet écrivain établit, d'après Sheringham, Pelloutier, Ihre, etc., entre les noms des Scythes, des Celtes et des Gètes, n'est qu'ingénieuse; et la confusion de ces termes dans les historiens By-

prouver que les Goths étaient de même race que les Gètes, que les Gètes étaient les mêmes que les Scythes, et que les Scythes avaient peuplé la Grèce, l'Italie et l'Allemagne. Quoiqu'il soit difficile de ne pas se laisser entraîner à une série de probabilités, d'analogies délicates, d'inductions favorables, de citations imposantes et d'argumens parés des fleurs de l'éloquence et du luxe de l'érudition, nous l'avouerons pourtant, nous ne pouvons nous résoudre à croire que la langue d'Homère et de Virgile, si mal parlée chez les Scythes (1), vienne d'un idiome si pauvre et qui n'a été honoré d'aucune production littéraire ou savante; et enfin il nous répugne de penser que les pères des peuples du monde les plus policés soient eux-mêmes restés barbares. Nulle colonie n'offre un tel phénomène.

En prenant les Goths au moment où ils paraissent à l'horizon du monde romain, nous les trouvons établis sur les côtes de la mer Baltique, entre les tribus belliqueuses de la Scandinavie. Les vieilles traditions islandaises les placent entre la Vistule et l'Oder (2). Tacite les nomme *Go-*

---

zantins ne prouve rien en faveur de son système, car elle s'étend aussi à tous les peuples Huns et Tartares.

(1) Aristophan. *in Lysistrat.* — Ovid. *de Ponto*, lib. I et II.

(2) Malte-Brun, *Précis de la Géograph. univ.* tom. I, pag. 322.

thones (1), Ptolémée *Gutæ* (2), Pline *Guttones* (3); et tous, comme le Tite-Live des Goths, Jornandès (4), et le Pline de l'ancienne Suède, Olaüs Magnus (5), reconnaissent l'origine scandinave des Goths. Ce qu'on trouve dans les monumens historiques les plus certains (6) de leurs usages, de leurs mœurs, de leurs arts, de leur commerce, de leurs lois féodales, de leur discipline militaire, de leur droit maritime, ne ressemble en rien à ce qu'on a vu de tout temps dans la Scythie. C'est d'eux que nous vint ce fameux code de Lewigilde qui prévalut en Gaule sur celui des Romains, et dont Charlemagne usa dans ses Capitulaires (7). Après cette réunion de preuves et de monumens, que servirait-il de remonter aux voyages fabuleux d'Odin ou des Argonautes, pour chercher aux Goths une origine asiatique, grecque ou scythique? On ne doit les considérer qu'aux lueurs

---

(1) Tacit. *de Morib. German.* §. 43.

(2) Lib. II, §. 2; et lib. VIII, §. 2.

(3) Plin. *Histor.* lib. IV. Il les comprend dans la famille des *Vandalii.*

(4) Jornandès, *de Rebus Getic.* lib. I, cap. IV.

(5) Olaüs Magnus, *de Gentibus septentrion.*, in-4°. Romæ, 1655, pag. 85.

(6) *Ibid.* pag. 220, 221. — Procop. lib. VIII, cap. XIII et XIV. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. IV, pag. 144-154.

(7) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XVIII, chap. IV.

du flambeau de la critique, au moment où leur histoire se dégage des nuages fantastiques de la fable.

Quant à la cause de leur migration, on l'attribue communément à l'excès de la population long-temps refoulée au nord par les conquêtes des Romains (1), sur une terre dont le nom seul attestait la fécondité (2), et qu'on dut regarder comme *la fabrique du genre humain* (3), lorsqu'elle vomit ces essaims innombrables de guerriers, à l'époque où la discipline romaine cessa de les contenir dans leurs limites. Peut-être cette migration a-t-elle été déterminée par des divisions, des discordes, des guerres intestines qui durent être fréquentes, chez des peuples pressés sur leur territoire. Alors il ne fut pas difficile à des chefs audacieux de trouver des guerriers aventureux, disposés à chercher une patrie où

---

(1) *Décadence des Romains*, chap. XVI.

(2) Olaüs Magnus dit que dans la langue des anciens Goths, *gothland* signifie *bonne terre*. On trouverait cette étymologie dans presque toutes les langues du nord.

(3) *Officina gentium aut certè velut vagina nationum.* (Jornandès, *de Bello Goth.* cap. IV.) *Voyez* Suhm, tom. IV et V de son *Histoire critique des migrations du Nord*; — Peyssonnel, *Observations critiques sur l'Histoire des peuples qui ont habité les bords du Pont-Euxin*, chap. VII; — Schwartz, *Géographie de la Germanie septentrionale*, etc., etc.

ils fussent plus à l'aise. A mesure qu'ils avancèrent au sud, ils trouvèrent un climat plus doux, des terres non moins fertiles, et des peuples plus riches. A la nouvelle de leurs premiers succès, d'autres colonies militaires sont parties sur leurs traces, se sont succédées, mêlées, confondues ou séparées, et combattues. Voilà le tableau que présente, pendant plusieurs siècles, le nord et l'orient de l'Europe, la cause et l'image fidèle du refoulement de tant de peuples, les uns sur les autres.

Tout ce que nous savons d'antérieur à ces grands événemens, nous vient des Romains, qui n'avaient pas voyagé, et ne pouvaient être informés que par des traditions imparfaites, d'un peuple qui, n'ayant point d'historiens et méprisant la simplicité sévère de l'histoire (1), laissait tomber ses exploits dans l'oubli, ou les défigurait par la fable (2). Ainsi nous ne pouvons assigner ni le point, ni l'époque du départ des Goths.

La première impulsion de ce mouvement fut donnée par ceux qui s'étaient depuis long-temps confondus avec les Vandales (3). Ils s'en déta-

(1) Luitprandi *Legat.* apud Muratori *Scriptor. italian.* vol. II, p. 481. — Procop. *de Bello Gothico*, lib. 1, pag. 4.

(2) Robertson, *Life of Charles V.* — *State of Europa*, p. 10. — *Proofs and Illustrations*, pag. 171, 172.

(3) Pline, liv. IV. — Peyssonnel, *Observations historiques*, chap. VII, pag. 25, 26.

chèrent vers la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne, avec quelques tribus d'Hérules, de Cassubiens, de Rugiens, pour se porter de l'Oder sur la haute Vistule; là ils durent rencontrer, soumettre ou s'incorporer des Agathirses, des Neures, des Peucins, des Roxolans, des Bastarnes, et des restes des Scythes royaux, dont ils entraînèrent avec eux les guerriers attirés par l'espérance du butin. Ils se trouvèrent aux prises d'abord avec les Sarmates, bientôt avec les Alains, et enfin avec les Gètes, et jetèrent au milieu de ces trois peuples un empire qui paraissait les avoir engloutis; mais ils laissèrent aux Sarmates les possessions qu'ils avaient au nord, et ne se hasardèrent point à ravir aux Alains leur antique patrimoine. Enfin lorsque, peu de temps après, ils attaquèrent tous ensemble l'Empire, ils ne parurent aux yeux des Romains et des Grecs que comme une seule nation barbare, à laquelle on donna indifféremment, jusqu'au cinquième siècle, le nom de Scythes, de Goths, de Gètes, d'Alains ou de Sarmates (1). L'ignorance confondit tout, parce que les matériaux manquaient pour l'éclairer.

(1) On n'a pas besoin de donner des preuves à cet égard; il faudrait citer tous les historiens grecs et romains du moyen âge.

Les Goths de la première expédition, les Vandales qui, sous Marc-Aurèle, se joignirent aux Quades et aux Marcomans, ceux qui firent une seconde irruption en 215, et ceux qui, restés sur les bords de la mer Baltique, et principalement dans les îles Electrides, vers les bouches de la Vistule, avaient été appelés *Gépides*, c'est-à-dire les *Paresseux ;* toutes ces tribus guerrières étaient de la même famille, et doivent être regardées comme des Goths (1). Les uns ayant tourné à droite, et s'étant associés à des peuples germains, attaquèrent le nord de la Dacie et de la Pannonie ; les autres, ayant passé la Vistule 213.
sous la conduite de leur roi Filimère, s'étendirent à l'est et poussèrent leurs courses jusqu'au Tanaïs; mais ils y furent mal accueillis par les Sarmates orientaux, habitant entre le Volga et le Tanaïs, et au midi par les Alains, placés entre le Caucase et ces deux fleuves.

Soit que les Goths aient été repoussés par des tribus aussi guerrières qu'eux, soit qu'ils aient dédaigné de soumettre un peuple plus pauvre, il est certain qu'ils ne poussèrent point leurs conquêtes au-delà du Tanaïs ; et leur établissement

(1) Peyssonnel, *Observations historiques*, pag. 26. — Procop. *de Bello Vandal.* lib. I, cap. II et III.

sur les côtes du Pont-Euxin offre plutôt une association, un amalgame de diverses nations, qu'un empire purement Gothique. Alors la race fut divisée en deux branches : l'une, des Ostrogoths de Fritigern, se fixa vers l'orient (1); l'autre était celle des Visigoths qui, établis plus près du Danube, partirent les premiers, pour aller porter la désolation dans les provinces romaines.

L'Ukraine était alors, telle qu'elle est aujourd'hui, partagée par le Borysthène, arrosée par d'autres rivières poissonneuses, ombragée dans quelques cantons par des chênes superbes, couverte de bestiaux, abondante en pâturages, sol heureux, propre à toute sorte de culture et qui semble exciter l'industrie de l'homme; mais dont la fertilité même offrait à la paresse naturelle des barbares les délices, c'est-à-dire, l'oisiveté de la vie nomade. Les Goths dédaignèrent ces bienfaits de la nature : les villes et les campagnes cultivées des Grecs et des Romains avaient bien plus d'attrait pour eux (2). Alors la Grèce n'avait plus de Thermopyles, plus de Léonidas, plus d'enfans dévoués à sa gloire et prêts à mourir pour elle : la

(1) Matthiæ à Michow *Descriptio Sarmatiarum*, cap. VIII (*in Collect. scriptor. Polon.* t. I, pag. 191, Varsov. 1761, in-fol.)

(2) Gibbon, chap. X.

race des soldats d'Alexandre était épuisée ou dégénérée dans l'Orient; et la vue du Capitole n'inspirait plus de vertus aux héritiers de l'empire du monde civilisé.

Arrêtés par les Alains et les Sarmates, les Goths se retournèrent vers l'Occident; ils furent suivis par les hordes qu'ils avaient derrière eux, et dont une communauté de périls et d'espérances leur fit bientôt des alliés.

Par une autre révolution, les Alains, qui avaient été chassés de la Médie par Adrien au commencement du deuxième siècle, se retrouvèrent cent huit ans après aux champs de Philippes en Macédoine. Gordien, qui venait de vaincre les Visi- 242.
goths et les Sarmates (1), y fut vaincu par les Alains (2). Sa défaite est la plus belle époque de leur histoire : ils venaient de venger un peuple allié; ils semblèrent anéantir l'empire Gothique et succéder à sa puissance. On vit ranger sous leurs étendards des Neures, des *Winidi*, Wendes ou Venèdes, des Gelons, des Agatyrses; et le nom même

(1) Cette victoire de Gordien a été comparée par ses panégyristes et par lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au sénat, à celle de Marius sur les Cimbres : mais elle n'eut pas les mêmes résultats. Les Visigoths ne s'établirent pas moins en Dacie quelque temps après. (Claudien, chap. VI, Panégyr.)

(2) Jul. Capitol. pag. 26-27.

du belliqueux Sarmate se fondit pour un moment dans le leur (1). Après le départ des Visigoths, que la victoire de Gordien n'avait pas empêchés de s'établir dans la Dacie, et de pousser jusqu'en Italie, les Alains dominèrent des bords du Danube à la mer Caspienne. La terreur qu'ils inspiraient fit donner leur nom jusqu'à des peuples placés au pied des montagnes de l'Inde, aux sources du Gange, là même où ce nom était peut-être ignoré.

Rome alors mendia leur secours. L'ambition aveugle de l'empereur Aurélien l'engagea avec eux dans une alliance contre la Perse (2). La défaite de Zénobie ne suffisait pas à son orgueil; il voulait renverser la nouvelle monarchie persane : sa mort suspendit ce projet. Les Alains, accourus pour partager la proie, réclamèrent en vain la
276. récompense promise à leur avidité : ils voulurent se payer eux-mêmes par des ravages et des incursions en Cappadoce, en Galatie et jusque dans la Cilicie. L'empereur Tacite les repoussa dans leurs climats (3) : ce sont les Scythes que Zosime

(1) *Ibid.*

(2) Flav. Vopiscus, *in Aurel.* — Gibbon, chap. XII. — Zosime et Zonare appellent les Alains *Scythes et Goths* : ce sont certainement des Alains.

(3) Flav. Vopiscus, *in Tacit.* — *Histoire des Empereurs romains*, par Crevier, in-4°. tom. V, pag. 79. — Gibbon, chap. XII.

fait poursuivre par Florus sur le Bosphore Cimmérien (1).

Ici la fortune récente des Alains touchait à son terme : des hordes de Scythes Tartares, déjà chassées par des Huns du Nord, se trouvaient, depuis plus d'un siècle, près des Alains, sur le Volga supérieur. Ce sont eux que Ptolémée et Prosper ont appelé *Chuni* (2). Vers le commencement du troisième siècle, ces barbares inconnus, pressés par d'autres barbares, attaquèrent les Alains et les enfoncèrent de toutes parts. Une partie de ceux-ci se fondit avec leurs vainqueurs (3) ; une autre se réfugia dans le Caucase, où leur postérité est encore établie : ce sont certainement les *Tscherkesses* ou Circassiens. Les restes de ces Alains, redoutables même après leur dispersion, se jetèrent sur le pays des Gètes, amenèrent avec eux des nuées de Vandales, de Gépides et de Sarmates, et, pressés par la faim, tombèrent sur la Germanie, comme ces avalanches qui, détachées du sommet des Alpes, roulant de glaciers en glaciers et toujours grossissant dans leur chute

---

(1) Flav. Vopiscus, *in Prob.*, cap. XIII.

(2) Ptolem. *Geograph.* lib. III. — Prosper. *Chronic.* ad an. 437. — Peyssonnel, *Observ. histor.* chap. VII, pag. 28-30.

(3) Ammien Marcellin, liv. XXXI. — Dubos, *de l'Etablissement de la Monarchie française dans les Gaules*, t. I, p. 282.

épouvantable, entraînent les bestiaux, renversent les habitations, détruisent les travaux du laboureur, et répandent en un moment, sur le plus riant vallon, l'aspect des frimas, de la solitude et d'une éternelle stérilité.

406. La Germanie vit avec horreur ces hôtes, nouveaux pour elle, errer long-temps divisés en plusieurs bandes, sans demeure fixe, sans lois, sans culte, sans prêtres, adorant seulement le dieu Mars, sous l'embléme d'un cimeterre, comme les anciens Scythes; toujours en armes, toujours prêts à vendre leurs secours, tantôt aux barbares contre les Romains, tantôt aux Romains contre les barbares (1).

Arrivés près de Mayence, ils y subsistèrent près d'un demi siècle, sous des chefs particuliers (2). Attirés dans les Gaules par les intrigues de Stilicon, ils obtinrent la possession de quelques terres abandonnées en Dauphiné. Ce sont eux qu'on a vus engagés dans la guerre que les Visigoths et les Francs firent au terrible Attila, ensuite établis par la générosité d'Aëtius et des rois Francs sur les bords de la Loire (3), d'où

(1) P. Oros. lib. V et VII. — Zosim. *Histor.* lib. VI, ad an. 406. — Procop. *de Bello Vandal.* lib. I et III.

(2) *Ibid.*

(3) Prosper. *Chronic.* ad an. 439. — Gregor. Turon. *Histor.* lib. II, cap. XVIII. *(Collect. de Ruinart.)*

leurs brigandages les firent chasser (1); et enfin éparpillés dans les Armoriques, où un auteur grave a cru retrouver leur postérité, dans ceux auxquels on avait donné le nom d'*Alain*, à leur baptême (2).

Je me suis arrêté à considérer les Alains au-delà du séjour qu'ils ont fait dans la Scythie, parce qu'ils ont laissé dans cette contrée, plus que tout autre peuple, des traces de leurs mœurs, de leur caractère, et même de leur constitution physique (3). On les reconnaît mieux sur les rives du Kuban et du Don que dans les Armoriques. Il faut maintenant revenir sur nos pas.

Quoique dominés un moment par la fortune

---

(1) Les historiens et les poëtes du temps s'accordent à faire des tableaux effrayans des ravages que les Scythes commettaient encore sur les terres de leurs alliés :

.... Proxima quæque
Discursu, flammis, ferro, feritate, rapinis
Delebant, pacis fallentes nomen inane.
(Sidon. *in Panegyr. Aviti*, v. 246.)

(2) Dubos dit, en parlant de cette dispersion : « De là vient « qu'il y a tant d'Alains en Bretagne. (Tom. II, page 312.)

(3) *Voyez* le portrait qu'Ammien-Marcellin en fait, liv. XXXI de son histoire; en voici un fragment :

Proceri autem Alani penè sunt omnes : crinibus mediocriter flavis, oculorum temperatâ torvitate terribiles, et armorum levitate veloces, Hunnisque per omnia suppares, verum victu meliores et cultu........

des Alains, les Ostrogoths n'en avaient pas moins conservé leur indépendance; et, après la défaite ou la disparition de leurs voisins, ils devinrent plus puissans que jamais : maîtres de la Krimée, des embouchures du Borysthène, du Boug et du Niester, ils ne cessaient de troubler le royaume de Bosphore et l'état de Cherson, que les empereurs romains tenaient sous leur protection, et dont ils nommaient souvent les premiers magistrats (1).

Ils faisaient de fréquentes incursions du côté de la Dacie et vers les bouches du Danube, où l'Empire avait accordé quelques établissemens aux Scythes (2). Devenus marins, ils portaient la terreur dans le royaume de Trébisonde, dans la Cappadoce, et jusque dans l'ancienne Byzance (3); et des expéditions lucratives leur attirèrent une foule de Sarmates et de Taïfales, confondus avec eux. Pour arrêter leurs brigan-
250. dages, le faible Gallus leur avait payé une espèce
253. de tribut (4). Cette honteuse générosité leur apprit à se faire craindre. Dioclétien n'obtint contre

(1) Constantin Porphyrogénète les nomme Πρωτεύοντες (*de administrand. Imp.*, pag. 148-150).

(2) Peyssonnel, chap. IX, X et XI.

(3) *Histor. miscell.* lib. X. — Sext. Aurel. Victor. *Epitom.* cap. XLVII.

(4) *Ibid.*

eux que des succès équivoques : leur nom faisait trembler les Romains; et des auteurs veulent que la nécessité de mettre une barrière à leurs incursions, ait été un des motifs de la translation de l'Empire à Byzance (1).

En effet, les historiens et les panégyristes de Constantin-le-Grand, ont attaché beaucoup de prix à ses victoires sur les Goths, Scythes ou Sarmates, qu'ils confondent toujours. Eusèbe affirme qu'il soumit la Scythie, habitée par différentes nations (2). Des écrivains plus judicieux se bornent à dire qu'il repoussa les Sarmates et les Goths dans leurs solitudes. Dans le dénombrement que ce prince fit faire lui-même de son Empire, il en posa les bornes, du côté de l'orient, au Phase; du côté du nord, au Danube (3). A cette époque, les guerres continuelles des Sarmates avec les Chersonites et avec les Goths (4), offraient aux empereurs romains des occasions favorables de se délivrer à jamais de la terreur

319.
329.

(1) La dédicace de cette nouvelle métropole se fit le 11 mai 333.

(2) *De Vita Constant.*, lib. I, cap. VIII, pag. 209.

(3) Sext. Aurel. Victor, *de Cæsaribus*, cap. XLI, §. 10 — Theophan., pag. 21. — *Chronicon Paschale*, pag. 284. — Cedren. tom. I, pag. 295. — Zonaras, tom. II, pag. 6. — Zosim. pag. 109.

(4) *Excerpta auctoris ignoti*, *de Const. Magn.* (*Collect. Byzant.*)

qu'avaient inspirée ces barbares. D'ailleurs ceux-ci commençaient à s'éclairer des lumières de l'Evangile : des missionnaires courageux se hasardaient à braver leurs caprices et leurs persécutions (1); il se formait même déjà des prêtres goths, dignes de la sainteté de leur profession (2). Ils avaient des prélats sans métropole (3), qu'on ne pouvait guère comparer qu'à nos évêques *in partibus*. Tel était cet Ulphilas qui parut, en 360, au concile de Constantinople, et qui, pour plaire à l'empereur Valens, entraîna les Goths dans les erreurs de l'arianisme (4). Ce prélat leur donna, dit-on, un nouvel alphabet.

Il y avait alors sur le Danube quelques établissemens de Scythes, de Sarmates, de Goths, de Quades et de Victofales (5). Constantin les avait autorisés, soit pour accélérer la conversion des idolâtres, soit pour donner à l'Empire une barrière et de nouveaux sujets. Ses successeurs l'imitèrent, et furent cruellement punis de leur imprudente générosité.

Quoi que les panégyristes de Constantin aient dit

---

(1) Peyssonnel, *ubi suprà*.

(2) Olaüs Magnus, lib. VIII, cap. II.

(3) Peyssonnel, pag. 33-35.

(4) *Ibid.*

(5) Socrat. lib. IV, cap. XXXIV. — Sozomen. lib. V. *(In Collect. Byzant.)*

de ses victoires, il semble que jamais la puissance des Goths n'avait été plus redoutable qu'à l'époque où elle fut frappée de la foudre qui venait embraser l'occident. Je veux parler de l'invasion des Huns.

§. V.

Huns.

Pendant que Rome combattait pour acquérir ou conserver l'empire du monde connu, les vastes plaines de la Tartarie étaient le théâtre où mille tribus guerrières et nomades, se disputant, s'amoncelant ou se refoulant comme les flots d'une mer orageuse, toujours armées les unes contre les autres, lorsqu'elles n'étaient pas réunies contre un ennemi commun, agitaient leur sauvage indépendance. Les Huns étaient de l'antique race des Saces et des Massagètes. Les portraits qu'Hérodote avait tracés de leurs aïeux ressemblent à ceux qu'Ammien-Marcellin nous a laissés de leurs enfans. Long-temps ils avaient essayé de détruire l'empire de la Chine; dont la politique adroite, la civilisation avancée et la population immense avaient triomphé de leurs attaques (1). Enfin, vers le commencement de l'ère chrétienne, à la

(1) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, tom. II, liv. VIII, pag. 122.

suite de la plus fameuse de ces révolutions ignorées de l'Europe, ils furent eux-mêmes chassés du nord-est de la Chine; et les débris de leur puissance inondèrent le reste du monde connu. Ceux qui s'enfuirent les premiers, pénétrèrent en Europe directement par la Sibérie, traversèrent les monts Ouralls, et s'avancèrent, vers l'an 91, entre le Volga et le Borysthène supérieur, où Ptolémée les a placés, en tribus diverses, sous le nom de *Chuni* (1); d'autres s'enfoncèrent dans les déserts glacés du nord (2); enfin ceux qui, poussés par les querelles sanglantes des Topa et des Siempi (3), se retirèrent les derniers, et dont l'arrivée a bouleversé l'Europe, vinrent par le pays des Baskhirs, errèrent quelque temps entre l'Irtisch et l'Ouralsk; ensuite ils s'étendirent vers le Kapstchak jusqu'à la ville de Kaschkghar, et aux bords du Volga inférieur. Les Chinois donnèrent à cette espèce d'empire le nom de *Kamkiu*. Les Européens l'appelèrent la grande Hongrie (4). Il ne faut pas croire que les Hongrois d'aujourd'hui descendent de ces Huns; il y a trop

(1) Ptolomæi Geogr., lib. III, §. v.

(2) De Guignes, *Hist. générale des Huns*, tom. I, part. II, pag. 288-289.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

loin de leur stature noble et dégagée, de leur teint coloré, de leurs mœurs et de leur langage, aux portraits hideux que tous les historiens ont tracés des soldats d'Attila.

Ces Huns, dont les Grecs et les Romains entendaient parler pour la première fois, parurent comme des monstres aux yeux de l'Europe épouvantée de leur approche : on crut qu'ils étaient nés du commerce des femmes Scythes avec des esprits infernaux (1). An 377.

Des habitudes bizarres et cruelles ajoutaient à la difformité de leurs traits : ils avaient la tête grosse et ronde, le teint noir, et les yeux petits, enfoncés, mais vifs et perçans : leur visage était tailladé de mille cicatrices, leur nez aplati dès l'enfance, soit pour les faire paraître plus terribles à l'ennemi, soit par le préjugé d'une coquetterie monstrueuse : sous une taille courte et ramassée, ils cachaient une complexion vigoureuse et fortifiée par une vie toute sauvage. Accoutumés dès l'enfance à souffrir la faim, la soif, la chaleur et le froid, sans asile fixe, toujours errans avec leurs familles dans des chariots traînés par des bœufs, ils regardaient une enceinte

---

(1) Jornand. *de Bello Gothico.* —Agathias, *de Bello Vandal.* lib. II, cap. XII-XVIII.

fermée comme un tombeau. Impatiens du repos, mais ennemis du travail et surtout de l'agriculture, laissant même à leurs prisonniers le soin de leurs nombreux troupeaux, ils vivaient de lait, de racines crues, de la chair de leurs chevaux mortifiée sous la selle. Vêtus d'étoffes grossières, et le plus souvent de peaux d'animaux jetées sans préparation autour de leur corps, ils les laissaient pourrir sur eux. Leur tête était couverte d'un cuir plus épais, arrondi en forme de casque ; ils avaient à leurs jambes une espèce de bottines. Habiles cavaliers, montés sur des chevaux petits, mais légers, infatigables ; armés d'un arc et de flèches, dont la pointe était d'un os acéré aussi dur que le fer, et qu'ils lançaient avec adresse même en fuyant, ou d'un sabre, et d'un filet qu'ils jetaient habilement sur l'ennemi qu'ils voulaient terrasser ; divisés par troupes de mille, de cent et de dix hommes, mais n'observant aucun ordre dans les combats, ils fondaient sur l'ennemi en poussant des cris affreux, se dispersaient s'ils trouvaient de la résistance, et revenaient bientôt à la charge, avec la vitesse des aigles et la fureur des lions. Toujours suivis de leurs femmes dans les combats, ils ne connaissaient d'autre métier que la guerre, d'autre plaisir que le carnage. Aussi la vieillesse était l'objet de leurs mé-

pris; ils s'en affranchissaient par une mort volontaire, ou restaient exposés aux outrages de leurs enfans. D'ailleurs, hospitaliers, quelquefois généreux, fidèles à leur parole, incapables de dissimulation, ils avaient les vertus qu'on retrouve presque chez tous les peuples ignorans et barbares; mais cruels, sans respect pour les liens les plus chers, avides de l'or qui leur était inutile, adonnés à l'ivrognerie, avant même de connaître l'usage du vin et des liqueurs fortes, ils s'enivraient avec leur *koumiss* (1), et s'abandonnaient, dans cet état, aux plus sales débauches. Le chef général de la nation portait, de temps immémorial, le nom de *Tanjour*, ou fils du Ciel: leur gouvernement n'était pourtant, avant Attila, qu'une aristocratie militaire. Comme ils n'avaient aucun objet de culte extérieur, les Romains ont cru qu'ils n'avaient aucune religion; mais, suivant les historiens chinois, ils adoraient le ciel, la terre, les esprits et les ancêtres (2).

Tels étaient ces Huns fameux (3) qui dépla-

---

(1) Lait de jument aigri ou distillé.

(2) De Guignes, *ubi suprà*.

(3) J'ai tiré ce portrait d'après ceux qu'en ont tracés Ammien-Marcellin (liv. XXXI), Agathias (liv. V), Procope (liv. II et IV), Sidoine-Apollinaire et plusieurs autres écrivains contemporains, en adoucissant les traits que la terreur, la haine et les préjugés

cèrent cent nations, détruisirent un grand empire, et se noyèrent eux-mêmes dans le déluge de sang, causé par leur invasion.

A cette apparition sur les frontières orientales de l'Europe, les Alains occupaient encore le triangle formé par le Volga, le Tanaïs et le Caucase. Ils furent renversés par le torrent qui venait inonder leur pays, et se jetèrent, au nord de la mer Noire, dans ces steppes ouvertes de tout temps aux nations nomades. Les Goths virent passer ces fugitifs sans se douter qu'ils auraient bientôt le même sort, et peut-être charmés d'avoir été délivrés d'un voisin turbulent, tandis qu'ils avaient à leur porte des ennemis plus dangereux.

En effet, les Huns ne se tinrent pas long-temps sur les rivages qui les avaient charmés. Nous ne

---

du temps ont sans doute exagérés; mais nos lecteurs ne seront pas fâchés d'en retrouver ici quelques-uns de la main d'un poëte :

Est genus extremos Scythiæ vergentis in ortus
Trans gelidum Tanaïm, quo non famosius ullum
Arctos alit : turpes habitus, obscœnaque visu
Corpora; mens duro nunquam cessura labori :
Præda cibus, vitanda ceres; frontemque secari
Ludus, et occisos pulchrum jurare parentes.
Nec plus nubigenas duplex natura biformes
Cognatis aptavit equis : acerrima nullo
Ordine mobilitas, insperatique recursus.

(Claudian. *in Rufin.* lib. 1, v. 323.)

répéterons pas les contes imaginés sur leur entrée en Europe (1) ; ils passèrent le Tanaïs, comme ils avaient passé le Volga, à la nage, sur des outres, ou bien en tenant la queue de leurs chevaux, suivant l'usage des Tartares de tous les temps.

Hermanrich, de la race des Amalis, régnait alors sur les Goths, les Vandales et les Gépides (2). Les Goths le comparaient au grand Alexandre : il avait étendu ses conquêtes de la Baltique au Pont-Euxin. Parvenu à l'âge de cent dix ans, encore plein de vigueur et de courage, il brûlait du désir d'aller combattre les Huns. Il espérait retenir les Roxolans dans son parti ; il s'en vit abandonné. Dans le ressentiment qu'il en conçut, il fit périr la femme d'un de leurs chefs : celui-ci le perça de son épée ; et le brave Hermanrich, désespéré de ne pouvoir combattre les Huns, à cause de sa blessure, n'eut pas l'honneur de mourir, en défendant sa couronne.

Toute la nation parut blessée du coup qui frappa son monarque ; elle perdit son courage devant l'implacable férocité des Huns. Épouvan-

---

(1) Jornand. *de Bello Gothico*. — Agathias, lib. v, p. 154-160.

(2) Cedrenus, tom. I, p. 342. (*Collect. Byzant.*) — Constantin Porphyrog. *de administrand. Imper.*, cap. xxv. — Les *Hippogothi* dont parlent les auteurs byzantins, n'étaient peut-être, d'après leur nom composé, que des *Goths cavaliers*. Je les comprends dans la nation Gothique.

tés, vaincus, dispersés, ceux qui ne purent échapper à des combats qui ne furent que des massacres, se confondirent avec leurs affreux conquérans (1), se réfugièrent dans le nord (2), ou, répandus dans les déserts entre le Danube et le Niester, tombèrent immédiatement de tout leur poids sur l'Empire romain, qu'ils écrasèrent de leurs débris (3). L'empereur Valens leur accorda des terres dans la Thrace (4): ils ne s'y fixèrent point. On les vit bientôt ravager les provinces romaines, faire des courses jusqu'aux portes de Constantinople; et l'empereur Gratien crut devoir acheter, par un tribut de dix-neuf livres d'or, le repos de ces fuyards dispersés par les Huns.

On a justement accusé les Goths de ces excès qui les firent confondre avec les Scythes (5);

(1) Jornand. *de Bello Gothico*, cap. LXXIX. — *Hist. des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. VI, p. 408.

(2) Bayer, *Origines russicæ in Comment. Acad. Petropol.* tom. VIII, p. 406-408.

(3) Ammien-Marcellin, liv. II. — Jornand. *ubi suprà.* — Eunap. *in Excerptis de legationibus*, pag. 19-21, etc. *(Collect. Byzant.)*

(4) Ammien-Marcellin, liv. XXXI, chap. II et IV. — Traité rapporté par Barbeyrac, *Hist. des anciens traités*, tom. II, pag. 65.

(5) Gibbon, *Hist. de la décadence de l'Empire romain*, chap. XXVI.

mais ils n'étaient pas coupables d'ingratitude, comme l'ont dit presque tous les historiens byzantins (1).

La cour de Constantinople manqua peut-être envers eux de prudence et de justice, quand ils arrivèrent en supplians aux bords du Danube, avec l'élite de leur nation, leurs femmes et leurs enfans. Ils demandaient un asile ; la politique des Grecs ne sembla leur ouvrir qu'un tombeau. L'empereur Valens les avait regardés, en les accueillant, comme des alliés puissans que la faveur divine accordait à son empire ; mais l'avarice et l'inhumanité de ses officiers firent perdre tout le fruit de cette alliance. Non contens de vouloir désarmer ces malheureux, ils joignirent l'insulte à la rapine ; ils enlevèrent des enfans à leurs mères, des femmes à leurs maris ; ils se permirent tout ce que peuvent oser la débauche et la cupidité. En un mot, suivant la remarque d'un historien, les Romains firent dans cette occasion le rôle des barbares, et les barbares celui qui convenait à des Romains. Les Goths supportèrent les premiers outrages ; mais quand on voulut leur enlever leurs chefs, ils se soulevèrent, désarmèrent les Romains, et leur rendirent au

(1) Eunap., Cedren., Zonar., etc. (*Voyez* la *Collect. Byzant.*)

centuple les horreurs dont ils avaient été les victimes. Ils avaient avec eux un corps de Scythes Taïfales, habiles cavaliers, brigands infatigables. Le ressentiment d'une injure nouvelle étouffa, dans leur esprit, l'aversion qu'ils avaient pour les Huns. Ils les invitèrent au partage qu'ils allaient faire des dépouilles de l'empire (1).

Pour eux, plus redoutables qu'avant leurs désastres, ils se dirigèrent vers l'occident ; continuellement renforcés ou pressés par des hordes scythiques entraînées dans le mouvement général (2), ils envahirent trente états, et depuis les bouches du Danube jusqu'à l'océan Atlantique, ils déplacèrent tous les peuples, détruisirent toute civilisation, et mirent partout leurs lois à la place de la jurisprudence romaine.

Ce n'était plus le temps où Rome, éteignant les querelles domestiques, à l'approche d'une guerre étrangère, se levait toute entière et marchait au-devant de l'ennemi. Elle était faible, et des jalousies funestes, des intrigues de cour épuisaient ses dernières forces. Des magistrats corrompus, des généraux perfides conspirant contre elle-même, appelaient, pour servir leurs pas-

---

(1) Ammien-Marcellin, liv. XXXI.

(2) Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, ch. XXVIII.

sions honteuses, les barbares qu'il fallait combattre. Ainsi Stilicon et Rufin avaient tour à tour enhardi les Goths et les Huns. La mauvaise foi dictait les traités; la violence les déchirait. Les Romains appelaient leurs ennemis des rebelles; et chez ceux-ci, le nom grec ou romain servait à désigner la réunion de tous les vices (1).

Une fois sortis de la Scythie, les peuples qui l'ont habitée, nous deviennent étrangers. Ainsi les Goths vont cesser de nous occuper, quoiqu'à l'époque où nous sommes arrivés, il en restât encore une branche considérable qu'on appelait les Tétraxites (2), établis dans la Krimée et fidèles à l'Empire, tandis que, sous les bannières d'Alaric, leurs frères allaient saccager la capitale du monde. Les Huns étaient maintenant la race dominante dans la Scythie; et sous Attila, cette domination prit la forme d'un empire. 435.

Cet Attila, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'à *Cham* (3), et s'appelait lui-même « le » roi des Huns, des Mèdes et des Goths, la ter- » reur de l'univers et le fléau de Dieu, » ce conquérant dont le nom est une injure, eut peut-être fondé une monarchie durable, s'il

(1) *Ib.*

(2) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire.*

(3) Procop. *de Bello Vandal.* lib. IV, cap. IV.

eût eu des sujets moins barbares. Il y a, dans ses exploits et dans sa politique, une sorte de grandeur et d'éclat que la passion ou les préjugés des écrivains grecs et latins n'ont pu tout-à-fait dissimuler. Il ne régnait pas encore, quand les Huns se montrèrent à l'Europe; il partagait l'autorité avec son frère lorsqu'ils passèrent le Borythène, comme ils avaient fait le Tanaïs, semblables, suivant l'expression de Jornandès, à un tourbillon qui emporte et déracine les nations. Bientôt la mort de ce frère, dont il est accusé sans preuves (1), le mit seul à la tête d'un peuple qui ne respirait que pour combattre et pour exterminer. Alors il essaya de modérer cette ardeur féroce; il laissa tomber les premiers efforts des Romains sur les Goths : se fortifiant de leurs pertes, prêt à recueillir le fruit de la victoire, et jetant en avant les tribus qu'il avait soumises, il semblait toujours être au centre de son empire (2). Il avait adouci le joug imposé aux Goths, dont il faisait adopter le langage aux Huns; mais il entretenait, dans son peuple, le mépris et l'horreur de la langue et des mœurs des

---

(1) *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. VII, pag. 428 *et suiv.*

(2) *Ibid.* tom. VI, pag. 521.

Grecs (1), comme l'héritage des anciens Scythes; enfin, il montrait avec orgueil *l'épée de Mars* qu'on avait trouvée pour lui dans un vieux tombeau; et, dans sa main terrible, ce glaive était plus qu'une belle allégorie.

En se montrant aux Romains d'Orient, Attila voulut essayer leur faiblesse. Après sa première victoire, il obtint d'eux un tribut de trois cent cinquante liv. d'or. Au traité de Margus, il exigea davantage : le tribut annuel fut porté à sept cents
livres d'or. Les Romains s'engagèrent à racheter 434.
leurs captifs, à raison de huit pièces d'or par tête, à ne point recevoir de transfuges et à ne donner aucun secours aux ennemis des Huns.... Ce traité fut conclu par des négociateurs qui le firent à cheval, et jurèrent son exécution, avec les pratiques sanguinaires usitées chez les Huns (2).

Ce traité apprit aux barbares que la protection d'Attila valait mieux que celle de l'empire. Ils accoururent en foule sous ses drapeaux.

Une seule nation de la petite Scythie voulait échapper au joug d'Attila. Il n'est pas aisé de déterminer son origine : elle était certainement de

(1) Priscus, *in Excerptis de legat. (Collect. Byzant.)*

(2) Ce traité est rapporté par Barbeyrac, *Histoire des anciens Traités*, tom. II, p. 43.—Théodoret. *Hist. eccles.* lib. v, cap. III. — Prosper. *Chronic.* tom. I. — *Scriptor. histor. Franc.*, auct. Duchesne. — Priscus, *ubi suprà*.

race scythique ou sarmatique ; mais elle pouvait n'être qu'une horde formée dans les derniers troubles. C'est la nation des *Akatzirs* ou *Atzigeri* (1), qui sont peut-être les *Kotzageri* qu'on verra reparaître dans la suite. Ils étaient sollicités en secret par Théodose II : mais le traité de Margus mettait le roi des Huns en liberté de les soumettre. De là il partit pour aller arranger quelques différends qu'il avait avec l'empereur de la Chine (2), et reparut quelques mois après, sur les frontières de la Pannonie.

Dans la situation actuelle de l'Empire, les prétextes ne manquaient pas à ses ennemis. La faiblesse enhardissait les prétentions de la force, et n'opposait que l'astuce et la perfidie des négociations à la violence des entreprises. Ainsi Attila prétendit qu'un évêque de Margus avait pillé son trésor (3) : il entra sur le territoire romain. Théodose II avait une armée à lui opposer ; mais il espéra davantage de ses ambassadeurs.

Il reste, dans l'immense fatras de l'Histoire byzantine, un monument curieux de ces ambas-

(1) Ακατζιρων, Priscus, *in Excerptis de legat.*, pag. 55. — Stritter, *Memoriæ populorum qui olim ad Danubium*, etc., tom. I, pag. 455-489.

(2) *Hist. générale des Huns*, liv. IV, pag. 298.

(3) Marcellin. *Chronic.* pag. 40.

sades ; c'est la relation de celle de Priscus (1). Le long séjour qu'il fit au camp royal d'Attila, lui donna occasion de connaître les mœurs, les usages, les lois et les projets des Huns. Il les trouva en Hongrie, à l'endroit où est aujourd'hui Tokai, si célèbre par ses vins. Les Grecs furent étonnés de la magnificence d'une cour barbare, enrichie par leur faiblesse, et dans laquelle Attila seul conservait la simplicité grossière de ses aïeux. Dans cette étrange négociation, la politique et la dignité des Césars furent bien au-dessous de la franchise guerrière du roi des Huns. Théodose II n'avait envoyé sous le nom d'ambassadeurs que des assassins : ils avaient déjà séduit, pour exécuter le crime, un certain Édecon, Scythe de nation, qu'Attila avait fait commandant de sa garde. Ce n'était point avec de pareilles armes que les vieux Romains combattaient un ennemi; il semblait que la cour de Byzance n'en connût plus d'autres. Elle paya chèrement sa perfidie : le complot fut découvert; les traîtres furent punis : on fixa le rachat des captifs romains à douze

(1) Relation de Priscus, *in Excerptis de legation. ad Hunnos*, pag. 34-70. — Stritter, *Memoriæ populorum*, tom. I, pag. 487-52. — *Hist. des peuples anciens de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. VII, chap. XVII et XVIII. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, etc.

pièces d'or, et le tribut annuel de Bysance fut porté à deux mille cent livres pesant d'or (1).

Après cela, on ne voit, entre les deux puissances, que négociations, ambassades, d'où, sous prétexte de redemander des transfuges, d'assurer l'exécution de quelques clauses, Attila tirait toujours de l'argent pour lui, pour ses soldats, pour ses favoris, qu'on renvoyait chargés de présens considérables, afin d'en obtenir le maintien de la paix (2).

Mais l'Empire d'orient donnait d'autres signes non moins certains de sa décrépitude, tels qu'un déréglement de mœurs honteux, un luxe effréné, une cupidité sans bornes, une indifférence totale pour la patrie, une corruption profonde dans toutes les classes. Assiégés de tous côtés par les barbares, les Grecs, passionnés pour les plaisirs de l'Hippodrome, étaient plus inquiets du parti que la cour prendrait entre les cochers *verts* ou *bleus*, que de savoir comment elle se déciderait dans la querelle des Huns et des Visigoths (3). On appelait subsides des tributs humilians; et des

---

(1) Traité rapporté par Barbeyrac, *Hist. des anciens Traités*, tom. I, pag. 87-88.

(2) *Ibid.* tom. II, pag. 90-91. — Priscus, *ubi suprà.*

(3) Priscus. — Comte du Buat. — Gibbon, *ubi suprà.*

courtisans factieux se partageaient les lambeaux d'un état épuisé.

L'Empire d'occident n'offrait pas un tableau plus digne de la grandeur romaine. Sous les voûtes du Capitole, une sœur de l'empereur, enfermée pour son incontinence, Honoria, appelait Attila, lui offrait sa main; et le roi Hun venait, à ce titre, revendiquer l'héritage des Césars (1).

Il trouva sur sa route une guerre plus dangereuse : on sait comment, après des ravages effroyables, son orgueil vint échouer aux champs Catalauniques (2). La fermeté des Visigoths et 451.
des Francs fut d'abord étonnée par la rapidité des évolutions d'une guerre de Tartares (3); mais la fureur désordonnée de ceux-ci céda enfin à la bravoure mieux soutenue de nos premières légions. Attila fut arrêté dans sa carrière : c'est un des plus beaux titres de gloire de nos aïeux encore barbares.

Telle était pourtant la terreur attachée à sa re-

---

(1) Barbeyrac, *Hist. des anciens Traités*, tom. II, p. 91-92.

(2) Mézerai, *Hist. de France avant Clovis*, in-fol., Paris, 1685, vol. I, pag. 220-223. — Greg. Turon. *Histor.* lib. II, p. 7. — Jornand. *de Rebus Getic.*, cap. XLVII-XLIX. — Sidon. Apoll. *Panégyr. Avit.* v. 319, etc., etc.

(3) Gibbon, *Hist. de la décadence de l'Empire romain*, t. V, chap. XXVII, p. 308.

nommée, ou telles furent la perfidie d'Aëtius (1) et la faiblesse des Romains, qu'Attila put encore, avec les débris d'une armée vaincue, envahir l'Italie et menacer la métropole de l'univers chrétien. Ce que ne pouvaient plus les armes de Rome, l'éloquence du pontife Léon l'o-
453 ou 454. péra (2). Le roi des Huns repassa le Danube; et il mourut sans qu'on ait pu connaître certainement ni l'année de sa mort, ni la place de son tombeau, ni les bornes veritables de son empire (3).

Toutefois ce serait une erreur de croire que cet empire périt avec lui. De ses débris, il se forma des états encore puissans. Deux enfans d'Attila s'établirent sur les Palus-Méotides, entre le Borysthène et le Volga, où restaient encore, dans leur indépendance, quelques tribus d'Alains, de Goths, de Sarmates Iazyges (4). A peine en possession d'un héritage, acheté par des flots de

---

(1) *Hist. des peuples anciens de l'Europe*, tom. VII, *ubi suprà.*

(2) Prosper. *Chronic.* pag. 208. — *Hist. miscell.* de Muratori, lib. XV, pag. 97 *et seq.*

(3) *Ibid.* — Jornand. *de Rebus Getic.*, cap. 42-50. — Gibbon, chap. XXXIV. — Du Buat, etc. Aucun de ces historiens n'est d'accord avec l'autre sur ces trois points.

(4) De Guignes, *Hist. générale des Huns*, tom. I, partie II, pag. 315-324.

sang, les deux frères envoyèrent solliciter, à la Cour de Constantinople, un traité de paix et des liaisons de commerce. Comme elle ne leur céda point les avantages qu'ils désiraient (1), le plus âgé d'entre eux, Densigich, qui régnait sur le Borysthène, lui déclara la guerre. Mais son armée, dans laquelle il y avait une multitude d'étrangers, épuisée par la fatigue et la faim, affaiblie par le soulèvement d'un corps de Goths, et mal conduite par l'inexpérience d'un général Hun, fut détruite sans avoir combattu. Densigich fut tué; et sa tête, portée en triomphe à Constantinople, fut exposée dans l'Hippodrome, aux regards de ces mêmes Grecs, si long-temps menacés du joug de son père (2).

Hernac, l'autre fils d'Attila, régnait toujours à l'Orient. Gagné par des intrigues, il avait vu, peut-être avec quelque satisfaction, la défaite de son frère; mais sa puissance n'était pas plus solidement affermie. Les liens qui unissaient tant de peuplades indisciplinées n'étaient plus serrés par une main vigoureuse; l'espérance des conquêtes et du pillage ne les retenait plus sous ses drapeaux : toutes se divisèrent, comme s'étaient divisés les enfans du conquérant. Les

(1) Procop. *de Bello Gothic.* pag. 308.

(2) Marcellin. *Chronic.* — Du Buat, tom. VIII, pag. 89.

Goths, les Scythes, les Iazyges, reparurent et se déchirèrent. Le bruit de leurs querelles attira d'autres barbares; et dans cette confusion le nom des Huns disparut presque entièrement, devant d'autres noms donnés à des peuples évidemment de la même famille (1).

Tels étaient ces nouveaux Scythes dont Sidonius a fait un portrait exactement semblable à celui qu'Ammien Marcellin avait tracé des Huns quatre-vingts ans auparavant (2), et que vainquit Anthemius près de Sardique, sur le Danube. Telles étaient ces nombreuses hordes des Igours, race de Huns qu'Abulghasi-khan regarde comme la seule issue de la postérité de Mogull-khan (3), qui, chassés des frontières de la Chine, avaient pris leur route par le nord, s'étaient établis sur les rives de l'Ienissey, se mêlèrent à des nations nouvelles, redescendirent ensuite le Volga, et parurent au moment où leurs compatriotes venaient de perdre l'empire de la Scythie, comme pour assister à ses funérailles et en partager les dépouilles.

---

(1) Jornand. chap. v. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, tom. XI, pag. 99-100.

(2) Sidon. Apoll. *Panegyr.* v. 243 *et seq.*

(3) *Hist. généalogique des Tatars*, par Abulghasi-Bayadour-khan, édition de Bergeron, partie III, pag. 84-91.

§. VI.

Bulgares, Igours et Tartares-Geougen.

De tous les peuples que les révolutions arri- 491.
vées sur les frontières de la Chine poussèrent jusqu'en Europe, les premiers qui parurent après la destruction des Huns, sur les frontières de l'Empire romain, dans la Mœsie, sont les Bulgares. Ils venaient des bords du Volga, de ce fleuve fameux auquel ils avaient donné ou dont ils avaient reçu leur nom (1). Cette grande tribu turque ou tartare était probablement la plus considérable de toutes celles qui habitaient la bande tempérée de la Sibérie méridionale, depuis l'Ienissey jusqu'au Volga (2). C'est peut-être à elle qu'il faut attribuer la première ouverture des mines d'or et de cuivre de la Sibérie (3) : mais l'histoire des premiers Bulgares qui parurent en Mœsie, ne tient pas à notre sujet, puisqu'ils n'ont pas habité la Scythie, soit qu'ils l'aient traversée sans s'arrêter, soit qu'ils aient passé au-dessus, par le pays des Roxolans et des Bastarnes.

(1) En changeant le *v* en *b*, changement fort commun chez les Grecs.

(2) *Histoire de la Tauride*, par Sestrencewicz, tom. II, p. 58.

(3) Pallas. — Storch, liv. I, chap. I. — Gibbon, tom. VIII, chap. XLVII. — Peyssonnel, chap. XII, pag. 45-49.

Nous n'avons maintenant à nous occuper que de ces Igours, Ougres ou Ihres, qui descendant le Volga vers la même époque, passèrent le Don, les Palus-Méotides, et parurent à la chute de l'empire d'Attila, soumirent les Huns, ou, s'incorporant avec eux, occupèrent immédiatement, presque sans secousse, tout le pays qui s'étend du Don au Danube (1).

Une partie de ces Igours, que des écrivains appellent toujours *Huns*, comme d'un nom générique, s'enfonça dans les montagnes du Caucase (2): les autres entrèrent dans la Krimée, où ils vécurent errans pendant deux siècles, sans pouvoir en chasser les Goths Tétraxites (3). Le plus grand nombre fut divisé en deux branches sur les deux rives des Palus-Méotides. Ceux qui restèrent entre le Don et le Volga, prirent le nom d'Utr-Igours : ceux qui s'étaient emparés du pays situé entre le Don et le Danube, s'appelèrent Cutr-Igours (4). Il n'y avait que la première

---

(1) Matth. Michow. *Descriptio Sarmatiæ* (*in Collect. Scriptor. Polon.*), t. I, p. 188 *et seq.* — Stritter, *Memoriæ populorum qui olim ad Danubium, Pontum Euxinum, etc., ex historiis Byzantinis erutæ*, tom. I, pag. 454-455.

(2) *Ibid.* — De Guignes, tom. I, part. II, pag. 505-506.

(3) Thunmann (*Description de la Tauride*), les nomme *Oultz-Ingour.*

(4) Stritter, *ubi suprà.* — Agathias, lib. V.

syllabe ajoutée à leur nom générique : il importe peu d'en chercher la raison.

Dans un pays de cette nature, l'empire des Igours ne peut être comparé à la domination absolue d'un conquérant. Il y restait toujours des hordes indépendantes, dont la vie nomade les mettait à l'abri d'un joug imposé à leur patrie : les Goths Tétraxites occupaient même une portion considérable du désert, à l'entrée de la presqu'île (1).

Cet état de choses rendait les divisions fréquentes. La politique de l'Empire grec était de brouiller les barbares qu'elle ne pouvait réduire, tantôt par des défiances adroitement jetées entre eux, tantôt par des présens ou des tributs accordés aux uns, pour exciter la jalousie des autres (2).

Les Cutr-Igours, voisins du territoire de l'Empire, étaient le plus à craindre ; ils s'étaient fait connaître par plusieurs incursions. Arrêtés aux portes de Constantinople, en 559, par la valeur de Bélisaire (3), ils menaçaient toujours l'existence d'un empire moins épuisé d'hommes et d'argent, qu'exténué de faiblesse. Justinien,

---

(1) *Ibid.*

(2) Procop. *de Bello Persico*, lib. II, cap. IV.

(3) Agathias, lib. V, cap. V-IV.

n'ayant point de forces à leur opposer, acheta la paix par des présens, et vint à bout d'armer
560. contre eux leurs frères et les Goths Tétraxites (1). Cette guerre civile fut sanglante : les Utr-Igours triomphèrent; mais la cour de Constantinople, craignant de ne faire, par leurs victoires, que changer d'ennemis, avait plus de peine à les désarmer qu'à les déterminer à se faire la guerre.
600. Enfin ces débats durèrent jusqu'à ce que l'une et l'autre nation, affaiblies, cédèrent ensemble à d'autres conquérans, mal à propos appelés faux Awares, encore attirés dans l'Empire pour détruire la puissance des Igours, avec lesquels ils paraissent avoir été fondus, par une espèce d'alliance ou d'adoption (2).

Ces prétendus Awares n'étaient autres que des Tartares *Geougen*, chassés par les Turcs du Turkestan vers 555. Leurs débris errans se trouvèrent, à la fin du sixième siècle, après avoir battu les Sabires, à l'occident du Volga, dans l'ancien pays des Alains (3). Il restait encore des débris de cette nation; car on voit, par un traité de paix

(1) Agathias, tom. I, lib. v.

(2) Suidas, tom. I, *Scriptor. Hist. Byzantin.* — *Histoire des peuples anciens de l'Europe*, tom. XII, pag. 149-150.

(3) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, tom. II, page 335-353.

conclu, en 561, entre Justinien et Chosroès, que leurs irruptions étaient également redoutées des Romains et des Perses, qui s'engageaient mutuellement à ne pas leur livrer passage (1). Ces Alains reçurent fort bien les faux Awares; mais, pour s'en débarrasser, ils leur persuadèrent d'offrir leurs services à l'empereur Justin II. L'ambassade envoyée à cet effet à Constantinople donna le spectacle le plus étrange que la barbarie y eût encore fait voir. Les députés des *Geougen* y parurent dans la simplicité rude de leurs mœurs (2); mais on les reçut comme des auxiliaires utiles. C'est pour la première fois que les Grecs connurent le nom de *Khan* ou *Cagan* que les Tartares donnaient à leurs chefs (3). Ceux-ci, entrés en supplians, reçus en alliés sur les terres de l'Empire, s'y montrèrent bientôt en conquérans, réclamèrent les tributs que Bysance payait à leurs rivaux; et leur insolence, ni leurs demandes importunes ne purent lasser la faiblesse et la lâcheté de la Cour (4).

---

(1) Traité de paix, ou trève de cinquante ans, rapporté par Menander, *in Excerpt. de legat.*, pag. 140-142. — *Voy.* Barbeyrac, *Histoire des anciens traités*, tom. II, pag. 197-199.

(2) Menandri *Excerpta*, pag. 114, 126, 154. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, tom. II, pag. 73 et suiv.

(3) De Guignes, *Hist. générale des Huns*, tom. II, pag. 353.

(4) Theophilact. lib. I, cap. III; lib. VII, cap. IV-VIII. — Theo-

Pendant leur séjour dans la Scythie, on remarque sous leurs drapeaux deux tribus ou hordes indépendantes ; l'une nommée *Tarniach*, dont nous ne voyons rien d'important à rappeler ; l'autre, celle des *Kotzageri* (1), que le comte du Buat croit être les mêmes que les Katzirs ou Akatzirs (2), qui n'avaient des chefs que pour les conduire à la guerre, comme des hettmans, et dont l'organisation militaire était pareille à celle des Kosaques. Ces deux hordes furent perdues de vue ou confondues dans les désastres des faux Awares, qui ne jouirent pas long-temps de la terreur qu'ils avaient inspirée : les Turcs arrivèrent du fond du Turkestan, à leur suite, et les dispersèrent de nouveau, partie dans les montagnes de Circassie, avec leurs Kotzageri, partie dans la Panonnie, où Charlemagne acheva de les détruire en 799 (3). Leurs vainqueurs, restés en possession de la Scythie, firent alliance avec l'Empire grec, et ils

---

phan. *Chronograph.* pag. 214-233. (*Collect. Byzant.*) *Voyez* un Traité rapporté par Barbeyrac, *Hist. des anciens Traités*, tom. II, pag. 216-217.

(1) Κοτζαγερι.

(2) *Hist. des peuples anciens de l'Europe*, tom. XI, pag. 80-83. *Voyez* ci-dessus, pag. 88.

(3) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, t. II, pag. 353.

jouirent d'une longue domination, sous le nom de Khosars.

Depuis deux siècles, la race hunnique dominait dans la Scythie; maintenant la race turque ou tartare s'y présente. Celle-là avait été chassée du nord-est de la Chine; celle-ci, déplacée par des révolutions semblables, a pris au sud, le long des monts Altais, par le pays des anciens Saces et Massagètes. Vingt tribus de cette nombreuse race se poursuivent à travers les déserts, et donnent, d'un bout à l'autre de l'Asie, jusqu'en Europe et pendant dix siècles, le spectacle d'une haine de famille, et d'une soif de vengeance que des torrens de sang ne peuvent apaiser (1).

§. VII.

Khosars.

Les premiers qui paraissent après les Geougen, dans l'Histoire byzantine, sont les Khosars, Khasars ou Chazars, nommés presque de la même manière par les Grecs (2), les Chinois, les Turcs, les Persans et les Russes (3). Je ne prétends ni An 625, 626.

---

(1) Storch, *Tableau de la Russie*, tom. I, liv. I, chap. IV.

(2) Χαζαρας, Κασαροι.

(3) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, etc. t. I, part. II, pag. 59.

prouver leur descendance de Khasar, fils de Japhet et frère de Turk (1), ni les suivre dans la route qui les conduisit du fond de la Tartarie jusque sur le Volga. Mais leur nom, qui veut dire *Émigré* dans la langue chinoise, est une preuve de leur émigration. C'est de là que la mer Caspienne s'appelle encore, dans la langue persane, *mer des Émigrés (Barh-Khosar)* (2). Enfin leurs traits réguliers, leurs mœurs et la forme de leur gouvernement, nous les représentent comme des Tartares, ou Turcs orientaux (3) : c'est la seule opinion soutenable.

En arrivant sur les bords du Volga, ils se séparèrent en deux branches. Les premiers, qui défirent les Geougen ou faux Awares, s'avancèrent jusqu'au Borysthène, d'où nous les verrons bientôt marcher à de plus glorieuses destinées : ils sont connus sous le nom de *Madgiars* (4). Les autres, qui furent les Khosars proprement dits, s'arrêtèrent d'abord entre le Volga, le Tanaïs et le Caucase. Leur projet était d'aller

(1) Abulghasi-Bayadour-khan, *Histoire généalogique des Tatars*. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Khosar*.

(2) *Ibid.*

(2) De Guignes, *Histoire générale des Huns et des Tartares*, ubi suprà. — Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, tom. VIII, pag. 494.

(4) Pray, *in Annal. vet. Hung.*, Vienn. 1775.

s'établir dans l'Asie mineure, sur les terres de l'Empire. Le roi de Perse ayant refusé leur alliance, quoiqu'il fût en guerre avec les Romains (1), ils se retournèrent vers la puissance à laquelle ils voulaient voler une province. L'empereur Héraclius, moins généreux que Chosroès, accepta leurs offres. Il allait faire une incursion en Perse, par le pays des Lazes : il rencontra le khan des Khosars dans les gorges du Caucase; et les écrivains grecs nous ont soigneusement conservé les détails de cette singulière entrevue (2).

Dès que Ziébel, c'est le nom du khan des Khosars, aperçut l'empereur Héraclius, il descendit de cheval, marcha quelques pas au-devant de lui, baisa son étrier, se prosterna à ses pieds; car les barbares commençaient toujours par flatter l'orgueil des empereurs qu'ils croyaient être les successeurs d'Alexandre, et qu'ils finissaient par traiter en esclaves. Héraclius fit relever Ziébel, l'appela son fils, lui demanda son alliance, lui donna des robes ornées de perles et de diamans, lui mit sa couronne sur la tête, et lui pro-

(1) Menander, *in Excerpt. legat.*, pag. 106 *et seq.* — Barbeyrac, *Histoire des anciens Traités*, tom. II, pag. 204-205.

(2) *Ibid.* — Nicephor. Patriarch., pag. 11-12. — Theoph., pag. 263-264. — Anastas., pag. 95-96. — Cèdrenus, tom. I, pag. 415. *(Collect. Byzant.)*

mit sa fille en mariage. C'était chèrement acheter les secours du Khosar. Mais celui-ci n'eut pas l'honneur dont il s'était flatté : dans le temps même que la fille de l'empereur était en route pour aller l'épouser, il vint à mourir, et la princesse retourna dans le palais de son père(1).

Malgré ce contre-temps, l'alliance d'Héraclius ne fut pas inutile à la fortune des Khosars; ils achevèrent la conquête de la Scythie, depuis le Volga jusqu'au Borysthène, et depuis la Tauride jusqu'à Kiow. Ils assujétirent au tribut les Bulgares orientaux ou grands Bulgares, les Slaves méridionaux et les habitans même de la Tauride, qui fut depuis appelée la Khosarie ou Khasarie (2). Cette puissance est sans doute celle que désignent les annalistes Russes (3) sous le nom de royaume de Naucrat, dont le siége était entre le Volga et la Kama, et dont un monarque, appelé *Ha* ou *Schah-khan*, commandait une armée de quatre cent mille hommes et régna sur tous les Russes. Quoique ces annalistes l'appellent roi des Turcs, ou des Hyrres, il faut entendre par-là les Kho-

(1) *Ibid.*

(2) Lomonosow, *Etat de la Russie avant Rurich.* — Stritter, *Memoriæ populorum*, etc. tom. III, pag. 2.

(3) *Ibid.* — Peyssonnel, *Observations historiques*, etc., pag. 78-79.

sars (1). C'est ainsi qu'ils ont, dans la suite, donné aux Komans le nom de Polouzes.

La position et l'importance de l'empire khosar, qu'on peut certainement regarder comme l'origine du Kaptschak des Orientaux (2), lui donnaient des rapports fréquens avec les Grecs. On le vit bientôt entrer dans tous les démêlés qu'eurent les habitans du Bosphore avec ceux de Cherson ; et l'influence des khans se fit souvent sentir, jusque dans la Cour de Byzance.

Lorsque Justinien II, dit Rhynotmète, fut 702.
chassé du trône par Tibère Apsimare, il chercha d'abord un asile à Cherson : puis, se défiant de la bonne foi des Chersonites, il porta sa fortune errante chez le khan des Khosars, qui lui donna sa sœur en mariage, et lui promit de le rétablir sur le trône (2). Il se flattait d'y trouver des secours ou du moins un asile sûr ; mais l'avarice du khan fut gagnée par l'appât d'une somme considérable, et le malheureux Justinien allait être livré à ses ennemis, sans le secours ingénieux de sa femme Théodora qui se dévoua pour le sau-

(1) Bayer, *in Commentar. Academiæ Petropolit.* tom. I, pag. 459.

(2) Abulghasi-Bayadour-khan, *Hist. généalogique des Tatars*, part. II, pag. 45-47, 86-87.

(4) Zonaras, tom. I, pag. 195.

ver (1). Cette aventure serait digne de figurer dans un roman, où l'héroïne Scythe disputerait de courage avec toutes celles de notre ancienne chevalerie.

728. On peut juger de la puissance des Khosars dans le huitième siècle, par l'expédition qu'ils firent en Médie et en Arménie, et par la victoire qu'ils y remportèrent, vers 728, sur ces belliqueux et fanatiques Arabes, qui faisaient alors trembler l'Orient. Ceux-ci pénétrèrent cependant au-delà du Caucase, et laissèrent dans ses montagnes quelques tribus musulmanes, telles que les *Siraceni* ou *Siracos* (2) : mais, après des exploits inutiles, ils retournèrent au midi, sur un théâtre plus digne de leur ambition ; et les Khosars furent ainsi sauvés d'un joug qui menaçoit le monde entier.

731. Aussi Léon l'Isaurien ne dédaigna point de demander la fille de leur khan, pour la faire asseoir à côté de son fils sur le trône de Byzance : elle fut convertie à la foi chrétienne, baptisée sous le nom d'*Irène*, et, par sa piété, ses mœurs et ses vertus conjugales, elle fit la censure de son

---

(1) *Ibid.* — Theophan. pag. 311-314. — Nicephor. Patriarch. pag. 27-28. — Cedrenus, tom. I, pag. 446, etc. *(Collect. Byzant.)* — Barbeyrac, *Hist. des anciens Traités*, tom. II, pag. 266.

(2) Reineggs, *Topographie du Caucase*, etc.

beau-père, de son époux, et de leur cour dissolue (1).

Depuis cette alliance jusqu'au règne de Théophile, on ne trouve plus rien, dans la collection byzantine, sur les Khosars; c'est peut-être l'époque la plus heureuse de leur histoire...... Mais, s'ils goûtèrent quelques années de repos, il ne paraît pas qu'ils eussent gagné rien du côté des arts, qui font le charme de la vie et la gloire des nations : ils menaient toujours une vie nomade, et ne connaissaient guère d'autres habitations que leurs tentes de feutres, ou de chétives huttes. Cependant ils voulurent bâtir une ville pour en faire la capitale de leur Etat : ils demandèrent à l'empereur Théophile un architecte, des ouvriers et des matériaux (2) qu'ils n'avaient point, et la ville fut fondée sur le Tanaïs, à soixante journées du Danube; elle fut nommée *Sarkel* : on croit que c'est la Bielgorod d'aujourd'hui (3). 829.

Cette ville, si toutefois on peut donner ce nom à une espèce de camp fortifié de remparts de

(1) Theophan. pag. 343. — Cedrenus, tom. I, pag. 157. — Zonaras, tom. II, pag. 103. *(Collect. Byzant.)*

(2) Constantin Porphyrog. *de administrando Imper.* cap. XLII, pag. 1112, édit. de Banduri.

(3) Leclerc fixe sa situation sur la rive septentrionale du Donetz, à 604 werstes de Moskow. Longit. 54 degrés, latit. 51°.

briques et de bois, était principalement destinée à défendre le territoire khosar contre les Patzinaces, autre peuple tartare, aussi chassé de son ancienne patrie par des révolutions ou par son humeur vagabonde, qui, errant, au commencement du huitième siècle, entre les Ouzes et les grands Bulgares, poussait souvent ses courses jusqu'au Tanaïs, qu'on lui verra bientôt franchir.

La domination des Khosars n'était pas tellement assurée dans la Scythie, qu'il n'y eût encore des peuples indépendans, ou mal soumis à leur joug. Entre les premiers étaient leurs frères, cette branche de Turcs appelés *Madgiars*, établis vers le Borysthène, et qui, tendant à se rapprocher du territoire de l'Empire, en étaient considérés comme les ennemis. Dans les vastes pâturages de l'Ukraine, et jusqu'aux frontières de la Krimée, étaient encore quelques tribus errantes de Sarmates, de Huns, ou de ces Akatzirs, Katzirs ou Kotzageri, espèces de démocraties militaires dont nous avons parlé, toujours prêtes à se joindre au parti qui voulait les acheter, et sujettes à se séparer ou à se réunir suivant les passions ou l'intérêt du moment. Si les guerres civiles donnent naissance à des troupes de brigands, dans un Etat policé, quelle image peut-on se faire d'un pays occupé par des peuplades sans lois, sans arts,

sans propriétés, qui ne vivent que de rapines et changent à chaque instant de place, de maître et de nom! C'est là qu'il faut prendre la première idée de ces associations de guerriers, de pasteurs ou de pirates, de ces troupes composées des débris de plusieurs nations, mais où domine la race scythique et tartare. C'est au souvenir vague de ces antiques confédérations qu'il faut attribuer la tradition que Schérer a trouvée établie chez les Kosaques de l'Ukraine, et d'après laquelle ils font remonter l'origine de leur établissement au commencement du neuvième siècle (1). Il se peut qu'une de ces sociétés guerrières se soit alors établie à l'embouchure du Boug, sur une langue de terre que les Slaves appelaient *Kossa*, d'où les soldats de cette troupe auraient reçu ou se seraient donné le nom de *Kosaques*; il se peut encore que leur adresse à tirer de l'arc et leur esprit aventurier aient fait rechercher leur alliance par les empereurs grecs : mais ces conjectures ne sont appuyées que sur la tradition vague d'un peuple ignorant. Les historiens grecs ne disent rien de ce qu'elle attribue à leurs empereurs. A moins que cette tradition ne se rapporte aux alliances contractées avec les khans des

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 67-72.

Khosars, elle est dénuée de toute preuve historique ; et quoiqu'il y ait, par analogie de nom et de mœurs, quelque raison de soupçonner que ces anciens Kosaques étaient en effet les *Kotzageri*, nous ne sommes pas encore arrivés au point de prononcer sur leur véritable origine.

§. III.

Patzinaces.

An 899. Le neuvième siècle allait finir, lorsqu'une révolution nouvelle amena les Patzinaces, aux bords du Borysthène. Les historiens grecs, les annalistes russes, les écrivains orientaux, ne sont pas plus d'accord sur leur nom que sur leur origine : les uns les regardent comme des débris des Scythes royaux (1) ou des Huns (2); les autres, comme des Tartares issus d'Ogus-khan, et habitant avec les Turkomans à l'est de la mer Caspienne (3) : ceux-ci veulent qu'ils soient de la race des Slaves (4); ceux-là, de la race fin-

(1) Cedrenus, tom. II, pag. 710.—Zonaras, tom. II, p. 257.— Stritter, *in Patzinacitis.*

(2) Constantin Porphyrog.—Anne Comnène. *(Collect. Byzant.)*

(3) Abulghasi-Bayadour-khan, *Histoire générale des Tatars*, pag. 85. — Strahlemberg, *Description de l'Empire russe*, tom. I, pag. 4 et 5. — De Guignes, tom. I, pag. 2-520.

(4) Peyssonnel, *Observations historiques*, chap. XXXVII.

noise (1). Un savant, peut-être plus sincère que les autres, déclare qu'après bien des recherches, il ne lui est pas possible de se faire une idée juste de ces peuples, quant à leur origine, à leurs relations, à leurs affinités (2). D'ailleurs, qu'on les nomme *Patzinaces* (3), *Patzinacites* (4), *Petchenègues* (5) ou *Pizinaces* (6); que ce nom ait désigné une qualité dans leur langue, ou une injure dans la langue russe (7), il est peu important de faire plus de recherches à cet égard. Comme ce peuple n'avait rien d'européen dans ses mœurs, il était incontestablement d'origine asiatique.

Dès qu'il se montra sur la rive orientale du Volga, il fut poursuivi par les Khosars ou les Ouzes, avec cet acharnement que peuvent inspirer d'anciennes animosités de famille.

On serait surpris de voir ces Patzinaces, vaincus sur le Volga, paraître tout-à-coup sur le

(1) Sestrencewicz, *Histoire de la Tauride*, tom. II, p. 98-99.

(2) Müller, *Samnlung Russischer Geschichte*, p. 500 et suiv.

(3) Nicetas Choniates.

(4) Constantin Porphyrogénète.

(5) Dithmar Eggerthard et les annalistes russes.

(6) Luitprand.

(7) *Petsch* signifie un chien dans la langue russe : les Allemands avaient donné aux Huns un pareil surnom. (Stralhemb. tom. I, pag. 5.)

Borysthène en conquérans, si la Scythie ne nous avait déjà plus d'une fois offert cette singularité. Appelés par les Bulgares, précédemment établis sur le Danube (1), ils se portèrent sur ces Turks-Madgiars, première branche des Khosars, et alors maîtres de l'Ukraine, et les réduisirent à quitter cette terre toujours fertile et toujours inculte, presque au moment où Olegh venait d'établir la monarchie russe à Kiow. Une partie de ces Madgiars retourna vers ses compatriotes, entre le Don et le Caucase, habiter une contrée qui prit le nom de son chef *Lebedias* (2); l'autre, appelée à de plus glorieuses destinées, se dirigea vers la Pannonie, où, peut-être réunie à quelques débris des Huns et des Awares (3), elle fonda une grande monarchie et devint la souche principale des belliqueux Hongrois (4).

Ainsi les vaincus, devenus plus redoutables aux vainqueurs, restèrent leurs voisins, et poussèrent si vivement leurs conquêtes, qu'avant la

---

(1) Stritter, *Memoriæ populorum qui olim ad Danubium*, etc. tom. III, part. II, pag. 776.

(2) *Ibid. de Turcis.* — Constant. Porphyrog., édit de Banduri *(Imperium Orientale)*, pag. 87-88.

(3) Peyssonnel, *Observations historiques sur les peuples qui ont habité les bords du Pont-Euxin*, p. 153.

(4) Pray, *in Annal. veter. Hungar.* Vienn. 1775.

fin du neuvième siècle, ils s'emparèrent d'une partie de la Krimée, et qu'au commencement du dixième, ils étaient en possession de cet immense espace de territoire compris entre le Niester et le Don, depuis la mer Noire jusqu'au cinquantième degré de latitude.

Constantin Porphyrogénète nous donne, dans son *Traité de l'administration de l'Empire* (1), une idée générale de la situation des peuples dispersés, de son temps, autour du Pont-Euxin et des Palus-Méotides. Il faut nous y arrêter, en écartant les détails qui viennent, malgré nous, s'offrir à notre mémoire. 949.

En quittant le territoire de l'Empire, au-delà du Danube, on trouvait encore à cette époque les Madgiars dont nous avons parlé; ensuite les Patzinaces occupaient un espace de soixante journées de marche, jusqu'à cette ville de Sarkel, capitale des Khosars. Au Nord, les Russes, déjà établis à Kiow, étaient obligés de traverser le territoire des Patzinaces, pour communiquer avec les Grecs. A l'orient des Palus-Méotides jusqu'au pays des Ouzes et des Bulgares noirs, dont Constantin ne détermine pas la position, s'éten-

(1) *De administrando Imperio (in Imper. Orient. ed. Banduri.* in-fol. Venetiis, 1729), part. II, cap. XXXVIII.

dait l'état des Khosars, divisé le long du Bosphore Cimmérien, en neuf différens districts (1).

Le fleuve du Kuban, que Constantin appelle *Veruch*, séparait la province khosarienne nommée *Tamatarcha* ou *Taman*, de la *Zecchia*, pays des Zyges de Strabon, qui se prolongeait jusqu'au fleuve et à la ville de Nicopsis, dans une étendue de trois cents milles (2). Au-dessus de la *Zecchia* était la *Papagia*, et ensuite la *Kasachia*, bornée, du côté du Caucase et de la mer Caspienne, par la région des Alains, qui sont incontestablement les Tscherkesses ou Circassiens (3).

Un voyageur, écrivain ingénieux et savant (4), n'hésite pas à voir l'ancienne patrie des Kosaques dans cette petite contrée de la *Kasachia;* mais il ne donne aucune lumière sur cette tribu, alors

(1) *Novem regiones Chazariæ*, ibid.

(2) Peyssonnel n'évalue ces trois cents milles qu'à soixante lieues françaises. (*Observations historiques*, pag. 125-127.)

(3) Voici ce passage important à rappeler ici :

A Tamatarcha octodecim aut viginti milliaribus fluvius est, Veruch *appellatus, qui Zicchiam à Tamatarcha separat. A* Veruch *usque ad Nicopsim flumen, in quo etiam urbs ejusdem nominis habetur, Zicchia est ad spatium milliarium trecentorum. Supra Zicchiam, Papagia regio jacet; supra Papagiam*, Casachia [Κασάχια]; *supra* Casachiam, *mons Caucasus; supra montem Caucasum, Alania regio.* (Ubi suprà.)

(4) Clarke's *Travels*, vol. I, chap. xv.

si petite, si pauvre ou si peu importante, que nul autre historien ne l'a nommée, et que Constantin lui-même ne la désigne pas, entre celles dont il importait aux Khosars de cultiver l'amitié (1). Pour fortifier l'opinion du docteur Clarke, on pourrait faire observer que cette tribu était sans doute de ces *Kotzageri* dont il put rester aussi quelques débris à l'embouchure du Boug et du Borysthène; qu'ils étaient certainement comptés entre les Circassiens, dont on verra qu'ils ont donné le nom à leur résidence principale; qu'ils ont dû s'étendre du côté de Tamataran, où le fils de Wladimir I[er]. les a retrouvés au milieu du siècle suivant (2); qu'ils sont toujours restés en corps de peuple ou par bandes errantes dans ces contrées, jusqu'à ce qu'ils eussent formé une espèce de puissance, sur les rives des grands fleuves de la Scythie. Voilà des inductions aussi plausibles que les argumens de Storch et de Schérer, sur l'origine russe ou polonaise des Kosaques; mais ce ne sont pas des preuves rigoureuses.

Remarquons encore qu'à cette époque les *Kazachi* étaient compris dans l'étendue de la

---

(1) Constant. Porphyrog. *de administrando Imper.* ubi suprà.

(2) *Voyez* ci-après, pag. 122-123.

vingtième éparchie (1); qu'ainsi ils auraient pu recevoir la religion chrétienne avant les Russes; et l'un des argumens les plus spécieux qu'on ait hasardés pour prouver qu'ils sont d'origine russe, tombe de lui-même. Mais, encore une fois, nous ne pouvons regarder ces inductions que comme des anneaux importans à saisir, dans la chaîne des probabilités historiques que nous avons à rassembler.

La puissance khosare, dont Constantin parle encore avec intérêt, était pourtant déjà fort déchue : elle disparaît au commencement du onzième siècle, sans qu'on en trouve de traces, sans que le bruit de sa chute retentisse dans l'histoire. On revoit encore le nom de *Khazarie*, mais alors il ne désigne que la Krimée (2); et dans la démarcation des frontières de l'Empire (3), il est employé par erreur de souvenir. Les annales russes elles-mêmes ne parlent, ni d'une conquête, ni d'une révolution qui ait détruit cette nation; elles ne la comptent point entre les tributaires de leur Empire : il est donc possible et raisonnable de penser qu'elle s'est fondue dans celle

(1) Const. *de Cæremoniis aulæ Byzantinæ (Collect. Byzant.)*, tom. II, pag. 459.

(2) Cedrenus *(ibid.)*, tom. II, pag. 710.

(3) Ducas *(ibid.)*, pag. 74-75.

des Ouzes, dont elle n'était peut-être qu'une branche, dont elle fut constamment l'alliée, et que nous verrons dominer dans la Scythie, après les Patzinaces. Mais il faut achever d'esquisser l'histoire de ces derniers, parce que, de tous les peuples que nous avons vus passer devant nous, c'est celui dont l'existence et les mœurs nous offrent le plus d'analogie avec celles des Kosaques.

Tout ce peuple était divisé en huit tribus, que Constantin appelle *themates* (1), dont quatre, au-delà du Borysthène, confinaient à l'Ouzie, la Khazarie, l'Alanie et Cherson; et les quatre autres, en deçà du fleuve, avaient pour voisins les petits Bulgares et les Russes. Ces quatre tribus étaient subdivisées en quarante hordes (2), comme les branches de Kosaques l'ont été depuis en stanitzas ou en kourènes (3). Trois de ces tribus étaient appelées *Kanklis* (4), mot qui signifiait dans leur langue *illustres*, *glorieux*, soit qu'il y eût chez eux une espèce de noblesse,

(1) Constant. Porphyrog. *de administrando Imp.* cap. III, pag. 50-56. — Peyssonnel, pag. 142-144.

(2) De Guignes, *Histoire générale des Huns*, tom. I, part. II, pag. 510.

(3) *Voyez* ci-après, tome II, liv. VI.

(4) Abulghasi-Bayadour-khan ne les désigne que sous ce nom dans son Histoire, pag. 84-85.

soit plutôt que ces trois tribus fussent composées de guerriers spécialement chargés de la défense des frontières ou des expéditions les plus périlleuses, tels que furent dans la suite les Zaporogues, et placés, comme eux, en avant de la nation, du côté des cataractes. Les autres tribus étaient répandues dans l'Ukraine : on leur faisait, tous les ans, une distribution de terres; d'ailleurs, elles étaient également prêtes à prendre les armes au premier signal, et formaient une grande république militaire (1). Tour à tour alliés des Grecs contre les Russes, des Russes contre les Grecs, ou des Bulgares contre les uns et les autres, les Patzinaces étaient toujours haïs et recherchés par les puissances que leur territoire séparait (2).

Dans les instructions que Constantin donne à son fils, sur l'administration de l'Empire, il lui recommande de cultiver avec soin l'amitié des Patzinaces, dangereux aux Russes et redoutables même aux Turcs (3). En effet, dans la situation qu'ils occupaient en temps de paix, ils servaient

---

(1) Bayer, *de vet. Geograph. russ. in Commentar. Acad. Petropol.* tom. X, pag. 392.

(2) Bayer, *ubi suprà*, pag. 427 - 408- — Lomonosow, *Etat de la Russie depuis Rurick*, pag. 164 - 166.

(3) Constant. Porphyrog. *ubi suprà*.

d'intermédiaires au commerce qui se faisait entre les Russes, les Khosars et les Grecs. Ils exportaient, pour leur compte, une espèce de cochenille propre à teindre en pourpre, que les Grecs appelaient βλάτλας, des cuirs, du miel et quelques bestiaux. Mais les commerçans qui se hasardaient à traverser leur pays, avaient toujours à redouter leurs vexations. Quand les officiers de l'Empire avaient à traiter avec eux, il leur était enjoint de leur demander des otages, et de laisser ceux-ci à Cherson, avant de s'engager dans leur pays (1). Ces Patzinaces sont représentés, par tous les historiens contemporains, comme un peuple errant, changeant de demeure et toujours sous des tentes (2), sauvage, vêtu de peaux de bêtes, vivant de chair crue ou de lait de jument (3); comme des hommes sans foi, sans pudeur, avides, insatiables, demandant pour eux, pour leurs femmes, pour leurs chevaux, pour les otages qu'ils avaient été obligés de fournir (4). Malgré le mépris secret et la haine

---

(1) *Ibid.* pag. 50-56.

(2) Cedrenus, tom. II, pag. 775.—Zonaras, tom. II, pag. 257-258.

(3) Eggerhard, cité par Bayer, *in Commentar. Acad. Petropol.* tom. III, pag. 380-390.

(4) Constant. Porphyrog. *ubi suprà.*

que la Cour de Byzance avait pour eux, elle les ménageait avec soin : elle leur faisait des présens considérables; elle leur adressait des lettres tracées en caractères d'or, et donnait à leurs chefs le titre d'*archonte* (1), quoiqu'il y eût fort peu de ressemblance entre eux et les premiers magistrats d'Athènes. D'ailleurs, il est à remarquer que Constantin, humilié de cette générosité, défendit à ses successeurs de donner aux Khosars, aux Russes, aux Patzinaces, à toute autre nation scythique et boréale, des robes impériales, des bijoux, des couronnes, en leur disant « de répondre aux barbares qui les demandent, que ce sont des dons de Dieu, que les Romains ne peuvent céder sans impiété (2); » mais la peur fit souvent oublier la défense de Constantin (3).

Il y avait, dans le pays des Patzinaces, quelques ruines de villes ou d'églises bâties par les Goths et les Grecs : ils n'entreprirent point de les relever. Tout annonce qu'ils menaient une vie purement nomade et guerrière, sur ce vaste ter-

(1) *Ibid.* pag. 807-808.

(2) Ibid. *de Cæremoniis aulæ Byzantinæ*, lib. II, cap. XLVIII, pag. 399.

(3) Plusieurs des ornemens qu'on voyait dans le trésor de Moskow, venaient de la libéralité des empereurs grecs.

ritoire que Constantin Porphyrogénète leur assigne.

L'histoire de ces tribus est un tableau toujours mobile. S'il faut en croire les annalistes russes, 915.
elles reconnurent la souveraineté des princes de Kiow, vers le commencement du xe. siècle (1). Peu de temps après, elles se mirent à la solde des Grecs, et repassèrent bientôt à celle d'Igor, qui leur fit donner des otages, et emmena avec lui leurs guerriers, dans sa seconde expédition contre Constantinople (2); ensuite il les envoya 945.
contre la Bulgarie; et vingt ans après, toujours inconstans et perfides, ils vinrent, avec toutes 965.
leurs forces, menacer Kiow du pillage et de la destruction (3).

Tout ignorans que les Russes étaient alors dans l'art de la guerre, ils étaient fort supérieurs aux Patzinaces; mais ils ne purent les soumettre. Ceux-ci, maîtres des passages du Borysthène, retranchés dans une multitude de petites îles entourées de roseaux, défendues par des rochers, y bravaient la puissance de leurs ennemis, même après plusieurs défaites. Aussi, quand un prince

(1) Lomonosow, *Etat de la Russie depuis Rurick,* pag. 119-120.

(2) Cedrenus et Zonaras, *ubi suprà.*

(3) Lomonosow, pag. 145.

russe voulait tenter quelque expédition sur les terres de l'Empire grec, il avait soin de s'assurer des Patzinaces, dont il fallait traverser le territoire, et qui pouvaient entraver sa marche dans leurs déserts, ou l'accabler à son retour, dans les défilés des cataractes, impraticables, inconnus à tout autre qu'à leurs cruels habitans (1). Ainsi l'imprudent Swatoslaw, qui, revenant vainqueur des Bulgares, croyait pouvoir compter sur la foi des Patzinaces, parce qu'il en avait dans son armée, fut attaqué, défait et massacré dans leurs retraites sauvages ; et son crâne desséché servit de coupe au chef de ces barbares, suivant l'antique usage des Scythes d'Europe et d'Asie (2).

Assurément, rien ne ressemble plus aux expéditions postérieures des Kosaques, que ces embuscades. Mais on retrouve même jusqu'à leur nom sur la liste des ennemis qu'Iaroslaw eut à combattre, dans ces déserts. Quelques historiens assurent que ce prince, après avoir pris plusieurs villes au-delà du Borysthène, défit les Kosaques (3). Ces guerriers faisaient-ils partie

---

(1) Stritter, *Memoriæ populorum in Patzinacitis*, tom. III, part. III, cap. III, pag. 810.

(2) *Ibid.* — Lomonosow, pag. 164-166.

(3) Martin. Cromer. *de Rer. Polon.* pag. 65. — Dlugloss.

des Patzinaces alliés avec les restes des *Kotzageri ?* Nous n'avons point de lumières à cet égard. Schérer rapporte à la même époque le récit que 1022.
l'annaliste Nestor fait d'une victoire remportée par un prince russe du côté de Tamataran sur Rededa, chef de Kosaques. Mais le récit de Nestor est romanesque ; il confond sans doute les Khosars avec les Kosaques, et ce n'est pas sur des témoignages si faibles qu'on peut appuyer des faits historiques importans. Il serait plus raisonnable d'attribuer aux Kosaques les expéditions et les pirateries que firent les Patzinaces dans le XIe. et XIIe. siècles (1).

Wladimir Ier., incessamment inquiété par leurs incursions, avait fait élever sur ses frontières, aux bords de la Dezna, des espèces de forts destinés à les réprimer (2).

On les voit encore, au commencement du XIe. 1029.
siècle, pousser leurs courses vagabondes en 1036.
Mœsie, en Thrace, en Macédoine. Alliés des Bulgares, ils avaient des corps de troupes à la solde d'un prince polonais (3) comme à celle des

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 1, 9, 130.

(2) Lomonosow, *ubi suprà*, pag. 214.

(3) *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tom. XII, pag. 337.

princes de Kiow, et, suivant l'expression d'un historien moderne (1), ils couvraient d'un peuple innombrable ces vastes plaines, aujourd'hui presque désertes, entre les rives du Danube et celles du Borysthène. Cela ne s'accorde guère avec ce que les annalistes russes ont dit de leur soumission à la Russie.

Cependant ils préludaient, par des divisions intestines, à la guerre qui termina leur existence.

Tyrach, qu'ils avaient alors pour chef, et que les historiens grecs qualifient du titre de roi, jaloux de la réputation d'un guerrier nommé *Kegénès*, distingué par ses exploits contre les Ouzes, avait voulu le faire périr dans des embûches. Celui-ci, menacé, voulut défendre ses jours; il souleva trois tribus, et se réfugia dans les marais du Borysthène. Trop faible pour s'y soutenir, accablé par le nombre, il chercha un asile chez les Grecs, y reçut le baptême, et résolut de détruire sa nation, pour assouvir sa vengeance (2).

Kegénès, par son habileté, non moins que par la connaissance qu'il avait des forces de ses compatriotes, les fit donner dans tous les piéges qu'il

---

(1) Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. XVII, pag. 86.

(2) Cedrenus, tom. II, pag. 778-788. — Zonaras, tom. II, pag. 258-259.

voulut leur tendre. Ils avaient une armée de huit cent mille hommes (1); nombre sans doute exagéré par l'orgueil ou la crédulité des historiens byzantins, mais qui devient vraisemblable, si l'on réfléchit que les Patzinaces amenaient leurs familles sur des chariots, et qu'on vit des femmes combattre à côté d'eux, comme celles des anciens Sarmates.

Cette immense armée, fatiguée par des marches difficiles, et se trouvant dans un pays abondant et fertile, se ruina d'elle-même, par l'excès de son intempérance : aveuglée par quelques succès, entraînée dans les piéges de Kegénès, elle fut détruite par une victoire facile. Le plus grand nombre ayant été taillé en pièces, le reste fut fait prisonnier. Kegénès, plus cruel que les Grecs, voulait qu'on achevât de massacrer ses malheureux compatriotes : l'humanité de l'empereur les sauva. Tyrach, leur chef, fut mené à Constantinople, où il vécut paisiblement des bienfaits du vainqueur. Dans le nombre immense de ces captifs, Constantin Monomaque en fit choisir, armer et équiper quinze mille, qu'il envoya, dans l'Asie mineure, combattre les Turcs. Ils s'y portaient d'abord avec ardeur, quand tout-à-coup

(1) *Ibid.*

le désir de revoir leur patrie et de recommencer leurs brigandages, en fit des séditieux.

Mais, pour retourner chez eux, ils avaient à traverser un pays étranger, occupé par les armées impériales; il leur fallait repasser la mer; et sans un vaisseau, sans une seule barque, cette entreprise paraissait impossible à réaliser, extravagante à concevoir. En conséquence, ils hésitaient, lorsque leur chef Catalinus, les entraînant sur le rivage, s'écrie : « Que ceux qui veulent » sauver leur vie et la nation des Patzinaces, » me suivent! » Sans s'informer s'ils se rendent à son avis, l'intrépide Catalinus pique son cheval, se jette dans les eaux; et toute cette armée passe après lui le Bosphore, à la nage, avec une intrépidité dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple (1).

Arrivés dans leur patrie, Tyrach les rejoint. Il ramasse les débris de la nation; et il faut croire qu'elle n'avait pas été détruite, comme le disent les historiens byzantins, puisqu'elle se montra de nouveau si redoutable aux Grecs, qu'ils furent obligés d'employer contre elle le secours des Francs et des Varaigues. Les premiers étaient des aventuriers errans, que leur valeur faisait accueillir chez tous les peuples; les seconds étaient

(1) Cedrenus. — Zonaras, *ubi suprà.*

quelques Slaves établis sur les rives du Danube. Leur secours rassurait la timidité des Grecs; mais il n'arrêta point les succès des Patzinaces.

Nous ne suivrons pas les détails de cette guerre, mêlée de succès, de revers, et de trèves con- 1054.
clues par la faiblesse des Grecs, et toujours rompues par la perfidie et l'insatiable cupidité des
Patzinaces (1). Les règnes d'Isaac Comnène, de 1081.
Constantin Ducas, de Michel Ducas et de Nicéphore Botoniate, en furent troublés : celui d'Alexis fut honoré par leur défaite.

Pendant que les Patzinaces, tout occupés de leur querelle avec les Grecs, ravageaient les provinces de l'Empire, ils semblaient abandonner les leurs aux Ouzes ou Komans, qui, d'abord établis dans le voisinage de Cherson, s'avancèrent de proche en proche et occupèrent, sans les avoir conquises, les plaines quittées par les Patzinaces. On ne peut croire qu'ils eussent abjuré leur haine : mais elle parut un moment suspendue, du côté des Patzinaces, par la crainte d'être vaincus; du côté des Komans, par l'espoir de partager les dépouilles de l'Empire (2).

---

(1) *Cœterùm haud longi temporis pax fuit, citò Scythis, canum instar, ad proprium vomitum redeuntibus.* (Ann. Comnen. pag. 204-205, *in Alexiade.*)

(2) *Ibid.* ubi suprà. — Anne Comnène, liv. VI, VII, VIII. —

Les Komans, appelés par les Patzinaces, n'arrivèrent qu'au moment où ceux-ci venaient de remporter une victoire éclatante, et avaient déjà traité de la rançon des prisonniers : ils voulurent avoir part au butin, quoiqu'ils n'eussent pas eu part aux dangers. Les Patzinaces s'y refusèrent : il s'engagea un combat sanglant, dont l'avantage demeura aux Komans; avantage bien équivoque, puisque ceux-ci retournèrent dans leur pays, et que les vaincus ne se montrèrent pas moins formidables aux Grecs qui se crurent trop heureux d'obtenir une paix passagère, comme les trèves tant de fois rompues (1).

1089. Ces barbares avaient, dans leur simplicité grossière, toutes les ruses d'une politique perfide : ils n'avaient traité que par la crainte d'être attaqués par les Komans; dès qu'ils furent rassurés à cet égard, ils recommencèrent leurs courses dans la Macédoine, et reparurent aux portes de la capitale (2).

« La faiblesse et l'indolence de plusieurs prin-
» ces, dit Anne Comnène, avaient comme ra-

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, tom. XVIII, liv. LXXXII-LXXXIII, pag. 164.

(1) *Ibid.*

(2) Scylitzès *(Collect. Byzant.)*, pag. 866-870.—Nicéphore de Bryenne, pag. 103.

» massé goutte à goutte l'orage de malheurs qui » creva tout-à-coup sur le règne d'Alexis (1). » C'est alors que vingt peuples conjurés s'ar- » mèrent à la fois contre l'Empire ; qu'à l'orient, » l'Arabe tendit son arc redoutable ; et qu'au » nord, toute la race nomade des Scythes fondit » sur les Grecs, dans ses innombrables chariots. » Ces malheurs n'étaient que trop réels : mais, malgré les pompeux récits de l'*Alexiade*, tandis que tout l'Occident s'ébranlait pour arracher aux Sarrasins le tombeau de Jésus-Christ, à l'aspect de cette guerre de géans, on aperçoit à peine les exploits d'Alexis contre des myriades de barbares obscurs, et cependant on combattait sur les rives du Danube, pour la durée d'un Empire et de la civilisation.

Constantinople était dans ces alarmes, lors- 1091.
qu'on y vit arriver un des compagnons de Godefroi de Bouillon, Humbert comte de Flandre : il se rendait à l'armée chrétienne. Alexis implora son secours ; le comte lui promit que dans trois ans, après la prise de la cité sainte, il serait à lui, avec toutes ses forces. Au temps assigné, le loyal chevalier était de retour sur le Danube, avec cinq cents hommes d'armes ; faible secours, à

(1) Ann. Comnen. *in Alexiade*, pag. 445. — *Memoriæ populorum*, etc., tom. III, part. II, pag. 908.

ne consulter que le nombre; puissant renfort, si l'on considère que les Français étaient alors la meilleure cavalerie qu'il y eût dans l'univers (1). C'était le seul peuple auquel on ne pût contester la gloire de ses aïeux, ni sa noble origine (2). Fondus avec les Gaulois, que leurs mœurs et leurs arts ne faisaient guère distinguer des Romains dès le temps de Tacite (3), ils cédèrent bientôt aux charmes de la civilisation. Le nom de Charlemagne aurait honoré le trône de Byzance : aussi, dans la défense que Constantin Porphyrogénète avait faite à ses successeurs de donner aux nations barbares des ornemens impériaux, il avait excepté les Français (4). Alexis Comnène éprouva l'utilité de leur secours. Le port élevé des chevaliers, l'adresse avec laquelle ils maniaient la lance et l'épée, l'éclat et la beauté de leur pesante armure, contrastaient étrangement avec la taille ramassée, les armes grossières et les

(1) Le comte du Buat, *Histoire des anciens peuples de l'Europe*, tom. XII, pag. 404. — Guibert, *Essai sur la tactique*, Paris, 1810, tom. I, pag. 275.

(2) Le comte du Buat, *ibid.* pag. 603.

(3) *Jam moribus, artibus, affinitatibus mixti.* (Tacit. *Ann.* lib. 11, §. 24.) — *Galli braccas deposuerunt, latum clarum sumpserunt.* (Suet. *in Julio*, cap. xc.)

(4) Constant. Porphyrog. *de Cæremon. aulæ Byzant.*, cap. XIII, pag. 63-67.

haillons misérables des Patzinaces, dont la fureur désordonnée alla se briser contre l'inébranlable fermeté de nos hommes d'armes, déjà illustrés aux champs de Solyme par des exploits plus dignes de mémoire. A cet exemple héroïque, les Grecs se sentirent ranimés ; leur gloire antique jeta quelques rayons, et leur Empire fut encore sauvé.

Au moment d'une bataille décisive, parurent d'innombrables escadrons des Komans : on ne savait s'ils venaient en amis ou en ennemis. La prudence d'Alexis Comnène prévit le danger ; il s'assura d'eux par la crainte et par des bienfaits (1) : la grande journée qu'on attendait décida du sort des Patzinaces, et fit disparaître leur 29 avril
nom de la Scythie. 1099.

S'il faut en croire des écrivains contemporains, les femmes et les enfans étaient sur leurs chariots, spectateurs d'un combat, où la nation entière semblait être engagée. Tous furent enveloppés dans le massacre qui suivit la victoire. On en célébra la fête à Constantinople, comme celle de la destruction des Scythes (2).

---

(1) Ann. Comnen. *in Alexiade*, pag. 225-237.

(2) L'hymne qui fut chanté à cette occasion finissait par ce refrain :

Una dies abfuit quominùs Scythæ,
Una dies, quominùs Maïum viderent.

Il est pourtant difficile de croire que ce massacre eût été si général, et que toute la nation des Patzinaces pût être rassemblée en un seul lieu, exterminée dans un seul jour : on trouve la preuve du contraire à chaque pas qu'on fait dans l'histoire du siècle suivant. Peyssonnel croit que ceux qui échappèrent à cette défaite allèrent peupler la Bosnie. Mais une simple analogie de noms n'est pas une démonstration (1). Ce qu'il y a de mieux prouvé, c'est qu'en 1106, Alexis Comnène en envoya un grand nombre en Italie, où ils combattirent contre Raimond, avec la même férocité qu'ils avaient montrée contre les Grecs (2). Il s'éleva même alors de toutes parts des réclamations adressées au souverain pontife, contre la politique qui amenait ces barbares au sein de l'Europe (3).

Néanmoins leur nom reparaît encore dans la guerre que l'Empire eut à soutenir en 1122 sur le Danube, où l'on institua une fête pour célébrer de nouvelles victoires ; on le retrouve même jusqu'à la fin du douzième siècle (4) : mais les

(1) Le nom de *Bosniaques* ou *Botzinaki* semble en effet n'être autre que celui de *Patzinaki*, comme le prononcent les Grecs. (*Peyssonnel, chap.* XXXVIII.)

(2) *Ut mos est talium barbarorum.* (Ann. Comnen. p. 367.)

(3) *Ibid.*

(4) Storck, *Tableau de l'Empire de Russie*, liv. I, chap. IV.

écrivains qui l'ont employé n'entendaient sans doute parler que des Komans, qui venaient de succéder aux Patzinaces, dans la Scythie. Les descriptions qu'on fait du désordre de leurs attaques, de la férocité de leur caractère, ne permettent pas de les distinguer : en effet, les Komans et les Patzinaces avaient la même origine (1), parlaient la même langue (2), offraient les mêmes mœurs. On va le démontrer.

§. IX.

Komans.

Abulghasi-khan, l'historien royal des Tartares, donne à la tribu des Kanklis ou Patzinaces, et à celle des Kipzaks ou Komans, une origine commune qu'il fait remonter plus de quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

Suivant la fable qu'il raconte (3), la veuve d'un officier du grand Ogus-khan accoucha, quelques mois après la mort de son mari, dans un arbre creux, d'où, par une analogie de la

(1) Nicetas Choniates, pag. 10, 62, 63. — Cinnamus, p. 3-4. (*Collect. Byzant.*)

(2) Anne Comnène en parle presque seule; elle les croit de la même famille que les Patzinaces, et dit qu'ils sont Ὁμόγλωττοι.

(3) *Hist. généalogique des Tatars*, part. II, p. 45-49, 84-85.

langue tartare, on nomma l'enfant qui venait de naître, *Kipzak*. Ogus-khan se chargea de l'élever en considération des services de son père, et lui confia, quand il fut devenu grand, une armée avec laquelle ce guerrier alla conquérir, au nord de la mer Caspienne et jusque vers le Volga, le vaste pays auquel il donna le nom de *Kipzak* ou *Kaptschak*, nom qui lui resta, même depuis la conquête qu'en firent, cinq mille ans après, les enfans de Tschinguis-khan.

Cette origine n'est pas évidemment démontrée; mais elle nous donne une idée des anciennes migrations tartares, dont les historiens chinois et arabes confirment la vérité. Ceux-là ont connu les Komans sous le nom d'*Ouzioums*, et les ont placés sur les bords de l'Irtisch et de l'Ili (1): ceux-ci les ont regardés comme des Turkomans-Orkotides, descendans d'Ogus-khan (2). Ces Turkomans, établis primitivement entre l'Imaüs et la mer Caspienne, dans le pays des Saces, se sont séparés, vers le neuvième siècle, en deux branches, dont l'une s'est répandue dans l'Empire des kalifes; l'autre, celle qui nous occupe,

(1) De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. I, part. II, pag. 77.

(2) D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, tom. II, pag. 133, article *Turkomans*.

a pénétré jusqu'en Europe (1). Ils n'ont conservé que la dernière partie de leurs noms. Les Arabes les ont nommés *Gozz* ou *Ozi* (2); les Grecs, qui ne savaient rien de leurs anciens établissemens et de leurs migrations, les ont appelés *Uzes* ou *Ouzes* (3); et les Russes, qui ne les ont connus que quand ils ont quitté les monts Ouralls pour les steppes du Volga, leur ont fait, de leur nom propre et du mot slavon *pole* [plaine], le nom composé de *Pol-ouse*, *Pol-outsi* ou *Polovitsi* [Ouzes de la plaine]. Nous pourrions ajouter à cette conjecture que, dans d'autres dialectes de la langue slavone, le même nom signifiait *peuple chasseur* ou *brigand* (4), ou que la première syllabe venait du mot grec πολλὸς, pour marquer leur multitude. Quant au nom de *Komans*, sous lequel les Arabes et les anciens voyageurs européens les ont désignés (5), il serait trop long

(1) Abulghasi-khan, pag. 84.

(2) D'où les Turcs ont appelé le Dnieper *le fleuve d'Ozi* ou *des Ouzes*. (*Atlas du Commerce et de la Navigation*, Amsterdam, 1715. — *Carte de la mer Noire*, imprimée à Constantinople, 1715.)

(3) Οὔζος. — Constant. Porphyrog. *de administr. Imp.* cap. XXXVII.

(4) Schérer, tom. I, pag. 45. — Leclerc, *Hist. ancienne de Russie*, tom. I, pag. 383. — Lévêque, tom. I, p. 219; t. II, pag. 58.

(5) Guill. de Rubruquis ou Ruysbroek, Ascelin, Plan-Carpin, etc.

de discuter s'il vient de l'ancienne Comanie d'Europe ou d'Asie, en deçà ou au delà de la mer Caspienne (1), ou de la rivière du Kuma (2), ou de la forteresse de *Cumania*, que Pline place aux *Portes de fer*, près du Demir-Kapi des Orientaux (3). Ces discussions n'apprendraient rien à notre lecteur : il suffit de lui avoir prouvé, par le pays qu'ils ont occupé, par le temps où ils ont paru, par les historiens qui en ont parlé, que les Kipzaks, les Komans, les Ouzes ou Polouses, sont évidemment un seul et même peuple. Voilà ce qu'il importait d'établir.

L'histoire ne parle d'eux qu'à la fin du neuvième siècle, au moment qu'unis aux Khosars, ils chassèrent les Patzinaces de leurs anciens établissemens, depuis le Kharisme jusqu'à l'embouchure du Volga (4). Dans le siècle suivant, ils voulurent s'avancer à l'occident, et se firent connaître aux Grecs, qui les prirent pour une race de Scythes plus noble et plus nombreuse que celle des Patzinaces. Ils avaient alors six cent mille hommes, en état de porter les armes (5).

---

(1) Du Cange, *in notis ad Histor. Nicephori*, pag. 722.

(2) Peyssonnel, *Observations historiques*, pag. 186.

(3) Pline, cité par Peyssonnel, *ubi suprà*.

(4) Storch, *Tableau de l'Empire de Russie*, liv. I, chap. IV.

(5) Joan. Scylitzes, pag. 815-816. — Cedrenus, tom. II. —

L'empereur Constantin Monomaque se préparait à marcher contre eux avec toutes les forces de l'Empire, lorsqu'il apprit que la famine, la peste, et le fer des Bulgares et des Patzinaces, les avaient dissipés. Dans une seconde incursion, ils furent taillés en pièces par l'armée grecque, où se trouvait un corps de Français, et on les crut exterminés.

Mais il faut se tenir en garde contre l'exagération des écrivains de Byzance; souvent leurs récits mensongers parlent de batailles d'un succès équivoque, comme de la victoire que Marius remporta sur les Teutons et les Cimbres. Cependant les nations que leur plume vient d'anéantir, reparaissent, quelque temps après, plus formidables et plus nombreuses. Cette erreur n'est pas sans quelque fondement. Comme les anciens Scythes dont parle Bossuet, les Komans faisaient plutôt des courses que des conquêtes: à moins qu'ils ne fussent enveloppés ou attirés dans une embuscade, leurs excellens chevaux les sauvaient toujours d'une déroute complète, et le vainqueur ne se hasardait guère à les suivre dans leurs déserts. L'habitude d'une vie errante et sauvage leur rendait ces incursions faciles;

Zonaras, tom. II, pag. 273-275. — Glycas, pag. 325 et seq. *(Collect. Byzant.)*

la guerre était leur état naturel : on croyait les avoir détruits parce qu'on les avait vus fuir; de là suivaient une présomption ridicule, une confiance fatale à la sûreté de l'Empire. Le moment était venu où il fallait que tous ses citoyens fussent soldats (1); il était enveloppé de tous côtés par des peuples impatiens de repos, infidèles à leurs traités (2), téméraires dans leurs incursions, rapides dans la fuite et non moins prompts dans leur retour, à qui l'amour du brigandage faisait oublier leurs querelles, et qui se jetaient inopinément, tous ensemble, sur la puissance dont ils convoitaient les dépouilles.

Heureusement pour l'Empire, l'avidité des Patzinaces précipita leur défaite, comme nous l'avons raconté (3) : mais la Cour de Byzance ne sut pas prendre l'attitude convenable à sa fortune ; elle continua à mendier le secours ou l'inertie des Komans, à leur faire des présens, à pratiquer chez eux des intrigues, à leur donner des festins (4). Aussi les vit-on, plus fiers, plus entreprenans, prendre parti dans les guerres civiles, même pour des imposteurs (5). Cependant,

---

(1) Du Buat, *Hist. des anciens peuples de l'Europe.*

(2) Anne Comnène, pag. 188-191.

(3) *Voyez* ci-dessus, pag. 131.

(4) Anne Comnène, pag. 201-204.

(5) *Ibid.* pag. 434-450.

sous le règne d'Alexis Comnène, et long-temps après lui, la renommée de ses exploits paraît leur en avoir imposé, puisque l'histoire byzantine garde, sur eux, un silence de soixante-dix ans.

Dans cet intervalle, ils firent, en Russie, le 1109.
rôle qu'ils avaient fait avec les Grecs (1); ils s'y étaient rendus redoutables, dès le milieu du siècle précédent, dans le temps même de leur querelle avec les Patzinaces (2). Il était impossible que le voisinage de deux peuples, comme les Russes et les Komans, ne fût pas une occasion fréquente de discordes. L'un, souvent vaincu, jamais soumis, voulait faire des conquêtes; l'autre, vivre de pillages; et comme tous deux se haïssaient mortellement, les guerres durent être sanglantes, et les traités de paix, dangereux, furent presque toujours rompus par des violations du droit des gens et par des assassinats (3).

Ainsi l'avénement de Swatopolk II, en 1093, avait été signalé par l'emprisonnement des députés komans envoyés pour confirmer la paix. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'en venger par la

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. I, pag. 417.

(2) Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. I, pag. 232 et suiv. (nouvelle édition.)

(3) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. I, p. 263-264, 408-412.

victoire de Trépole, par le sac de Torschok, par le ravage de plusieurs provinces et l'enlèvement d'une multitude de prisonniers, qui moururent de faim et de froid dans les solitudes de la Scythie. Enfin Swatopolk crut devoir acheter une paix nouvelle, en épousant la fille du chef des Komans, Tougor-khan. Cela n'empêcha point qu'ils ne prissent, l'année d'après, le parti d'Olegh II; mais ils ravagèrent le territoire du prince même qui les avait appelés. L'année d'après, leurs députés et leurs otages furent massacrés à Pereïaslaw, dans une entrevue à laquelle Wladimir et Swatopolk les avaient invités pour se réconcilier, et leur armée, surprise, fut exterminée par ces deux princes (1).

L'ambition armait alors les enfans de Rurick les uns contre les autres, et faisait taire entre eux la voix de la nature. Dans leurs démêlés sanglans, on les voit toujours rechercher l'alliance du peuple Koman, le prendre tour à tour à leur solde, et acheter également par des pré-
1155. sens et ses secours et son repos (2). Souvent leur sang se mêla par des mariages avec celui de ces barbares, que la Cour de Byzance n'avait pas

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, pag. 412. — Lévêque, *ubi suprà*, pag. 232 et suiv.

(2) Lévêque, tom. I, pag. 276-277.

dédaignés; souvent les escadrons irréguliers des Komans parurent à la solde des princes de Kiow (1) : mais ces farouches alliés continuaient toujours d'infester les rives du Borysthène, et dépouillaient les Russes qui allaient négocier dans la Grèce ou dans la Tauride, vers ces mêmes passages où s'embusquaient jadis les Patzinaces. Enfin tels étaient la nature de cette alliance funeste et le caractère indomptable de ces peuples, qu'en 1166 une espèce de diète composée de princes russes s'assembla pour concerter les moyens d'arrêter leurs brigandages : déjà même on avait fait marcher des troupes; mais elles n'agirent point ou n'osèrent agir, et l'on se sépara lorsque la caravane russe fut revenue de Constantinople (1).

D'ailleurs le génie destructeur des Komans les rendait utiles à la Russie, lorsqu'il s'agissait de faire une guerre étrangère : ainsi elle demanda leur secours pour attaquer les Bulgares en 1184. Ils parurent donc avec l'armée russe au siége de la capitale de la Bulgarie; mais, par un effet de leur inconstance naturelle, on les voit, l'année d'après, armés contre ceux qu'ils avaient pour 1185.

(1) *Ibid.* pag. 349.

(2) Lévêque, tom. I, pag. 349-350.

alliés. Vaincus par la supériorité réelle de ceux-ci dans l'art militaire, ils s'enfoncèrent dans leurs steppes. Les Russes, attirés à leur suite, et harcelés par de fausses attaques fréquemment renouvelées, furent tous pris, réduits en esclavage, ou détruits par le fer, la faim et la soif: de sorte que de toute cette armée, naguère victorieuse, il ne resta pas un soldat, pour aller porter en Russie la nouvelle de ce désastre; on ne l'apprit que long-temps après, par des marchands revenus du pays des Komans.

En vain le prince de Kiow voulut venger la Russie : de nouvelles armées, envoyées jusqu'au delà du Don, ne trouvant point d'ennemis lorsqu'elles voulaient combattre, sans cesse assaillies, quand elles commençaient à souffrir de la fatigue ou de la faim, se consumèrent sans gloire, dans des campagnes pénibles. Les Komans, acharnés à leur suite, pénétrèrent à leur tour, en Russie, jusqu'à Pereïaslaw, ravagèrent les campagnes, pillèrent les villes mal fortifiées, et retournèrent chargés de butin, toujours vainqueurs, sans avoir combattu (1). Les habitans de cette contrée ne changent point de manière de faire la guerre : les tableaux que les annalistes russes en ont laissés, ressemblent à ceux de l'histoire bizantine.

(1) Lévêque, tom. II, pag. 17-18.

L'avantage que les Komans venaient d'obtenir contre les Russes, les enhardit à faire des entreprises plus importantes; ils recommencèrent leurs irruptions dans la Thrace romaine et jusque dans la Macédoine. Là, parcourant les campagnes et les cités, et détruisant les églises et les monastères, ils laissèrent partout des traces de leur fureur (1). Le bruit de leurs dévastations, les cris des peuples éplorés, se firent entendre jusqu'à Rome, au pied du siége pontifical. Enfin un prince de Galitch, sollicité par le pape, prit les armes, et força les Komans à retourner dans leurs steppes (2) : il y mit tout à feu et à sang, et sauva peut-être Byzance; mais il ne put réduire les Komans. 1200.

Ils se relevèrent comme les têtes de l'hydre; et, changeant de parti, ainsi que le serpent change de peau, ils jouèrent un rôle important dans les guerres des Latins contre les Grecs. 1205.

Ce serait ici le moment de raconter comment la conduite équivoque des Grecs, à l'égard des Croisés, amena des divisions qui finirent par une guerre ouverte; comment les Latins, craignant de laisser derrière eux des alliés dont ils avaient

(1) Nicetas Choniates, pag. 239, 274, 328, 337.
(2) *Ibid.*

éprouvé la mauvaise foi, s'emparèrent enfin de Constantinople, et placèrent un comte de Flandre sur le trône impérial de l'Orient : mais il suffit à notre objet de rappeler ce grand événement.

Après cette élection, les Grecs implorèrent le secours de Jean, roi de Bulgarie : celui-ci, prêt à profiter de cette division pour écraser les deux partis et s'élever sur leurs ruines, n'eut pas de peine à attirer les Komans, sur le théâtre où leur fureur s'était déjà signalée. Ils trouvèrent devant Andrinople d'autres soldats que les Russes ; mais leur manière de faire la guerre, leur adresse à manier l'arc, la légèreté infatigable de leurs chevaux, les rendaient toujours redoutables : ils formaient autour de l'armée, comme une atmosphère qui suivait tous ses mouvemens ; ils venaient insulter les Latins, jusque dans leurs rangs : quelquefois enfin, ceux-ci, poussés à bout par l'insolence de ces hordes qu'ils méprisaient, mais qui venaient enlever leur bagage à leurs yeux, fondaient sur ces vils ennemis qu'une prompte fuite dérobait à leurs coups, et, s'abandonnant à leur ardeur, ils tombaient dans des embuscades où, séparés du gros de l'armée, fatigués d'une longue course, environnés et accablés par le nombre, ils succombaient souvent, après avoir fait des prodiges de valeur. Telle fut cette action, où périt le

jeune et vaillant comte de Blois, où l'empereur Mars
Baudouin fut fait prisonnier, chargé de chaînes, 1205.
et livré, par le roi des Bulgares, à un supplice affreux (1).

Ce revers fut vengé bientôt après par Henri, frère de Baudouin, qui, réduisant enfin les Komans à la nécessité de combattre, leur fit chèrement expier l'orgueil de leur victoire. Vingt mille prisonniers, trois mille chariots chargés du butin qu'ils emmenaient chez eux en se retirant, et la délivrance d'Andrinople, furent le fruit de cette journée, où les Komans n'étaient d'ailleurs que les alliés et la cavalerie des Bulgares (2).

Dans ce temps-là même, le célèbre Tschinguiskhan s'élevait sur le trône de la grande Tartarie; et déjà grondait à l'orient l'orage qui devait changer la face d'une partie du monde : un autre Attila vient donner une autre forme à la Scythie, et des débris de ses anciens peuples, des restes de ses nouveaux conquérans eux-mêmes, va sortir le peuple singulier dont on a déjà cru lire l'histoire.

---

(1) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, tom. XXI, pag. 71 et suiv. — Peyssonnel, pag. 206-207.

(2) *Ibid.*

HISTOIRE

DES KOSAQUES.

LIVRE Ier.

CHAPITRE Ier.

Invasion des Tartares. — Dispersion des Komans. — Origine des Kosaques.

L'HISTOIRE de la Scythie ne montre, depuis la plus haute antiquité jusqu'au treizième siècle de l'ère chrétienne, que des barbares qui se pressent, se chassent ou se confondent les uns avec les autres. Plusieurs raisons s'opposent à ce qu'on puisse suivre avec certitude les pas de ces nations errantes, leurs discordes, leurs dislocations ou leurs mélanges, et surtout leurs changemens de noms si fréquemment altérés par des historiens qui les ont mal connus. On voit certains fleuves de leurs déserts, sortis d'une source ignorée, paraître tout à coup grossis de mille torrens, inonder les campagnes, rouler sans

bruit leurs eaux limoneuses, puis se partager en mille branches, se perdre dans des sables, reparaître, former des lacs, se diviser encore et disparaître enfin pour toujours : c'est l'image fidèle des peuples de la Scythie.

Arrivés au treizième siècle, nous allons voir les Tartares ajouter pour un temps à la confusion du tableau; arrêtons-nous à considérer ceux qui ont passé les derniers, sur la terre des Kosaques.

L'origine des Tartares est enveloppée de fables, comme celle de toutes les nations; mais il n'en est pas dont les tribus et les familles aient été plus exactement signalées. Ils se sont divisés en plusieurs branches, ils ont été séparés par des dominations différentes, ils ont éprouvé des révolutions diverses dans leur fortune et dans leur religion; mais ils ont conservé leur caractère primitif, presque sans altération. La trace généalogique de leurs tribus et de leurs familles ne s'est point perdue, et le Tartare le plus grossier et le plus ignorant peut dire de laquelle il est issu (1).

Jusqu'à l'époque où Tschinguis-khan se rendit

(1) De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares.* — Stralhemberg, *Description de l'Empire russe*, tom. II, pag. 170-171.

maître de l'Asie, les Tartares furent connus sous le nom générique de *Turks*. Leur nouveau nom signifiait *le possesseur d'une terre*, ou il leur vint d'un chef qui s'était distingué par ses exploits (1). Comme les anciens Scythes, ils détestaient les travaux de l'agriculture ou l'enceinte fermée des villes, aimaient la vie nomade, se plaisaient à changer de pays, roulaient sur des chariots leurs tentes de feutre, et quittaient les pâturages quand leurs troupeaux nombreux en avaient épuisé l'herbe nouvelle. De temps immémorial, ils n'avaient presque rien changé à leur manière de faire la guerre. Adroits à manier l'arc, impétueux dans l'attaque, prompts à se disperser, plus rusés que braves, ils avaient fait dire d'eux par le sage empereur Kang-hi : « Les Tartares » sont de bons soldats lorsqu'ils en ont de mau- » vais à combattre; mais ils sont mauvais dès

(1) *Hist. généalogique des Tatars*, part. III, pag. 458.

Les Tartares, ou *Tatars*, comme s'accordent à dire tous les orientalistes, ont tiré leur nom d'un chef nommé *Tatar*, comme les Mogols de Mogull-khan, les Manjours de Manjour, les Ottomans d'Othman, les Kaptschaks ou Kipzaks de Kipzak, les Uzbeks d'Uzbek, les Nogais de Nogai, etc.; et, d'après cette coutume générale, il ne serait pas déraisonnable de penser que les Kosaques, sur le nom desquels on a tant disserté, l'eussent tiré de quelqu'un de leurs chefs nommé *Kosak*. (*Voyez* ci-après, pag. 185.)

» qu'ils ont affaire à de bonnes troupes. » Toujours ignorans dans cet art, qui suppose la connaissance de tous les autres, les Tartares n'avaient non plus fait aucun progrès dans ceux qui rendent la vie agréable, élèvent le caractère de l'homme et le font prédominer entre tous les chefs-d'œuvre de la création; ils avaient conservé la franchise, la simplicité, les vertus hospitalières, mais aussi la vie rude, les mœurs farouches et l'ignorance profonde du premier âge. Leurs lois simples (1), leurs habitudes pastorales, leur humeur vagabonde, repoussent l'idée de cette antique civilisation que des écrivains leur ont libéralement attribuée (2). Les anciens édifices dont on a découvert les ruines dans la grande Tartarie, les aiguilles ou pyramides qui s'élèvent encore de loin en loin dans ces tristes solitudes, peuvent avoir été construits, dans des temps reculés, par des colonies grecques, égyptiennes, chinoises (3), ou par quelque nation indigène chassée ou détruite. Les bijoux qu'on a trouvés dans des tombeaux, peuvent avoir été

(1) *Voyez* Pachymère, tom. II, pag. 211. *(Collect. Byzant.)*

(2) Storch, liv. I, chap. IV. — Gmelin, etc.

(3) *Ibid.* — *Hist. généalogique des Tatars*, notes de Bergeron, pag. 241-244. — De Guignes, tom. I, part. II, pag. 12 et suiv. — Pallas, *Deuxième Voyage dans les provinces méridionales de Russie.*

fabriqués par des ouvriers étrangers faits prisonniers, ou retenus à la Cour des khans, tels que cet orfévre de Paris, ce Bouchier, que le moine Rubruquis ou Ruysbroek vit, à la grande horde de Karakoum. Ces objets d'art, dont les Tartares étaient curieux, comme tous les barbares, sans en estimer le prix, peuvent surtout avoir été le fruit de leurs brigandages. A l'élection de leur khan, ils faisaient tomber, sur sa tête, une pluie d'or ou de pierres précieuses (1). A sa mort, à celle de tous leurs chefs, on enterrait avec eux leurs esclaves, leurs chevaux, leurs bijoux; on amassait sur leur tombe une quantité de terre proportionnée à leur rang. De cet usage général chez tous les Scythes, Huns, Khosars, Komans et Tartares (2), vient cette multitude de monticules, ou *tumuli*, que les Tartares appellent *kourgans*, et qui s'élèvent par milliers, sur les steppes sablonneuses ou marécageuses de la Scythie (3).

D'ailleurs, les Tartares ont laissé partout des

(1) Abulghasi-khan. — De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. III, pag. 113-161.

(2) Voyages de Rubruquis, Ascelin et Plan-Carpin, édition de Bergeron.

(3) *Ibid.* — Clarke's *Travels*, chap. XIII-XV. — Pallas, 2e *Voyage*. — Schérer, tom. I, pag. 51-105. — *Voyez* ci-après, vol. II, liv. VI, chap. II.

traces de leur aversion pour la civilisation qu'un faux système leur attribue. Il y avait, au nord-est de la Perse, des peuples policés qui ont disparu : « l'isthme qui sépare la mer Caspienne du Pont-» Euxin, était couvert de nations qui ne sont » plus (1) ; » et la Colchide, cette heureuse contrée, si célèbre par ses souvenirs mythologiques, et le Bosphore Cimmérien, et la Tauride, si fameuse par ses colonies milésiennes, offraient vingt cités, dont on ne trouve plus de traces que dans Pline et Strabon (2). Cet esprit destructeur, éternel chez les Tartares, bat en ruine tout édifice scientifique élevé en leur faveur.

En prenant leur histoire, au moment de leur invasion dans la Scythie, nous n'avons point à rendre compte des révolutions qui les avaient soumis ou réunis aux Mongols. Ils parurent ensemble sous les drapeaux de Tschinguis-khan : ils ne sont à nos yeux qu'un seul peuple.

Cette invasion, qui fit changer la face d'une partie du monde, fut plutôt l'ouvrage du hasard que le fruit d'une combinaison ambitieuse. Tschinguis-khan, génie bien supérieur aux barbares qu'il envoyait détruire les cités et les nations, ce con-

---

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXI, chap. VI.
(2) *Ibid.*

quérant exterminateur, avait pourtant dans l'esprit quelque idée de ce qui peut faire fleurir et policer les empires. Il voulait ouvrir à ses sujets les sources de la richesse et de la prospérité. Il avait fait demander à Mohammed, schah de Kharisme, la liberté d'échanger les denrées des deux nations. Le schah répondit à sa proposition en faisant assassiner ses ambassadeurs et ses marchands. Tschinguis jura de venger cet attentat, et la vengeance fut terrible (1).

Frémissant de colère, il abandonne un moment la conquête de la Chine à ses lieutenans, et vole avec une partie de son innombrable armée pour combattre l'imprudent Mohammed. Bientôt la Bukharie, l'antique Sogdiane, la Bactriane et l'Hyrcanie, une partie de la Médie, contrées autrefois heureuses, encore couvertes d'une grande population, ne sont, après son passage, que de vastes cimetières ; les bords de l'Oxus et de l'Araxe retentissent de la chute de cent villes florissantes. Ce fut alors que, chassés de leur antique patrie, les Khorasmiens s'enfuirent au travers de l'Asie, passèrent jusqu'en Égypte, et que, sous les drapeaux du soudan, animés de la fureur de leurs conquérans, ils allèrent arra-

(1) Abulghasi-khan, part. II, chap. XIII, pag. 228 et suiv.

cher aux chrétiens la possession de Solyme (1).

Cependant les généraux envoyés par Tschinguis-khan, pour terminer sa conquête et consommer sa vengeance, poursuivaient le malheureux Mohammed. Naguère maître d'un empire si vaste, maintenant fugitif, à peine put-il trouver une tombe obscure, où, par la piété de quelques sujets fidèles, il fut jeté à la hâte, comme à la dérobée, sans autres vêtemens que les haillons sous lesquels il errait déguisé (2). Les Tartares, regardant les villes comme des barrières élevées contre leur puissance, n'ayant, pour les assiéger, que leur valeur impétueuse, vengeaient le sang qu'ils venaient de répandre, par du sang; ils croyaient faire grâce aux prisonniers dont ils daignaient faire des esclaves (3). Ainsi Schamachi, qui avait osé leur résister, fut livrée aux flammes, comme Samarkande l'avait été par Tschinguis-khan. Ils n'avaient réservé que dix de ses habitans, destinés à leur servir de guides jusqu'à Derbent. Pour s'assurer de leur fidélité, ils en égorgèrent un, en menaçant les autres du

---

(1) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, tom. XXI.

(2) Abulghasi-khan, pag. 306.

(3) *Esprit des lois*, liv. XVIII, chap. XX. — Abulghasi-khan, part. III, chap. III.

même sort, s'ils égaraient l'armée tartare (1). Mais cette horrible précaution n'intimida point les derniers citoyens de Schamachi : l'armée tartare, conduite par une fausse route, tomba dans une embuscade, où l'attendaient de nouveaux ennemis. Elle était alors à l'occident de la mer Caspienne, dans le Caucase, où s'étaient réfugiés quelques débris de ces belliqueux Alains dont l'apparition avait jadis fait trembler l'Europe.

A la nouvelle de l'invasion, les Komans étaient accourus pour défendre leurs voisins. L'armée tartare, engagée entre des rocs escarpés, entourée d'ennemis dont elle ne pouvait apprécier la force, et dans l'impossibilité de faire agir son immense cavalerie, fut tirée de ce péril par une ruse dont les alliés faibles et parjures ont presque toujours été victimes.

Une ambassade envoyée aux Komans leur représenta qu'étant du même sang que les Tartares, il était contre les lois de la nature qu'ils voulussent se joindre à un peuple étranger, tel que les Alains, pour faire la guerre à des parens et des alliés qui ne les avaient jamais offensés (2), et avec lesquels il leur était bien plus honorable

(1) Abulghasi-khan, part. III, chap. III.
(2) *Idem*, *ibid.*

et plus avantageux de vivre en bonne intelligence. Ébranlés par ces remontrances, les Komans se séparèrent des Alains, mais sans se déclarer contre eux; les Tartares, profitant sans délai du premier effet de leur artifice, écrasèrent d'abord les Alains, et s'avancèrent, moins en alliés qu'en vainqueurs, sur les frontières du pays des Komans.

Alors ceux-ci commencèrent à voir le résultat de leur lâche défection. L'orage qui venait d'accabler leurs voisins, fondit sur eux. Repoussés jusqu'aux rives du Borysthène, sans avoir combattu, fuyant, comme leurs troupeaux devant la tempête, ils se jetèrent entre les bras de la nation russe, dont ils avaient tant de fois provoqué la haine et ravagé le territoire (1). Kotiak, le plus considérable de leurs chefs, alla trouver à Galitch le prince Mtislaw, auquel il avait donné sa fille en mariage : il lui offrit, comme en tribut, les présens d'un peuple nomade, des chevaux, des bestiaux et des armes (2). Mtislaw lui promit des secours; le prince de Wladimir y joignit les siens. Un autre chef koman demanda le baptême;

---

(1) Matth. à Michow, *Sarmat. Descriptio*, cap. II. (*In Collect. scriptor. Polon.* tom. I, pag. 171; Varsovie, 1761.)

(2) *Hist. de Russie*, par Lévêque, tom. II, pag. 62 (édition de 1812).

et ces deux nations, si long-temps ennemies, parurent, au moment du danger commun, unies par les liens du sang, de la politique et de la religion.

Ici, les Tartares voulurent encore user du stratagème qu'ils avaient employé, pour la ruine des Alains. Ils représentèrent aux princes russes que jamais Tschinguis-khan n'avait formé aucun dessein contre leurs peuples, mais qu'il leur avait ordonné de soumettre les Komans, ses anciens sujets, esclaves révoltés, voisins dangereux, dont la Russie n'avait que trop éprouvé le brigandage et la férocité. On usait ainsi contre les Komans des raisons qu'ils avaient eux-mêmes données jadis contre les malheureux *Geougen* (1); raisons inspirées par l'ambition, mais qui nous servent à prouver l'origine commune de tous ces barbares.

Jusqu'alors, la conduite des princes russes était louable; ils résistaient à des insinuations perfides; ils se précipitaient au-devant d'un ennemi qui menaçait leur indépendance, comme celle des Komans : ils avaient été généreux; mais ils se montrèrent odieux, cruels, et dignes du joug des Tartares, en faisant massacrer leurs ambassadeurs (2).

---

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 98-100.

(2) Histoire de Russie, *ubi suprà*.

Aussi ces conquérans, rassurés, par ce nouveau crime, sur la justice de leur cause, ne pensèrent plus qu'à combattre. Habiles à dresser des embûches (1), ils reculèrent, pendant huit ou dix jours, devant l'armée russe et komane, au travers des steppes qui séparent le Borysthène du Don; arrivés sur le bord de la Kalka, qui se jette, non loin du dernier fleuve, dans le Pont-Euxin (2), ils feignirent de fuir encore, et, faisant tout-à-coup un mouvement contraire, ils se montrèrent avec toutes leurs forces, en face d'une armée qui se flattait d'obtenir une victoire facile. Cette illusion fatale fut bientôt dissipée. Cent milles Russes périrent victimes de la précipitation généreuse de leurs princes (3). Leurs annalistes n'ont pas spécifié la perte des Komans dans cette fatale occasion, soit qu'ils ne l'aient pas jugée digne d'être rapportée, soit qu'elle n'eût pas été considérable, soit que les Komans, engagés sur les ailes en troupes légères, n'aient

(1) Voyages de Plan-Carpin et de Rubruquis.

(2) Abulghasi-khan dit que les Mogols attirèrent les *Urusses* jusque dans le pays de *Zerkass.* — Les Zerkass dont il est question étaient des restes des anciens Khosars réfugiés, à l'embouchure du Don, dans des marais impénétrables : ils ne sont probablement autres que les *Tscherkess* ou *Circassiens.*

(3) Abulghasi-khan, part. III, chap. XVI.

figuré dans cette action que comme servent aujourd'hui les Kosaques, et qu'alors ils aient été plutôt dispersés que vaincus.

C'est par cette victoire que les Tartares terminèrent leur première excursion. L'Europe ne vit l'orage que de loin. Ils commençaient à s'affaiblir, ils n'avaient pas reçu d'ordre de leur souverain : une partie d'entre eux resta dans le Kaptschak, comme pour en prendre possession ; le reste retourna, par le nord de la mer Caspienne, dans la grande Buckharie, faire hommage de cette conquête à Tschinguis-khan (1). C'est la seule armée qui ait fait le tour de la mer Caspienne; et il n'y avait en effet que des Tartares qui pussent entreprendre et achever cette expédition, à travers tant de montagnes et de déserts, redoutés même des plus intrépides voyageurs (2).

Les revers que venaient d'éprouver les Russes, étaient considérables : mais leur courage et leur discipline les mettaient déjà si fort au-dessus de leurs alliés, que, sans la division et l'aveuglement de leurs princes, ils eussent inévitablement assuré leur domination jusqu'au Pont-Euxin, dans l'espace de temps qui s'écoula entre la

(1) Abulghasi-khan, part. III, chap. XVII. — De Guignes, liv. XV, pag. 60. — Leclerc et Lévêque, etc.

(2) Abulghasi-khan, de Guignes, *ubi suprà.*

première et la seconde invasion des Tartares.

1242. En effet, quand Batou-khan vint avec cinq cent mille hommes prendre possession de l'empire qui lui était échu dans la vaste succession de Tschinguis-khan (1), on aperçut à peine les Komans ; et le récit de cette expédition n'appartient réellement qu'à l'histoire des Russes, que leurs divisions et leur imprévoyance livrèrent, pendant deux siècles, au joug insolent du vainqueur.

Si les Komans osèrent attendre les Tartares, ces actions, dont nul historien n'a conservé le souvenir, furent moins des combats que des massacres. Leur dispersion subite fut accompagnée de calamités et d'horreurs. Après qu'ils eurent épuisé les plantes sauvages de leurs déserts, les écorces d'arbres, la chair de leurs chevaux, ces malheureux, réduits aux dernières extrémités du désespoir, mangèrent des cadavres, et, s'attaquant entre eux, ils se déchirèrent et se dévorèrent, tout en vie. Plusieurs années après, des plaines immenses, couvertes de leurs ossemens, attestaient encore, aux yeux du voyageur, leur désastre et leur férocité (2).

---

(1) Abulghasi-khan, part. VII, pag. 446 et suiv. — Mémoires de Stralhemberg, tom. II, pag. 194-196.

(2) Voyages de Rubruquis, d'Ascelin et de Plan-Carpin, chap. IX.

Les premiers que dispersèrent les conquérans, furent ceux qui étaient restés, au nord de la mer Caspienne, sur les rives du Jaïk (1); ceux-là tournèrent à gauche le long de la mer, se réfugièrent entre les embouchures du fleuve, et y vécurent, pendant deux siècles, des produits de leur pêche et surtout de leurs pirateries : plus éloignés, dans un climat moins fertile, que leurs frères, ils restèrent iguorés jusqu'à ce que leurs brigandages fissent connaître leur existence (2). C'est incontestablement la souche des Kosaques du Jaïk, auxquels nous reviendrons. L'invasion subite des Tartares les sépara violemment de leurs compatriotes : ils restèrent séparés ; mais ils en retinrent la langue, les mœurs et les usages : il est encore impossible de les méconnaître. Un grand nombre d'entre eux avaient adopté la religion grecque, que de courageux missionnaires leur avaient apportée; mais, dans leur éloignement de toutes relations sociales, ils l'ont cor-

(1) Pallas croit que Baton-khan avait fait sa résidence, avant sa grande invasion en occident, à Bolgari, ancienne capitale de la Bulgarie, sur la rive gauche du Volga, à quatre-vingts werstes au-dessus de Simbirsk, d'après les inscriptions arabes qu'on y a trouvées enfoncées dans la terre. (Pallas, *Premier Voyage*, t. I, pag. 215-225.)

(2) Abulghasi-khan, part. IX, pag. 690-691; note de Bergeron. — De Guignes, tom. III, pag. 539-540.

rompue et mêlée avec les pratiques superstitieuses de l'idolâtrie la plus grossière.

Comme les Tartares voulaient cette fois achever leur conquête et fonder un empire, ils poussèrent dans tous les sens des forces capables de soumettre et de chasser les divers peuples stationnés sur les côtes du Pont-Euxin. C'est pourquoi l'on y retrouve des noms qu'on croyait tout-à-fait disparus, des Alains, des Zecchi, des Abasges, des Khosars, tous confondus par les historiens grecs avec les Komans, dont la race était certainement alors la race prédominante (1).

A l'approche de cette tempête vers le Don, ceux qui étaient sur la rive gauche, se réfugièrent dans des marais, ou dans les îles nombreuses que ce fleuve forme à son embouchure (2). Devenus guerriers et pirates, ils étaient en sûreté dans ces asiles, où les Tartares, mauvais marins, ne se hasardèrent jamais à les suivre (3). Leur existence indépendante attira bientôt auprès d'eux des Tartares mécontens,

(1) Nicephor. Gregor. tom. I, pag. 20-21. Chalcocondylas, lib. III, pag. 69.

(2) Abulghhasi-khan, note de Bergeron, p. 442-443.—Voyages de Rubruquis et de Plan-Carpin, chap. IX.

(3) *Ibid.* — De Guignes, liv. XIX, pag. 538-539.

des Russes chassés de leur pays, et des réfugiés de la Krimée assujettie. Ils ne parurent à craindre que lorsque les khans de la horde dorée furent hors d'état de les combattre ou de les réprimer : ceux-là sont la souche des Kosaques du Don (1).

Les Komans n'offrirent pas plus de résistance sur le Borysthène, qu'ils n'avaient fait sur le Jaïk, le Volga et le Don : ils se dissipèrent comme d'eux-mêmes ; et de ce peuple immense qui fuyait sans combattre, encore mélangé d'anciens Scythes (2), il se forma plusieurs hordes qui figurent dans l'histoire comme des nations. Les uns allèrent implorer un refuge chez Bela IV, roi de Hongrie, comme jadis les Goths, fuyant devant les Huns, avaient demandé la Pannonie. Ils arrivèrent en supplians ; ils promirent de se faire chrétiens : on ne leur demandait que de renoncer à leur vie nomade, à leurs mœurs farouches, à leurs brigandages. La force et la peur les continrent quelque temps ; mais bientôt ils se révoltent, ils massacrent le chef qui leur avait été nommé, ils s'abandonnent à leur humeur, et désolent la terre qui leur était donnée pour

---

(1) *Ibid.* — Nicephor. Gregor. *ubi suprà.* — George Acropolite, pag. 29-32.

(2) Nicephor. Gregor. — George Acropolite, *ubi suprà.*

asile (1). Alors on les chasse, on les poursuit de toutes parts comme des bêtes féroces, ils se rejettent, pour dernier refuge, dans les îles du Borysthène, au-dessous des cataractes, où étaient restés quelques-uns de leurs compatriotes avec d'anciens Patzinaces échappés à la destruction de leur nation : c'est le berceau des Kosaques de l'Ukraine.

D'autres Komans parurent en même temps sur les confins de l'empire d'Orient, que se disputaient alors les Grecs et les Latins, aux yeux desquels le besoin qu'ils avaient également de secours fit paraître ces fugitifs, comme des alliés puissans. Les uns, prenant parti pour Jean Ducas (2), signalèrent leur arrivée par l'incendie des temples, le viol des vierges, le massacre des enfans et des vieillards, et des excès de tout genre (3); les autres se tournèrent du côté de Baudouin II, et en s'alliant avec les Latins, ils exigèrent que l'union fût jurée à la manière des anciens Scythes, qui consistait à boire du sang tiré de leurs veines et confondu dans le même

(1) Pray, *in Annal. reg. Hungar.* — Peyssonnel, pag. 209-210.

(2) Nicetas Choniat. lib. II, cap. VII *(in Man. Comnene)*. — Nicephor. Greg. — George Acropolite, *ubi suprà*.

(3) *Ibid.* pag. 67.

vase. Un écrivain dit que cette cérémonie fut long-temps observée dans les lois de la chevalerie, lors de *l'adoption d'honneur en frères* (1). On ne s'attendait pas à trouver quelque chose de commun entre les Scythes et les preux de notre chevalerie.

Enfin, pour achever ce qui nous reste à dire 1262.
de la dispersion des Komans, un sultan d'Egypte envoya vers la même époque, dans la Scythie d'Europe, à l'embouchure des Palus-Méotides et du Tanaïs, des officiers chargés d'acheter des esclaves, ou de prendre des hommes de bonne volonté pour en faire une milice particulière; et les Komans, toujours prêts à vendre leur sang au plus offrant, furent les premiers soldats de la troupe d'esclaves qu'on a nommés *Mamelucks*, et qui règnent depuis cette époque, sur les ruines de Memphis (2).

Les trois branches de Kosaques, dont nous indiquons l'origine, n'étaient pas encore connues

---

(1) *Mémoire sur l'ancienne chevalerie*, par Sainte-Palaye, p. 64. — « Nos gens, dit Joinville, furent obligés de se faire » saigner. » — *Voyez* Vély, tom. V, pag. 57. — Du Cange, *Hist.* liv. IV, chap. XIX. — Alberic, *Chronic.*

(2) Pachymère, tom. I, pag. 118. — Possin. *in Observ.* p. 450-451. — Nicephor. Gregor. tom. I, pag. 60-61. — Ducange, *in Notis ad Nicephor.* pag. 727.

sous ce nom ; mais elles sortaient de la même souche, elles se séparaient pour la même cause, elles parlaient la même langue, elles conservèrent les mêmes mœurs : nul peuple européen n'a de preuves plus claires à donner de son origine.

CHAPITRE II.

Divisions des Tartares. — Progrès des Kosaques.

On ne savait cependant où devaient s'arrêter l'ambition et la fureur des Tartares. Les Russes, nation agreste et sans génie, dit un historien allemand (1), ne leur avaient opposé qu'une stupide férocité; le peuple polonais, étourdi de leur audace, ne savait ni disputer ni vendre chèrement sa liberté (2). Les puissances Européennes voyaient maintenant sur leur territoire des ennemis non moins redoutables que ceux que leur valeur avait été chercher dans les déserts de la Palestine. L'empereur Frédéric épuisait son éloquence à peindre, aux yeux des princes chrétiens, les ravages des Mongols et la nécessité de lui donner des secours: le pontife romain craignait l'extinction de la religion chrétienne, et se préparait à prêcher une croisade. La reine Blanche voyait la ruine de la France; et St. Louis, mettant toute sa

(1) *Scriptores rer. Brunswic.* tom. II, p. 524.

(2) Dlugloss. lib. VII, pag. 671, — Mart. Cromeri *Polon.* lib. VIII, pag. 142-146. (la *Collect. script. Polon.* tom. I, *ubi suprà.*)

confiance en Dieu et dans son épée, avait résolu de marcher en personne contre ces barbares (1). Enfin l'Europe entière était dans l'attente et dans la terreur; la superstition et la crédulité, ajoutant encore à la consternation générale, représentaient les Tartares comme des monstres qui se nourrissaient de chair humaine (2): les plus raisonnables croyaient voir arriver la fin du monde, le peuple de Gog et de Magog, qui venait, avec l'Antechrist, consommer la destruction universelle, quand, par une résolution subite qui passa pour un miracle (3), les Tartares rebroussèrent chemin et remportèrent avec eux, sur les bords du Volga, les dépouilles sanglantes de la moitié de l'Europe.

En examinant leur situation, on verrait que la retraite des Tartares fut moins un effet de leur modération, que de la nécessité. L'immense armée que Batou-khan avait amenée du fond de la

(1) *Mémoires de Joinville*, pag. 39. — Du Cange. — Vély, *Hist. de France*, tom. V, page 45. — De Guignes, tom. III, liv. XV, pag. 95.

(2) Nicephor. Greg. — Pachymère, tom. I, pag. 87. — Joinville, page 91.

(3) Voyez Guagnini, *Rer. Polon.* tom. I, pag. 94. — Cromer, lib. IX, pag. 244. — C'était une aurore boréale, que des Tartares mêmes prirent pour des feux célestes qui allaient tomber sur leur armée.

grande Buckharie, était considérablement affaiblie. Ses conquêtes étaient mal affermies, sa domination sur la Russie encore équivoque; la grande Nowogorod n'avait pas même subi le joug. Il avait dispersé, plutôt que détruit, vingt nations dont les débris grossissaient dans leurs retraites, ou s'étaient fondus dans les armées européennes. Le bruit de ses victoires frappa l'univers d'épouvante; mais elles avaient été remportées sur des peuples sans discipline, sans connaissance de l'art de la guerre, et dans des plaines immenses, favorables au développement de la cavalerie. En avançant vers l'Occident, les Tartares n'avaient plus de succès si faciles à espérer; ils entraient dans des pays coupés de fleuves profonds, sillonnés par des chaînes de montagnes, hérissés de forteresses, et défendus surtout par les phalanges impénétrables des lances germaniques et françaises, par leurs hommes d'armes, auxquels on ne pouvait rien comparer, et dont les Komans avaient éprouvé la valeur. Enfin les Tartares allaient trouver une supériorité réelle de courage, de discipline et de science militaire: il n'était pas probable que l'Europe devînt leur proie, à moins qu'elle ne se déchirât de ses propres mains. Ainsi la prudence conseillait à Batoukhan de ne pas abuser d'une victoire facile, et

d'employer les forces qui lui restaient, à consommer son ouvrage. Il se retira donc sur les rives du Volga, où il établit sa résidence dans une espèce de camp, que la terreur des Russes et des Grecs appela du nom de ville : c'est cette fameuse Saray (1), le chef-lieu de la résidence des khans du Kaptschak, la grande horde ou horde dorée, où les princes russes allèrent tant de fois faire juger leurs différends, et apporter leurs têtes au tranchant du glaive tartare (2).

Cette horde si redoutée n'était pourtant qu'une puissance vassale du successeur direct de l'empire de Tschinguis-khan. C'est à la cour de Karakoum, ou Karakorum, au-delà des déserts de la Buckharie, qu'à chaque avénement du grand khan, les princes russes étaient obligés d'envoyer ou de porter leur hommage. C'est dans ce palais, comparable à celui d'Attila, que parurent, au milieu du XIII.e siècle, des moines ambassadeurs du roi de France et du pape (3). Leurs récits simples et naïfs, souvent inspirés par la crédulité,

(1) De Guignes, *Hist. des Mogols de Kaptschak*, p. 543.

(2) *Annales russes.* — Leclerc et Lévêque.

(3) Ascelin et Plan-Carpin, députés du pape en 1245-1246. — Rubruquis ou Ruysbroek, moine flamand, envoyé par Saint-Louis en 1253. Les relations de leurs voyages ont été réunies par Bergeron ; 1 vol. in-8°., Paris, 1634.

donnèrent pourtant la première idée raisonnable des plaines de la grande Tartarie, des mœurs de leurs habitans : ils forment, avec les relations de Marc Paul (1), le premier anneau qui lie la géographie ancienne et moderne (2).

D'après leur témoignage, on peut juger que les races des Kanklis ou Patzinaces, des Khosars, des Komans et des Alains, n'étaient pas entièrement éteintes sur les lieux où elles avaient existé : ces bons voyageurs en parlent et décrivent successivement leur position. Il ne faut pas entendre par là des villes, des bourgades ou des maisons, mais des camps, des tentes, des huttes, établissemens convenables à des peuples nomades. L'exactitude avec laquelle les tribus tartares et mongoles y sont désignées, ainsi que les peuples divers qu'elles avaient soumis, prouve que ces minutieux écrivains n'ont pu confondre les vaincus avec les vainqueurs (3). Ils parlent des Kankles ou Kanklis comme d'une nation soumise aux Komans. Ils placent ceux-ci sur les rives du Don, et les Alains au midi des Komans,

---

(1) Il voyageait, en 1271, dans les mêmes contrées.

(2) M. Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle*, t. I, pag. 429.

(1) Relation des Voyages de Plan-Carpin, Ascelin et Rubruquis, pag. 50-60, 174-176.

au pied du Caucase, à la gauche des Circassiens et des Ases ou Abasges (1). Il suffit de ce témoignage pour nous prouver leur existence. Sans doute les Tartares-Mongols avaient fait de grands ravages; ils avaient dispersé vingt nations, dont nos moines ont cru voir les ossemens entassés dans un espace de trois mille lieues (2) : mais, quoi que nous en ayons dit nous-mêmes, il ne faut pas toujours prendre à la lettre des récits exagérés, pour plaire à la crédulité de la multitude. La destruction ne pouvait être générale et se développer en tous sens : les nations abattues par les Tartares se relevaient derrière et autour d'eux, comme des roseaux courbés par la rapidité d'un grand fleuve sorti de ses limites.

Cet empire du Kaptschak, élevé par la violence, portait en lui-même les germes de sa dissolution. Les chefs des tribus guerrières, que ne contenait plus la renommée de Tschinguis-khan, se crurent bientôt dispensés d'obéir à son successeur. Au lieu d'assurer la soumission du pays conquis à leurs maîtres, ils voulurent eux-mêmes s'approprier la conquête. Ainsi Nogai, envoyé pour soumettre les peuples qui habitaient le côté

(1) *Ibid.* pag. 377. — Hackluyt's *Principal Navigations*, vol. I, pag. 21, 37, 84.

(2) *Ibid.* — Joinville, pag. 91.

oriental et septentrional de la mer Noire, s'y fit à lui-même une puissance indépendante (1). Il 1258. 1271.
fut secondé dans cette entreprise par l'empereur Michel Paléologue, qui lui donna sa fille naturelle en mariage.

Jamais la politique de la cour d'Orient n'avait été plus clairvoyante. La séparation des Nogais était le signal de la décadence des Tartares. Leur établissement entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin devenait une barrière contre les entreprises de la grande horde. Mais cette scission fut surtout utile à l'indépendance des petites tribus de Khosars, de Komans, de Kasacks, réfugiées dans les marais des embouchures du Don, et dispersées jusqu'au pied du Caucase. A la faveur des guerres qui s'élevèrent entre les Tartares, les Nogais et les Russes, elles purent continuer leurs brigandages et leurs pirateries (2). Les Russes ne dédaignèrent pas d'entretenir des relations avec elles, et de leur demander dès-lors une espèce de cavalerie auxiliaire (3). Les Nogais

(1) Pachymère, tom. I, lib. III, chap. XXVI, pag. 236-238. —Nicephor. Gregoras, tom. I, pag. 38-43. *(Collect. Byzant.)* —De Guignes, tom. I, liv. v, pag. 289.—Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 117.

(2) Pachymère, pag. 237-238. *(Collect. Byzant.)*

(3) *Annales russes.* — De Guignes, *Hist. des Mogols du Kaptschak*, p. 342.

ménageaient leur amitié : ils en prirent peu à peu les mœurs, le langage, les vêtemens, et se les associèrent dans leurs expéditions (1).

1283. On voyait, à peu près vers la même époque, au-dessus de l'Ukraine, dans les environs de Koursk, deux slobodes où se retirait une grande quantité de voleurs, sous la protection d'un chef mongol ou tartare, nommé *Ahmed*. Ces bandes n'étaient pas différentes de celles qu'on vit bientôt s'établir en Ukraine; elles attaquaient indifféremment les Russes et les Tartares. Les premiers se plaignirent de leurs brigandages à Nogaïa, qui ne se mit pas en peine de les faire cesser. Cependant ces deux slobodes furent détruites, relevées (2), et encore perdues de vue dans les grands événemens qui se succédèrent. Leur existence ne mériterait pas d'être remarquée, si l'on ne croyait déjà voir, dans ces bandes organisées militairement, ces Kosaques qui furent d'abord ennemis des Tartares et des Russes. Tels étaient encore ces *Iazii* ou Iazuinges, peut-être descendans des anciens Iazyges de Strabon, cantonnés

(1) Mores paulatim ipsorum didicerunt; et cum vitæ usu linguam etiam ac vestitum eorum usurpantes, in militiæ quoque consortium assumpti sunt. (Pachymer. pag. 235-236.)

(2) De Guignes, *Hist. des Mogols du Kaptschak,* tom. III, pag. 547.

dans quelques forêts au midi de la Lithuanie, que Boleslas vainquit et ne put tout-à-fait détruire (1).

Pour concevoir l'idée de ces associations de brigands, ou, si l'on veut, de guerriers indépendans, il faut toujours se représenter la nature du territoire et du climat. Ces steppes immenses, incultes, coupées par des parties désertes et des marais glacés plusieurs mois de l'année, offraient des pâturages abondans, une nourriture grossière mais assurée, et des asiles impénétrables.

C'est un fait attesté par tous les historiens polonais, qu'au commencement du quatorzième siècle, la partie de la Russie qui s'étend depuis Pereïaslaw jusque vers Azow, le long de la mer Noire, et à l'orient du Bosphore, était sans villes et sans habitans fixes (2). On ne voyait, à l'occident du Borysthène, à quinze milles au-dessous de Kiow, que le fort de Kaniow et celui de Czircasii ou Tscherkask, qui servait de résidence au baskak tartare chargé de lever le tribut im-

---

(1) Mart. Cromer, *de reb. Polon.* lib. IV, pag. 51; Colon. Agripp. 1589, in-fol. — De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. III, pag. 344; liv. VIII, pag. 147; liv. IX, pag. 162, etc.

(2) Cromer, *de reb. Polon.*, pag. 481, col. II, *ubi suprà.* — Simeonis Starowolsci *Polonia*, pag. 449 *(in Collect. script. Polon.)*. — Koïal. — Striyk. — Sarnicki. — Dlugloss; *ibid.*

posé sur les Russes. Le reste de ce qu'on a depuis appelé le gouvernement de Kiow, la nouvelle Servie, le palatinat polonais de Braklaw et de Podolie, jusqu'au Niester et à la mer Noire, et la partie méridionale de la Volhynie, n'étaient aussi qu'un vaste désert où erraient quelques hordes tartares et des bandes d'aventuriers, débris d'anciennes nations dont la force était tout-à-fait inconnue (1). Ce vaste pays, regardé par les Russes, les Tartares et les Polonais, comme une frontière commune, reçut de là le nom d'*Okraïna* (2), qu'elle a réellement conservé sous celui d'*Ukraine*.

Des auteurs grecs du même siècle nous donnent la même idée des tribus errantes de l'Ukraine. L'un d'eux (3), après avoir décrit le pays et les mœurs des Tartares du Kaptschak, qu'il appelle les Scythes d'Agora, et dont il évalue le territoire à quinze journées de chemin de l'est à l'ouest, place après eux les Sarmates, qui s'étendent au nord jusqu'à la Lithuanie, à l'occi-

(1) *Ibid.* — Koïal, pag. 289-376. — Strijk, pag. 376.

(2) Peyssonnel, *Observations historiques*, pag. 126. Cet auteur croit que l'origine du mot *Ukraine* vient des Romains, qui appelaient cette province *Acheronensis*; il cite une inscription latine, et donne des notions auxquelles nous renvoyons nos lecteurs.

(3) Chalcocondylas, pag. 40, 67, 74. (*Collect. Byzant.*)

dent jusqu'à la Dacie, au midi jusqu'à la Krimée. « Sur les confins de la Dacie, ajoute-t-il, vivent » quelques restes de la race des Scythes assez » nombreux, riches en troupeaux, jadis sous la » protection des grands ducs de Lithuanie, main- » tenant sous celle de Casimir, roi de Pologne, » qu'ils suivent, partout où ce prince va porter » la guerre (1). » Ces Scythes sont les mêmes que ceux dont Le Laboureur dit que les rois de Pologne se servaient avant l'établissement des Kosaques, et auxquels ils donnaient chaque année une gratification de deux mille habits de peaux et d'une certaine quantité de draps de laine d'Angleterre (2). Si l'on veut ajouter à ces témoignages celui de Cromer (3), que les Kosaques furent sous la protection de la Lithuanie, avant de passer sous celle de la Pologne, on ne peut pas s'empêcher de reconnaître dans ces auxiliaires, d'anciennes hordes scythiques et mélangées, dont Etienne Battori ne fit qu'achever l'organisation.

Alors la Pologne semblait s'élever sur les

(1) *Ibid.*

(2) Le Laboureur, *Voyage de la royne de Pologne*, in-4°. Paris, 1647, pag. 221-230.

(3) Cromer, lib. XI-XII, pag. 185, etc. — Schérer, *Annàles de la petite Russie*, tom. I, pag. 93.

ruines de l'Empire russe. Il n'appartient point à notre sujet d'examiner leurs droits respectifs: mais il est fort important de distinguer ici les anciennes possessions russes dont Gedimin, Vitold, Jagellon et Casimir purent s'emparer, d'avec les parties que les Russes n'avaient jamais possédées, c'est-à-dire, tout le pays qui s'étendait depuis la rivière de Samara jusqu'à la Krimée, en prolongeant cette ligne de trois à quatre degrès de largeur, depuis le Don jusqu'au Niester, pays successivement occupé par les Scythes, les Goths, les Huns, les Bulgares, les Patzinaces, les Khosars et les Komans. Ceux qui voulurent y rester après l'invasion des Tartares, se réfugièrent surtout vers ces défilés où les Patzinaces allaient attendre les Russes, vers ce *Trajectus Crarii* (1), entre le Borysthène et la rivière de Podpolna. L'orage passé, ils se répandirent encore dans ces steppes, dont ils étaient les vrais propriétaires. Le grand duc Gedimin s'empara de Kiow, et soumit les Russes qui venaient d'être assujettis par les Tartares, mais non pas ces hordes errantes dont nous allons voir sortir les Kosaques. Lorsqu'en 1340, Casimir I.er, roi de

(1) Stritter, *Memoriæ populorum*, etc., tom. II, pag. 984. — Peyssonnel, *Observations historiques*, ubi suprà.

Pologne, érigea la principauté de Kiow en gouvernement, il distribua des terres conquises à des seigneurs russes qui devaient avoir le même rang que les gentilshommes polonais, et s'engager à les défendre contre les efforts des ennemis qui voudraient les enlever à la Pologne; mais il ne faut entendre cela que d'une petite portion de l'Ukraine, et non du pays occupé par les Kosaques; sur lesquels on ne tenta que long-temps après cette usurpation. Enfin, comme ce monarque donna en même temps aux nouveaux sujets qu'il venait d'acquérir, des voïevodes, des castellans, des juges, il est clair qu'il ne s'agissait point là des Kosaques, chez lesquels on ne connaissait ni ces distinctions, ni ces magistratures (1).

Ainsi l'on ne peut donner aux Kosaques une origine russe, sans infirmer une série de documens historiques incontestables. Les raisons qu'on a tirées, pour appuyer ce système, de la similitude de la langue et de la religion (2), ne résistent pas à des preuves positives. Voisins des Slaves, ils en ont pris l'idiome; voisins des Grecs,

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 93.

(2) Müller. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 209-210, trad. franç. — Storch, *Tableau de l'Empire de Russie*, part. 1, liv. 1, chap. IV.

ils en ont reçu la religion, peut-être avant les Russes (1). Si leur établissement en Ukraine était l'effet de la haine du joug polonais, pourquoi les trouverait-on établis à la même époque sur le Don, le Terek et le Jaïk, où ils ont conservé une physionomie, des mœurs et des habitudes qui font aisément distinguer la même race (2)?

Sans doute leur association militaire a été successivement augmentée par des réfugiés russes, comme par ceux de toute autre nation : mais il en est une dont on distingue particulièrement l'influence morale et physique ; c'est la race tartare, dont les dissensions amenaient insensiblement la décadence et la dispersion.

Cettte puissance du Kaptschak, jadis si formidable aux Russes, déjà bien déchue depuis la défection de Nogai, ne put se relever de l'échec que lui firent éprouver les armes du terrible Timour-Leng, plus connu de l'Europe sous le nom de *Tamerlan*. Il vint de Samarkande chas-
1406. ser Tocatmick d'un trône qu'il parut dédaigner
1415. pour lui-même : dès-lors la discorde sembla passer de la maison de Rurick dans celle de Tschin-

(1) *Voyez* ci-dessus, Introduction, pag. 116.

(2) *Hist. généalogique des Tatars*, Notes de Bergeron, pag. 693 et suiv.

guis-khan. Ses enfans, amollis par un luxe barbare, s'arrachaient les lambeaux d'un empire qui dépérissait; ils se formaient des souverainetés particulières, qui ne laissèrent plus au khan du Kaptschak que le vain simulacre d'une suprématie que la force ne faisait plus respecter. Ainsi s'étaient formés les khanats d'Astrakhan et de Kasan; ainsi s'éleva bientôt celui de Krimée, qui survécut à tous les autres, et dont nous avons vu de nos jours tomber le dernier souverain (1). Ces événemens sont étrangers à notre sujet; mais il est utile de faire voir l'influence qu'ils eurent sur la destinée des Kosaques.

Tandis que le khan de Krimée cherchait à se rendre indépendant, la Russie voulait reprendre les provinces que la Pologne lui avait enlevées; et, dans cette double querelle, quand la Pologne cultivait l'amitié du khan de Kasan ou des Nogais, la Russie recherchait l'alliance de la Krimée. Ce n'était plus le temps où la terreur du joug tartare réunissait tous les chrétiens sous le même étendard: maintenant l'intérêt faisait taire la voix de la religion; il n'était pas rare de voir, dans les rangs de deux armées ennemies, la croix et le croissant.

Ainsi, dans la guerre qu'Iwan IV fit à la Po-

(1) Sahib Ghirai a abdiqué en 1783.

logne, il avait armé contre elle le khan de Krimée, qui fit une puissante diversion dans la Volhynie; alors Albert crut devoir appeler les Tartares du Volga, et conclure une alliance avec leur khan Schahmatey (1).

Ce traité fut conclu à Petrikow, dans la solennité d'une diète. Les Polonais l'avaient confirmé par des sermens aussi forts, a dit un historien (2), que s'ils n'eussent pas prévu la difficulté d'en remplir toutes les conditions (3); les Tartares l'avaient juré en buvant de l'eau dans laquelle ils avaient plongé la pointe de leurs sabres, et en proférant mille imprécations, contre celle des deux nations qui manquerait à ses engagemens.

Les barbares y furent seuls fidèles; ils fondirent sur la Russie, pénétrèrent jusqu'aux Palus-Méotides, et arrivèrent à Tschernigow, sur le Borysthène, où le roi de Pologne devait les joindre avec une armée. Il ne s'y trouva point: il venait de faire sa paix avec la Russie; il était venu à bout d'armer les Tartares, les uns contre les autres; il crut devoir attendre le résultat de leur querelle (4).

---

(1) Kojalowicz, *Hist. Lithuan.*, pag. 285-286.

(2) Cromer, *Hist. Poloniæ*, lib. xxx, pag. 446 et seq.

(3) *Ibid.*

(4) Guagnini, *Rer. Polon*, tom. II, pag. 310-321.

Schahmatey, khan du Volga, fut long-temps sans pénétrer le secret de cette politique. Engagé, sans aide, sans conseil, sans avis, dans un pays inconnu, presque à la vue et sur la terre même de l'ennemi qu'il venait combattre, il ne cessait d'envoyer courrier sur courrier pour hâter l'arrivée des troupes qu'il attendait, et dont il n'attribuait le retard qu'aux divisions si ordinaires dans les délibérations de la Pologne (1). Tandis qu'il songeait à chasser le khan de Krimée de ses états, celui-ci parut tout-à-coup à ses yeux avec une armée moins nombreuse, mais plus aguerrie. Rivaux de puissance et d'ambition, ils ne furent pas long-temps, sans en venir aux mains. Des manœuvres à peu près semblables, une égale férocité, firent long-temps balancer la victoire : elle se déclara enfin pour Schahmatey. Cet heureux événement semblait devoir hâter les secours que lui avaient promis les Polonais pour consommer la défaite de leur ennemi commun; mais ils feignirent de croire qu'il n'était plus besoin que de son nom et de la terreur qu'il venait de répandre, pour achever son ouvrage. Schahmatey vit avec douleur que ses timides alliés n'étaient pas plus disposés à

(1) Cromer, lib. xxx, pag. 450 et seq.

profiter de la victoire qu'ils ne l'eussent été à venger sa défaite. Affaibli par ce succès, engagé, sans espérance de secours, sur un territoire où son ennemi trouvait à chaque instant de nouvelles forces, il craignait de n'avoir plus à combattre que pour n'être pas vaincu. L'événement justifia sa prévoyance tardive. Obligé de dissimuler tant qu'il lui restait une lueur d'espérance; réclamant en vain d'Alexandre ce qu'il n'avait pu obtenir de son prédécesseur; voyant son armée dépérir et se fondre moins par le fer de l'ennemi que par la disette, les rigueurs de la saison, les fatigues et la désertion; vaincu près de Kiow, et invoquant toujours en vain la foi des traités, le droit des gens, ceux de l'hospitalité et jusqu'à la pitié publique, il envoya demander du secours aux Nogais; il essaya lui-même de se délivrer des alliés, dans les mains desquels il n'était plus qu'un ôtage. Il fut repris, traité comme un criminel qui aurait tenté de s'évader, et, tandis que la république négociait avec ses ennemis, traîné au fond de la Samogitie, dans la forteresse de Kowno, où le chagrin ter-
1506. mina ses jours (1). Abrégeons cette scène de douleur, dans laquelle une politique défiante et pu-

(1) Cromer, liv. xxx, p. 456. — Kojalowicz, *ubi suprà*.

sillanime mit fort au-dessous des barbares, une nation naturellement généreuse et déjà policée.

C'est à cette époque que Cromer, le Tite-Live des Polonais, a fini son Histoire. Il nous a fourni peu de lumières sur l'origine des Kosaques. Peut-être n'étaient-ils pas encore généralement connus sous ce nom; mais on ne peut révoquer leur existence en doute. La guerre de Schahmatey avec le khan de Krimée se fit sur leur territoire : ils durent y prendre quelque part et se fortifier des débris d'une armée moins vaincue que dispersée; et cette agrégation de force doit avoir surpassé de beaucoup les pertes qu'ils auront pu faire, dans la querelle des deux khans.

Il se trouve dans les détails de cette guerre une circonstance qui pourrait jeter un nouveau jour sur le nom des Kosaques, nom dont l'étymologie est aussi disputée que leur origine.

Schahmatey avait avec lui un frère nommé *Kosak* (1), qu'il envoya demander du secours aux Nogais, et qui commandait un corps de son armée. Cet officier pouvait avoir sous ses ordres des troupes qui auront pris son nom, pour lui faire honneur, suivant la coutume antique et générale des Tartares (2). Ce n'est là qu'une con-

(1) Cromer, liv. XXX, pag. 452.

(2) *Voyez* ci-dessus, pag. 149.

jecture jetée au hasard dans un amas de probabilités. Les uns veulent que ce nom vienne du mot polonais *kosa*, chèvre, qu'on leur a donné pour exprimer leur agilité (1); Schérer pense qu'il vient d'une langue de terre qu'ils ont habitée, au bas du Borysthène, nommée *Kossa* (2). Les Russes entendent par Kosak, dans leur langue, *un brigand;* les Tartares par Kazak, *un guerrier armé à la légère* (3). Ces deux dernières étymologies sont les plus généralement adoptées. Tout nous porte à croire que ce nom fut plutôt connu du côté du Caucase que sur le Borysthène; mais c'est ici qu'on aperçoit les élémens certains de leur constitution.

---

(1) Hartknoch, *Resp. Polon.*, p. 884. — Büsching, *Geogr.* tom. II, pag. 221.

(2) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I.

(3) *Kazak* tataricum est nomen, *Kosak* verò ruthenicum, valens in lingua latina servilem stipendiarium, grassatorem, seu reytcronem. (Matthiæ à Michow *Descriptio Sarmatiarum*, tom. I, cap. XII, p. 192. (*In Collect. scriptor. Polon.* Varsov. 1761.)

CHAPITRE III.

Premier Hettman. — Mœurs des Tartares Nogais et des anciens Kosaques. — Incursions de ceux-ci chez les Turcs.

DANS les premières expéditions que firent les Kosaques, ils trouvaient toujours quelque Polonais chassé de sa patrie par la misère ou par ses crimes, disposé à se mettre à leur tête; quelquefois même des palatins riches les prenaient à leur solde (1). Enfin ils s'engagèrent à celle de la république, dont ils défendaient les frontières sous le titre de *milites præsidiarii* (2). Vers 1506, après la guerre des Tartares, ils avaient pour chef un Polonais nommé *Predslaw-Landski-Bronski*, d'une famille sénatoriale; c'est celui que leur tradition regarde, comme le premier hettman (3). Le nom de cette dignité

(1) Andreæ Cellarii *Descriptio regni Poloniæ*, pag. 509.

(2) *Voyez* Bernardi Vapovii *Fragmenta*, *in continuatione Cromeri*, pag. 543-545. (Basileæ, 1589.)

(3) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. II, p. 3. — Büsching, tom. II, pag. 217-219. — Le mot *hettman* est composé de *hett*, qui veut dire chef, et de *man*, homme. *(Ibid.)*

fut emprunté des Polonais, chez lesquels il servait encore à désigner le grand général de la couronne.

Les Kosaques de l'Ukraine n'étaient pas divisés à cette époque : on ne connut les Zaporogues que long-temps après (1). Toute leur nation portait encore les armes ; il y avait peu de femmes, parce qu'ils étaient presque toujours en course et continuellement recrutés par des réfugiés étrangers. Comme on ignorait leur force, on n'exerça d'abord aucune influence sur leur organisation et l'élection de leurs chefs.

1515. Leur première union avec la Pologne fut signalée par une expédition qui fut une source de querelles et de malheurs pour la république. La Podolie, située sur les frontières de la Turquie, presque déserte, offrait des pâturages immenses, où les Turcs laissaient librement errer leurs nombreux troupeaux ; au-delà du Tyras ou Niester, qui devait leur servir de barrière. On ne les en avait jamais empêchés. Enfin les Kosaques, poussés par la cupidité, enveloppèrent un jour de toutes parts leurs paisibles voisins, égorgèrent les pasteurs et emmenèrent les troupeaux.

---

(1) Ukase du 14 août 1775. *Voyez* cette pièce à la fin du tom. II.

Au bruit de cette attaque inopinée, les Turcs passent le Niester, attaquent les violateurs de la paix. Les premiers étaient animés par le désir de la vengeance, les autres par l'envie de garder leur butin : ils se battirent avec fureur. Les Turcs, obligés de céder dans cette rencontre, revinrent à la charge, inondèrent sept fois la Podolie et la Volhynie, et, de cette époque, commença, entre la Turquie et la Pologne, les Kosaques et les Tartares, la série de guerres et de calamités que nous avons à parcourir (1).

A la suite de ces incursions, et comme pour augmenter l'horreur et la confusion du tableau, Mengli Ghirai, khan de Krimée, transporta sur toute la côte de la mer Noire, depuis le Don jusqu'au Danube, des milliers de Tartares Nogais, qu'il était allé vaincre au-delà du Volga (2). Ils étaient destinés à former, au-devant de la Krimée et de la Turquie, une barrière contre les Kosaques. On les a connus, depuis leur transplantation dans ce désert, sous le nom de *Tartares du Budgiak*. 1520.

Ils étaient de la race des Mongols qui firent

---

(1) Bernardi Vapovii *Fragmenta*, 565-566.

(2) De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. III. — Bernardi Vapovii *Fragmenta*, ubi suprà. — *Hist. de la Tauride*, par Sestrencewicz, tom. II, p. 160.

partie de la grande expédition : leurs mœurs étaient les mêmes que celles des Tartares (1); mais on les aurait plutôt pris pour les Huns d'Ammien-Marcellin, à leur taille médiocre, à leur grosse tête, à leur face plate et ronde, à leur barbe rare, à leur teint olivâtre, à leurs yeux vifs et perçans, à leur petite bouche ornée de belles dents, à leurs cheveux noirs, dont une touffe seulement tombait sur leur front (2).

Destinés à la rudesse d'une vie nomade et guerrière, ils étaient plongés en naissant, par leurs mères, dans la neige ou l'eau froide mêlée de sel (3). A peine étaient-ils en état de se porter, qu'on les mettait à cheval : on leur faisait traverser les rivières à la nage; on ne leur donnait rien à manger qu'ils n'eussent atteint d'une flèche l'aliment grossier destiné à leur subsistance (4) : c'était, pour tous, de la farine de millet, d'orge ou de blé sarrasin, réduite en boules, ou cuite sous la cendre, en petits pains;

(1) Guagnini, *de reb. Polon.*, tom. II, pag. 218; Francofurti, 1584. — Pastorius ab Hirtemberg, *Histor. Polon.*, pag. 48-50. — *Description de l'Ukranie*, par le sieur de Beauplan; Rouen, 1660, in-8°., pag. 29-31.

(2) *Ibid.* — Beauplan, pag. 34.

(3) *Hist. de la guerre des Kosaques*, par P. Chevalier; Paris, 1668. — *Discours des Tartares Précopites*, pag. 61-92.

(4) *Ibid.* — Beauplan, pag. 40-45.

de la chair de cheval tué ou mort de maladie, et mortifiée sous la selle de leurs chevaux. L'eau, la neige fondue, le lait de jument, composaient leur boisson ordinaire; mais ils préféraient à tout l'eau-de-vie, que les Européens leur apprirent à distiller (1).

Dans leurs maladies, ils ne connaissaient guère que deux remèdes : ouvrir la veine à un cheval, en boire le sang, et galoper jusqu'à ce que l'homme et le cheval tombassent de fatigue (2). Deux voyageurs modernes ont retrouvé ce dernier remède en usage chez les Kosaques (3).

Leurs vêtemens étaient faits de peaux de mouton ou de bêtes sauvages, et pour les chefs, de gros drap de diverses couleurs : leurs armes consistaient en un arc, des flèches souvent empoisonnées, une lance et un sabre recourbé (4).

Nés pour la guerre et le brigandage, ils ne connaissaient et n'estimaient ni les arts, ni les sciences : ils ne pouvaient même se résoudre à cultiver la terre ; ils en laissaient le soin à leurs

(1) Beauplan et Chevalier, *ubi suprà*.

(2) *Ibid.*

(3) Reuilly, *Voyage en Tauride*. — Clarke, *Voyages en Russie, en Tartarie*, etc. *Voyez* ci-après, tom. II, liv. VI.

(4) Chevalier, *Discours des Tartares Précopites*, pag. 63, 64, 65. — Pastorius, *Histor. Polon.* pag. 61.

esclaves. Pour eux, impétueux dans leurs courses, mous et lâches dans l'intérieur de leurs familles, ils traînaient leurs jours dans la plus apathique oisiveté (1).

Des lois simples, assorties à leur ignorance, à leur pauvreté, réglaient leur conduite. Les *mourzas*, ou chefs de tribu, qui les conduisaient à la guerre, terminaient leurs procès sans discussion et sans formalités (2). Doux et affables entre eux, hospitaliers envers les étrangers, mais zélés sectateurs du mahométisme (3), ils regardaient les chrétiens avec horreur; et dans leurs invasions, couvrant leurs passions brutales d'un motif de religion, ils s'abandonnaient à toute la férocité de leur caractère (4).

Montés sur des chevaux de mauvaise mine, mais infatigables, auxquels un peu d'herbe suffisait, après une course de vingt à trente lieues, ils passaient les déserts sans boire, les torrens les plus rapides à la nage, les montagnes escarpées au galop (5).

Toujours prêts à faire des incursions chez

---

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) Voyages de Shaw, tom. I, p. 236.

(4) Chevalier et Beauplan, *ubi suprà.*

(5) Pastorius, *ubi suprà.* — Beauplan, pag. 42-46.

leurs voisins, parce qu'ils n'avaient que ce seul moyen de se procurer ce qui leur manquait, ils s'élançaient, du fond de leurs solitudes, au moindre signal donné par le Grand Seigneur ou par leur Khan (1). Ils préféraient l'hiver pour leurs expéditions, à cause de la longueur des nuits et parce que les fleuves, les marais glacés et les neiges durcies, offraient un passage plus rapide, une route plus facile à leurs chevaux, qu'ils ne ferraient point. Aussi, marchant toujours par les chemins les moins connus et les moins praticables, ne faisant point de feu dans leurs camps, divisés en plusieurs bandes, réunis en un clin-d'œil, effaçant, par la combinaison de leurs évolutions, la trace de leurs chevaux sur l'herbe, le sable ou la neige, ils surprenaient presque toujours les peuples les plus en garde contre leurs rapines. Vainqueurs, ils égorgeaient les vieillards, les enfans en bas âge, et entraînaient avec eux les hommes faits, les femmes et les filles, que des marchands d'esclaves venaient leur acheter. Enfin, dévastant partout les moissons, brûlant les maisons, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, retournant plusieurs fois sur leurs pas, ils ne rentraient chez

(1) Bernardi Vapovii *Fragmenta*, *in Continuatione Cromeri*, pag. 547.

eux qu'après avoir fait de la plus riante et de la plus riche contrée une affreuse solitude... Il reste d'eux un proverbe qui donne l'idée la plus juste de leurs expéditions ; c'est que « l'herbe » ne doit plus croître sur la terre, où ils ont passé » en ennemis (1). »

Vaincus, ils s'enfonçaient dans leurs solitudes, où on les jugeait invincibles, inexpugnables, où ils étaient libres en effet comme les Scythes de Strabon, parce qu'ils n'avaient rien qui pût les engager à supporter la servitude (2).

En traçant ce tableau, j'ai presque fait le portrait des premiers Kosaques. Aussi braves, aussi féroces, aussi bons archers et cavaliers que les Tartares, ils bravaient comme eux la faim, la fatigue et les frimas (3) : ils leur dressaient des embuscades dans ces défilés où leurs aïeux avaient tant de fois exterminé les Russes. Quand ils étaient surpris au milieu d'une steppe,

---

(1) *Description de l'Ukranie*, par Beauplan, pag. 50-52. — *Discours des Tartares Précopites*, par P. Chevalier, p. 77-80. — Pastorius, *ubi suprà*. — Cromer, liv. XXIX, pag. 434.

(2) Scythæ adversùs exteros invitii sunt atque inexpugnabiles, quòd nihil habeant cujus causâ servitutem sustinere velint.

(3) Beauplan, pag. 47. — Schérer, tom. I, liv. VII, p. 110. — J. Crassinii *Polonia*, lib. 1, pag. 408-409. *(In Collect. scriptor. Polon.)*

ils se formaient en *tabort* (1) entre deux files de chariots, à la manière des Komans ; et toujours marchant au milieu de ce retranchement mobile, ils se défendaient avec des armes à feu, dont ils apprirent à faire usage, vers cette époque. Alors la confusion se mettait dans les rangs des Tartares ; ils fuyaient en désordre sans entendre la voix de leurs chefs, jetant derrière eux leur butin, leurs armes, leurs vêtemens ; et coupant les sangles de leurs selles pour soulager leurs chevaux, ils couraient jusqu'à ce que leurs oreilles ne fussent plus frappées du bruit qu'ils prenaient pour la foudre (2).

Encouragés par ces succès, les Kosaques attaquèrent des ennemis dont l'opulence excitait davantage leur cupidité : ils se firent matelots et pirates, et devinrent la terreur de ces Musulmans qui venaient de renverser l'empire d'Orient (3).

---

(1) *Description de l'Ukranie.* — *Hist. de la guerre des Kosaques*, par Chevalier. — *Relation du voyage de la Royne de Pologne*, par Le Laboureur, sieur de Blerenval ; Paris 1647, in-4°., pag. 227-228.

(2) *Ibid.* — Reynold. Heidensten. *de Bello Moscovitico*, pag. 801, Colon. Agripp. 1583, in-fol.

(3) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, p. 121. — *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. III. — *Hist. généalogique des Tatars*, notes de Bergeron, pag 438.

Quand ils avaient résolu de faire une expédition contre les Turcs, ils se rassemblaient dans une île que le Borysthène forme par-delà les cataractes, après qu'il a reçu la petite rivière de Tschergomlik. Cette île est environnée d'une multitude d'autres plus petites, dont quelques auteurs ont porté le nombre à dix mille, séparées par une infinité de canaux couverts de roseaux, de bancs de sable, ou de rochers, qui en cachent et défendent l'approche. C'était dans cet asile impénétrable aux Tartares, et même aux galères turques, que les Kosaques avaient leur chantier, leur magasin, leur arsenal, leur artillerie, composée en grande partie des canons qu'ils avaient pris aux Turcs : c'est là qu'ils construisaient leurs *cholna*, bateaux de chêne ou de sapin, longs de soixante pieds, larges de douze, garnis d'une voile et de quinze rames, armés de deux fauconneaux et de quelques fusils (1). Lorsque ces préparatifs étaient terminés, ils nommaient le chef de l'expédition, de la même manière qu'ils nommèrent ensuite leur hettman : ils n'emportaient avec eux qu'un peu de farine de millet ou de biscuit; leur troupe

(1) Schérer, *ubi suprà*. — Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 55-58. — P. Chevalier, *Discours des pays, mœurs et gouvernement des Kosaques*, Paris, 1668.

n'était, pour les courses les plus importantes, que de six à dix mille hommes d'élite, tous disposés à braver les périls, à sacrifier leur vie, à faire à l'ennemi tous les maux que peuvent inspirer la fureur et la cupidité.

Pour apprécier la hardiesse de leurs entreprises, il faut savoir que les Turcs possédaient à l'embouchure du Borysthène, et sur les deux rives opposées, Kisikermen et Tawangorod, et que des chaînes de fer, tendues sous le canon des deux forts, en défendaient le passage. Les Kosaques, arrivés près de cet endroit à la faveur d'une nuit obscure, abattaient un gros arbre garni de ses branchages, et le poussaient devant eux sur le fleuve. Au bruit de sa chute contre les chaînes, les Turcs alarmés tiraient le canon; mais leur inexpérience et leur maladresse leur donnaient à peine le temps de recharger une seconde fois, que les Kosaques, méprisant le feu d'une mousqueterie mal servie, avaient franchi le passage et s'élançaient bientôt sur la mer Noire (1).

Par leurs courses continuelles sur cette mer, ils en avaient acquis une connaissance si exacte, qu'ils y naviguaient dans l'obscurité de la nuit,

(1) Schérer, Beauplan, Chevalier, *ubi suprà*.

avec plus de sécurité que les Turcs en plein jour; leurs petits bateaux arrivaient sous le feu des galères ottomanes avant que l'ennemi eût le temps de se mettre en défense. A la nouvelle de leurs expéditions ou de leurs apprêts, des courriers étaient envoyés de tous côtés pour que les peuples menacés prissent les armes; mais d'autres stratagèmes mettaient encore la prévoyance des Turcs en défaut. Telles étaient la diligence et l'activité des Kosaques, qu'en moins de quelques jours ils avaient ravagé la Natolie, pillé des villes considérables, telles que Sinope et Trébizonde, porté la terreur dans Constantinople, et qu'ils ont plusieurs fois fait des prisonniers et pillé des vaisseaux turcs, à la vue du sérail (1).

Des expéditions fréquentes, et presque toujours heureuses, les avaient rendus, pour la puissance ottomane, un véritable fléau : aussi le terrible Amurath II, qui menaçait toute l'Europe, disait-il que les Kosaques l'empêchaient de dormir.

Enfin leurs incursions furent si souvent re-

---

(1) Schérer, de Guignes, Beauplan, Chevalier, *ubi suprà.* — *Hist. de la puissance ottomane*, par le prince Kantimir. — Simeonis Starowolsci *Polonia*, lib. 1, pag. 473. *(In Collect. scriptor. Polon.)* — Andreæ Cellarii *Descriptio regni Polon.* p. 510. *(Ibid.)*

nouvelées, que leur population paraissait innombrable. Aussi un de leurs chefs répondait-il au grand-seigneur qui l'interrogeait sur leur nombre : « Il y en a autant que de brins d'herbe; » chaque arbre en couvre plusieurs, toujours » prêts à marcher contre toi. » Cette réponse énergique tendait à augmenter encore la terreur qu'ils inspiraient. L'exagération du Kosaque était politique : dès ce temps-là cette nation gardait avec soin le secret de ses forces réelles, que des écrivains contemporains ont estimées seulement à quarante mille hommes en état de porter les armes (1).

En examinant la position des Kosaques à cette époque, on trouve que tout était favorable à leur audace. Possesseurs d'un pays fécond, mais inculte, fortifié par la nature, environné de déserts, de bois ou de marais; ayant mille débouchés ouverts pour attaquer, des retraites sûres pour se défendre; placés au milieu de trois peuples qu'une éternelle inimitié séparait, ils étaient toujours craints et souvent recherchés à la fois par les Turcs, les Russes et les Polonais. Ils s'attachèrent d'abord à ceux-ci, parce qu'ils en

(1) Andreæ Cellarii *Descriptio regni Polon.*, pag. 513. — Simeonis Starowolsci *Polonia*, ubi suprà.

avaient plus à craindre ou à espérer. De son côté, la Pologne dut les regarder comme devant la délivrer du tribut honteux qu'elle payait encore aux Tartares (1), et comme une barrière contre l'accroissement d'une puissance qui menaçait toute la chrétienté. Ils trouvèrent dans sa protection une existence solide, et la Pologne paya leurs services par des terres dont elle n'avait que la possession équivoque, disputée par la Russie, les Turcs et les Tartares.

D'ailleurs, ce que l'histoire de Pologne nous dit des premières expéditions des Kosaques, est fort au-dessous de l'idée que leurs traditions nous en donnent; leurs exploits n'y sont guère regardés que comme des courses d'aventuriers ou de pirates (2), heureuses par l'imprévoyance et la maladresse de leurs ennemis. Ils ne sont d'abord appelés que *soldats mercenaires* (3), préposés à la garde des frontières : mais les services qu'ils rendirent à Sigismond, leur donnèrent une existence plus honorable. Ils l'aidèrent,

---

(1) Il était encore de quinze mille pièces d'or sous Sigismond Ier, (Bernardi Vapovii *Fragmenta*, pag. 537.)

(2) *Hist. de la guerre des Kosaques*, par P. Chevalier; Paris, 1658. — Pastorius, *de Bello Scythico-Kosatico*. — Andreæ Cellarii *Descriptio regni Polon.*, pag. 510.

(3) *Ibid.*

en revenant de son expédition de Russie, à s'emparer de Bielgorod; et c'est alors qu'ils furent généralement connus sous le nom de *Kosaques* (1), d'où l'on peut conjecturer qu'on prit ce nom pour une qualification, plutôt que pour une injure. En 1518, la diète de Petrikow leur avait accordé une espèce de solde, à condition qu'ils défendraient la Volhynie et la Podolie. Une autre décision de la diète, de 1529, leva, pour le même effet, des tributs sur les peuples des provinces voisines. Mais il faut observer qu'alors la couronne de Pologne ne reconnaissait encore aux Kosaques aucune possession territoriale, quoiqu'ils eussent peut-être, plus que toute autre puissance, le droit de réclamer tout ce qui se trouvait entre le Boug et le Don.

Le second hettman des Kosaques, que les historiens polonais, qui n'ont écrit qu'en latin, 1535.
nomment *Ostaphœus Daskievicius*, se rendit célèbre, surtout par la défense de Tscherkask ou Czircasii (2) contre les Tartares. Lorsque

(1) Matthiæ à Michow *Sarmatiarum Descriptio.*—Striykowski. — Andreas Cellarius, pag. 510–512. — Bernardi Vapovii *Fragmenta, in Continuatione Cromeri*, pag. 572.

(2) Circazs, Czirkasii ou Tscherkassi, ville à quinze milles au midi de Kiow. (Matth. Striykouski, *Sarmatia Europæa*, pag. 76. *In Collect. script. Polon.*)

ceux ci vinrent demander la continuation du tribut que Sigismond avait eu la faiblesse de leur payer, *Ostaphœus* se rendit auprès du roi, en même temps que leurs députés. Il apportait avec lui, en témoignage de sa valeur, d'énormes blocs de pierre que les Tartares avaient lancés dans Tscherkask. Le roi et les grands de la diète lui offrirent des présens et des subsides. Consulté sur les moyens d'arrêter les incursions des Tartares, il conseilla de faire construire, dans les îles du Borysthène, au-dessous des cataractes, une flotille qui pût contenir deux mille hommes de pied et quatre cents chevaux, assurant qu'avec cette petite troupe et une solde peu considérable, on arrêterait infailliblement les Tartares, qui ne pouvaient traverser le Borysthène qu'à la nage, avec d'immenses périls. Il représenta que, dans la plupart de ces îles, hérissées de rochers, fortifiées par la nature, plus importantes que d'autres plus spacieuses, on pouvait élever des forteresses, et en faire des boulevarts inexpugnables (1).

L'avis d'*Ostaphœus* fut goûté : on résolut de lui donner le territoire qu'il demandait; on attendit, à ce sujet, le consentement des Lithua-

(1) Joach. Pastorius, *de Bello Scythico-Kosatico*, ubi suprà.

niens, qui le regardaient comme leur propriété, depuis la conquête éphémère qu'en avaient faite Vitold et Gedimin; enfin on convint de l'abandonner aux Kosaques avec la ville de Tscherkask et quelques autres places au-delà du Borysthène; territoire que ceux-ci occupaient déjà, et qu'*Ostaphœus* devait tenir désormais à titre de gouvernement *(præfecturæ)* relevant de la couronne de Pologne (1). La date et la nature de cette concession m'ont porté à reconnaître dans *Ostaphœus Daskievicius*, Wischneweski que Leclerc et Schérer nomment le second hettman des Kosaques (2).

Ruschinskoï, qui fut le troisième, fit tous ses efforts pour les endurcir, les accoutumer à la fatigue et aux exercices d'une vie toute guerrière. C'est sous lui que cette nation acquit des développemens, et prit la forme qu'elle a toujours conservée. Ceux qui étaient moins propres au service ou qui avaient fait plusieurs campagnes, s'adonnèrent à la culture des terres, et s'étendirent sur les rives du Borysthène, dans les

---

(1) Bernardi Vapovii *Fragmenta, in Continuatione Cromeri*, p. 612; Col. Agripp., 1589. — And. Cellarius, pag. 510. (*In Collect. scriptor. Polon.* Varsov. 1761.)

(2) *Annales de la petite Russie*, tom. II, pag. 4. — Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. III.

palatinats de Braklaw et de Kiow (1). Ce territoire fertile, désolé par tant d'incursions cruelles, réclamé par les Lithuaniens, les Polonais et les Russes, n'était en effet à personne; ou plutôt l'héritage antique des anciens Polouses ou Komans appartenait naturellement aux Kosaques leurs descendans. Ils rentrèrent donc dans leur patrimoine; mais, obligés de le défendre contre les Tartares, ils ne perdirent pas de vue leurs premières habitudes. L'été, ils se rendaient dans leurs îles, y préparaient ces expéditions qui tenaient Constantinople dans la terreur, ne laissant à la culture de leurs terres que les femmes, les enfans et les vieillards hors d'état de servir: l'hiver, ils confiaient la défense de leurs forteresses, de leur arsenal et de leurs chantiers, à quelques milliers d'hommes, qui furent d'abord nommés *præsidiarii*, et qu'on peut regarder comme les premiers Zaporogues, dont le nom indiquait leur établissement au-delà des cataractes (2). L'île de Khorticza fut une de leurs premières stations (3).

---

(1) Simeonis Starowolsci *Polon.* lib. 1. — *(In Collect. script. Polon.* tom. I, pag. 453.*)*

(2) Ils furent ainsi nommés des deux mots polonais *za* [au-delà] et *porog* ou *porohi* [cataractes].

(3) A quarante-quatre milles au sud de Kiow, par 50 degrés

Il n'est pas difficile de concevoir que des hommes uniquement destinés à vivre en soldats, privés de toute communication avec les femmes, éloignés de tout ce qui peut adoucir les mœurs et polir l'esprit, nourris dans l'exercice de la guerre et du brigandage, aient contracté des habitudes plus féroces, et se soient bientôt détachés de la nation à laquelle ils appartenaient. La durée de leur union serait un miracle. Mais n'anticipons pas sur les événemens. Presque tous étaient encore militaires; ceux qu'on avait préposés à la défense des îles, n'étaient alors que leur garde avancée.

A la mort de Ruschinskoï, arrivée en 1543, 1543.
Venschick Khelmintzkoï fut élu hettman à l'unanimité des suffrages, selon Schérer; mais je ne sais si le droit des Kosaques était alors bien reconnu : quoi qu'il en soit, il fut nommé, peut-être comme *Ostaphœus*, gouverneur et général des troupes auxiliaires sur les frontières de la Tartarie; car la Pologne considérait alors les Kosaques plutôt comme ses sujets, que comme ses alliés (1).

---

lat. et 40 degrés long. (Steph. Sarnicii *Descriptio veteris et novæ Polon.*, pag. 247. *Collect. scriptor. Polon.*)

(1) And. Cellarius, *Descriptio Polon.*, pag. 511.

L'hettmanat de Khelmintzkoï est fameux dans leurs annales par une victoire qu'il remporta sur les Tartares de la grande horde, près de Zazlaw en Volhynie. On ne peut entendre par cette désignation que les Tartares de la Krimée.

1573. Dans les troubles qui divisèrent la Pologne
1575. pour l'élection d'un roi, et dans ceux qui suivirent la disparition subite de Valois, le choix d'un chef de Kosaques put paraître une chose indifférente à la cour et à la diète. Ainsi, à la mort de Khelmintzkoï, ils peuvent avoir nommé, par un suffrage libre, ce Twerkofskoï, dont le généralat fut honoré par des exploits dignes d'un autre peuple. Appelé au secours de Jean, hospodar de Valachie, contre les Turcs et les Tartares, il se mit en campagne. Ardent, infatigable dans ses marches, habile à profiter de sa supériorité, à éviter les embûches, à faire tomber l'ennemi dans ses piéges, il en était devenu la terreur; mais, après avoir battu les Turcs dans quatorze actions sanglantes, surpris lui-même avec deux mille de ses soldats, il fut massacré comme eux, après avoir chèrement vendu sa vie (1).

Le choix des Kosaques, assemblés peu de temps après pour nommer son successeur, tomba

(1) *Description de l'Ukranie*, pag. 54-55, par le sieur de Beauplan; Rouen, 1660; in-8°.

sur Bogdanko-Ruschinskoï, qui, ramassant les débris de l'armée et appelant les autres sous ses drapeaux, se trouva bientôt à la tête de forces plus redoutables que n'en avaient jamais pu rassembler ses prédécesseurs. Ses vues s'étendant comme ses moyens, un voïevode de Kiow, inquiet de ses desseins, et voulant occuper la belliqueuse activité de sa troupe, lui conseilla de faire construire une flottille sur le Borysthène, et d'aller attaquer les hordes tartares, campées autour d'Oczhakow.... Roschinskoï embrassa ce projet avec ardeur. La flotille qu'il fit construire en cinquante jours, dans le modèle des *cholna* dont j'ai donné la description, n'était guère supérieure à celles que les Patzinaces et les Russes avaient sur le Borysthène : ces bateaux n'avaient ni tillac, ni pont, ni boussole. Tous les Kosaques fournirent aux frais de l'armement; la Pologne y contribua. Tandis que la flotille descendait le fleuve, une autre troupe de cavalerie légère suivait le rivage; et toute cette petite armée tombant à l'improviste sur les Tartares, en fit un grand carnage et rapporta chez elle un immense butin. Cependant le bruit de cette invasion retentit dans toute la petite Tartarie; une nuée de cavalerie fut bientôt sur les traces des Kosaques : mais ceux-ci avaient dis-

paru; la fureur des Tartares s'épuisa sur les plus belles contrées de la Podolie.

Ils croyaient s'être vengés, quand l'ennemi se remontra sur leur territoire, et traita la Krimée comme les Tartares avaient traité la Podolie. Ainsi ce ne fut, des deux côtés, pendant plusieurs années, que des incursions, des pillages, des massacres; et la Pologne s'applaudissait d'être séparée de la Turquie par ce vaste champ de carnage et de destruction (1).

(1) Bernardi Vapovii *Fragmenta*, ubi suprà.

CHAPITRE IV.

Organisation des Kosaques de l'Ukraine.

Enfin, Étienne Battori apporta au royaume de Pologne l'espérance d'un meilleur avenir. Politique sage et clairvoyant, esprit éclairé, guerrier et législateur, il vit le parti qu'il pouvait tirer d'une nation qu'on avait ménagée à raison de ses services, mais qui n'était encore regardée que comme un ramas d'aventuriers. Il se flatta de les attacher à la Pologne et de régulariser leurs institutions, de diriger leur fougue impétueuse, de dominer leur humeur farouche par des bienfaits, et d'user de leur courage, sans avoir à craindre leur licence indomptable. C'est lui qu'il faut regarder comme le fondateur de leur puissance. 1577.

Plus prévoyant que son prédécesseur, Étienne avait fait tomber son choix ou du moins dirigé celui des Kosaques sur la personne de Bogdanko-Roschinskoï (1), qui justifia pleinement cette

(1) J. Pastorius, *in Collect. script. Polon.* — And. Cellarius, *Descriptio regni Polon.*, pag. 511. — Leclerc, tom. II, pag. 383.

faveur. Étienne lui donna d'autres témoignages d'estime : il assigna des marques distinctives à la dignité dont il l'avait honoré, telles que le *boulava*, ou bâton de commandement; le *bountschunk* ou queue de cheval, pour étendard; un sceau représentant un Kosaque armé, portant un sabre nu au-dessus de sa tête couverte d'un bonnet surmonté d'une corne en guise d'aigrette (1), décorations dont plusieurs rappelaient à cette milice son origine scythique.

Pour assujettir les Kosaques à une discipline plus sévère, Étienne Battori descendit jusque dans les détails de leur organisation militaire et politique; il les distribua en six régimens de mille hommes, divisés par compagnies ou *sotna*, dans lesquelles tout Kosaque militaire devait être inscrit. Il donna pour adjoints à l'hettman un général d'artillerie appelé *obozni*, un secrétaire (*pissari*), dont l'influence a plus d'une fois causé des révolutions, des aides-de-camp (*jeassoul*), des colonels ou commandans d'un polk (*pulkowniki*), des centurions commandant une

—Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 3. et 4, Paris, 1668. — W. Tooke, vol. I, pag. 288.

(1) Pastorius. — And. Cellarius, *Descriptio regni Polon.*, p. 511. — Leclerc. — Lévêque.

sotna *(sotniki)*, et des juges *(soudi)* (1). Il ajouta au territoire que Sigismond leur avait donné, la ville de Techtimirow avec son château, son couvent et toute la partie du diocèse sur la rive droite du Borysthène, pays d'une étendue de vingt milles d'Allemagne. Techtimirow ou Tschigirin était assignée pour le séjour de l'hettman (2) : c'est de là qu'il devait diriger les expéditions, renouveler la garnison des îles du Borysthène et faire exercer les milices. Outre ces concessions, tout Kosaque devait recevoir par an, de la générosité du roi de Pologne, et comme solde, un ducat d'or et une pelisse (3). Rien ne caractérise mieux la souveraineté que ces dons et ces institutions.

Étienne fit plus ; il établit ou reconnut l'établissement d'un corps de quarante mille Kosaques dans la basse Volhynie et dans la basse Podolie. Il lui donna ou lui permit d'attirer des paysans étrangers ou libres pour les aider à dé-

(1) Schérer, *ibid.* — *Hist. de la guerre des Kosaques*, par P. Chevalier; Paris 1668, pag. 3.

(2) *Traité du royaume et du gouvernement de Pologne*, par Le Laboureur, pag. 225-227.

(3) Le Laboureur, *Traité du royaume et du gouvernement de Pologne*, ubi suprà.

fricher l'Ukraine (1). C'était l'institution la plus favorable à ses projets : par ce moyen, il s'assurait la défense de la Pologne ; il doublait ses forces militaires ; il fertilisait une contrée inculte depuis quinze siècles ; il se créait en quelque sorte un nouveau royaume, et préparait la civilisation d'un peuple aussi redouté de ceux qu'il devait défendre, que des ennemis qu'il était chargé de combattre. Le génie des Kosaques trompa la sagesse de ces vues politiques.

D'abord, satisfaits des dons de ce prince, ils se signalèrent par des incursions fréquentes sur les terres des Tartares et des Turcs. Ils conquirent sur eux plus de six cents lieues de territoire, prirent Trébizonde, Sinope, et parurent en vainqueurs sous les murs de Constantinople (2).

Fiers de ces succès, ils se crurent invincibles. Leurs exploits, fruits de la discipline qu'Étienne Battori leur avait donnée, furent utiles à la Pologne (3), tant qu'ils se bornèrent à faire respecter le territoire de la république, et dans un temps où la puissance ottomane menaçait sérieu-

(1) Le Laboureur, pag. 229. — Büsching, *Géogr.*, tom. II, pag. 214.

(2) Beauplan, P. Chevalier, Le Laboureur, *ubi suprà.*

(3) C. Hartknoch, *de republica Polonica*, lib. I, cap. II ; Lipsiæ, 1701. — *Hist. universelle*, tom. XLI, pag. 52.

sement l'indépendance de l'Europe : mais leurs incursions devinrent bientôt des fautes politiques graves, des violences inexcusables, une source de guerres continuelles. Il fallait qu'ils fussent écrasés, et alors la Pologne eût été à découvert; ou qu'ils triomphassent complètement, et vainqueurs, ils devenaient aussi dangereux que les Turcs. Dans cette alternative, Étienne Battori voulut arrêter leurs progrès et réprimer leur esprit d'indépendance. Des seigneurs polonais et lithuaniens possédaient des terres dans leur voisinage; il ne tarda pas à s'élever des discussions sur la démarcation des propriétés. Ceux-là voulaient assujétir les Kosaques, ceux-ci cherchaient à attirer les paysans des seigneurs dans leur institution. De ce conflit résultèrent des guerres sanglantes, terminées par une défection totale. Etienne Battori vit la tempête s'élever : il projeta de détruire le corps qu'il avait établi lui-même, au-delà des cataractes. C'étaient ces redoutables Zaporogues, noyau militaire de la nation; peuple toujours en armes, accoutumé aux fatigues, vivant de rapines, et qui pouvait devenir redoutable à une nation occupée d'agriculture et endormie dans les arts de la paix. Etienne voulait prévenir des malheurs encore éloignés; mais les Kosaques pénétrèrent

son dessein. A l'instant ces guerriers, qui n'avaient ni femmes, ni enfans, ni aucun de ces liens qui attachent à la terre natale, formèrent le projet de se retirer chez leurs frères du Don (1). Cependant la prudence et la douceur du monarque polonais les retinrent dans leur patrie, et ils ne cessèrent d'être utiles contre les Turcs, jusqu'à l'époque où de nouveaux sujets de discorde amenèrent des guerres sanglantes, terminées par la défection de tous les Kosaques en faveur de la Russie.

Mais, avant de retracer cette grande révolution, reprenons l'histoire de ceux qui, restés sur les bords du Don et du Jaïk, passèrent les premiers sous le joug qui doit enfin les réunir.

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, etc., tom. II, pag. 384.

LIVRE II.

CHAPITRE Ier.

Établissement des Kosaques du Don, d'Azow et du Terek, sous la protection de la Russie.

Les différences physiques et morales qui font distinguer, au premier coup-d'œil, un Kosaque d'avec un Russe, sont si frappantes (1), qu'on ne peut assez s'étonner que des savans judicieux se soient avisés de leur supposer la même origine (2). Si les Kosaques de l'Ukraine avaient été des Russes qui fuyaient le joug de la Pologne, il semble qu'ils eussent dû se réfugier au sein de leur patrie, plutôt que de rester dans le voisinage de leurs tyrans. Mais il est encore plus difficile de concevoir comment des Russes de la florissante Nowogorod auraient quitté les rives de la Wolchowa, traversé les pays de la domination tartare, pour aller chercher, entre les roseaux du Don, un asile contre une tyrannie

(1) Clarke's *Travels*, part. I, chap. XIII, XV, XVII. — *Voyez* ci-après, tom. II, liv. VI.

(2) Müller, Büsching, Storch, etc.

qui les avait à peine atteints, et y seraient devenus la souche de plusieurs autres branches de Kosaques (1). Tous les monumens historiques, toutes les probabilités morales, combattent ces hypothèses.

Si l'on pouvait douter, d'après ce que nous avons dit dans le livre précédent, de l'origine commune des Kosaques de l'Ukraine, du Don et du Jaïk, on devrait être frappé de la résolution que prirent les Zaporogues de se retirer chez leurs frères, lorsqu'on les menaça de leur destruction : on achèverait de se convaincre de la consanguinité de toutes leurs branches par l'exacte similitude de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs lois et de leur caractère. Plusieurs des villes qu'elles ont fondées séparément, à des distances fort éloignées, portent les mêmes noms. La Tscherkask du Borysthène, dont l'origine se perd dans le chaos des invasions tartares (2), existait long-temps avant que Tscherkaskoï fût bâtie au bord du Don ; l'une et l'autre ne pouvaient avoir été fondées que par ce même peuple dont le nom primitif était peut-être celui

(1) Storch, *Tableau de la Russie*, liv. I, chap. IV.

(2) And. Cellarii *Descriptio regni Poloniæ*, pag. 603. *(In Collect. scriptor. Polon.)* — Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 13. — Matth. Strijkowski, *ubi suprà.*

de *Tscherkask* (1), de même que certaines tribus de Tscherkesses, établies dans le Caucase, se donnent encore le nom de *Kasachi* (2). Il n'est pas même impossible de reconnaître, dans la Techtimirow de l'Ukraine, appelée par Leclerc *Terek-Timirow*, une étymologie tirée du fleuve du Terek, sur lequel vivait une tribu de Kosaques du Don. Je pourrais accumuler les analogies de ce genre; mais je préfère en revenir aux preuves.

Les anciens annalistes russes, bien éloignés du système de quelques savans modernes, font souvent mention des Kosaques tartares, qu'ils distinguent en deux branches principales, les Hordinski et les Azowiens (3), et ils parlent de quelques autres tribus obscures, dont les individus se mettaient au service de quiconque voulait les acheter (4). Les premiers, ainsi nommés parce que, placés au midi et à l'orient entre la mer Caspienne, le Jaïk et le Volga (5), ils semblaient envelopper la grande horde des Tartares, étaient incontes-

(1) Büsching, *Géogr.*, tom. II, pag. 220. — Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II.

(2) Reineggs, *Topographie du Caucase.* — *Précis de la Géographie universelle*, par M. Malte-Brun, tom. III, pag. 47.

(3) Büsching. *Géogr.*, tom II, pag. 223.

(4) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II.

(5) And. Cellarii *Geograph. (Collect. Polon.)* tom. I, p. 512.

tablement issus de ces Komans qui s'étaient enfuis, à l'approche de Batou-khan, dans les îles du Jaïk et sur la rive déserte de la mer Caspienne, où ils vécurent long-temps presque ignorés, du produit de leur pêche, de leurs pirateries, et du butin des incursions qu'ils faisaient dans le Kharisme (1). Mais à mesure que la puissance de la grande horde vint à s'affaiblir, ils se rapprochèrent de leur ancienne patrie. Quoique le mélange continuel de leur sang avec des races étrangères leur eût donné une teinte plus asiatique, ils n'en considéraient pas moins ceux du Don comme leurs frères, et les Tartares du Kaptschak comme les possesseurs injustes de leur patrimoine. Aussi se réunirent-ils souvent, pour la défense de la même cause, aux Russes, qui leur achetaient les objets volés dans leurs excursions, et avec qui les historiens orientaux les confondent (2).

Les Kosaques Azowiens, qu'il est raisonnable de regarder comme un mélange des *Kasachi* de Constantin Porphyrogénète avec les débris des Khosars et des Komans, qui se jetèrent, à

(1) *Hist. généalogique des Tatars*, note de Bergeron, pag. 690-693.

(2) Abulghasi-khan les nomme *Urusses de Jaytsk*. (*Hist. généalogique*, pag. 690-691.)

l'approche des Tartares, dans le Caucase, dans les marais du Kuban ou du Don (1), s'étendirent bientôt le long de la mer Noire jusqu'aux frontières de l'Ukraine. Au commencement du XVIe. siècle, ils avaient deux chefs, Agous Tscherkas et Karabaï (2), dont l'origine paraît circassienne. Ennemis du Kaptschak, ils durent s'allier avec les Nogais. Mais lorsque la puissance russe s'avança jusqu'au pied de leurs montagnes, elle inquiéta leur indépendance sauvage. Ils firent des incursions dans les provinces russes : poursuivis à leur tour dans leurs marais, ils éprouvèrent des défaites sanglantes; on les crut exterminés. Ils se séparèrent en deux petites tribus qui se répandirent dans l'ancien pays des Alains, et formèrent dans la suite les branches du Terek et de Grebensk (3). Ce sont celles que les annalistes russes regardent comme toujours disposées à vendre leurs services, et dont un écrivain polonais contemporain trace en peu de mots le portrait et la vie : « Là s'étendent, dit-il, les » champs de l'Alanie, désertés par les Alains, » et sans autres possesseurs étrangers : quelque- » fois seulement, les Kosaques les traversent

(1) *Ibid.* note de Bergeron, pag. 442.

(2) Büsching, *Géogr.*, tom. II, pag. 224.

(3) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 418.

» pour y chercher, suivant leur coutume, une
» proie à dévorer. Ils vivent de rapines, ne sont
» sujets de personne, et se répandent de loin en
» loin par bandes de dix, vingt, soixante, dans
» ces vastes solitudes (1). »

Ce témoignage vient à l'appui de celui des annalistes russes, et prouve que le nom de Kosaque était connu long-temps avant qu'il fût donné à ceux de l'Ukraine, auxquels Michow ne l'a point appliqué.

Cependant les Kosaques Azowiens, dont ceux du Terek s'étaient déjà détachés, n'étaient pas exterminés, comme leur défaite l'avait fait croire : ils se réunirent de nouveau ; ils continuèrent leurs courses dans les provinces russes, et leurs pirateries sur la mer Noire. Le succès de leur expédition leur attira des Circassiens : comme ils ouvrirent un asile à tous les transfuges étrangers, la crainte de l'esclavage qui s'établissait alors en Russie, les divisions qui désolaient les Tartares, l'usage d'accorder à leurs prisonniers

(1) Stant campi Alaniæ latè profusi, tam Alanis quàm advenis possessoribus orbati ac deserti : duntaxat interdum Kasaci eam pertranseunt quærentes, ut moris eorum est, quem devorent. Spoliis enim vivunt, nulli subjecti, gregatim, latissimos campos tres, decem, viginti, sexaginta, etc., numero percurrentes. (Matthiæ à Michow *Descriptio Sarmatiarum,* cap. XII.) Cet auteur, chanoine de Cracovie, né en 1456, mort en 1523, écrivait sous le règne de Sigismond I.

de guerre la liberté de s'inscrire sur leur liste, durent promptement augmenter la puissance de cette institution guerrière (1). Les Russes habitués à les considérer comme des brigands, s'accoutumèrent difficilement à les regarder comme une nation : enfin les tzars virent le parti qu'ils pouvaient tirer d'un voisin incommode durant la paix, mais utile à la guerre, instrument de terreur et de destruction peu coûteux à leur maître. En conséquence les Iwans consentirent à les prendre à leur solde, comme avaient fait les rois de Pologne.

Ce fut vers l'an 1549, ou quelque temps avant la prise d'Astrakhan, que les Kosaques du Don se mirent sous la protection de la Russie (2) : aucun acte authentique n'a constaté cette soumission ; mais il paraît qu'ils conservèrent alors le territoire qu'ils occupaient, qu'on leur donna le droit de pêcher dans les rivières et dans les lacs, d'extraire le sel des marais, de distiller l'eau-de-vie, et la liberté de choisir leurs chefs qu'ils appelèrent *atamans* (3). On leur accorda

(1) Storch, *Tableau de l'Empire Russe*, part. 1, liv. 1, ch. IV. — Leclerc, *Tableau de la Russie ancienne*, t. II, pag. 597.

(2) *Histoire généalogique des Tatars*, note de Bergeron, pag. 440. — Andr. Cellarii *Descriptio Polon.* pag. 512.

(3) Ce titre a la même signification que celui d'hettman, et

en outre des distributions annuelles de grains, comme on fait aujourd'hui, et quelques légers subsides, en forme de paie, quand on les appelait à la guerre.

Il y a lieu de croire que ces guerriers nomades signalèrent leur arrivée sous les drapeaux d'Iwan IV par cette campagne de Livonie, dont les écrivains contemporains ont tracé de si horribles tableaux (1).

Dix ans après, lorsque les Turcs vinrent assiéger Astrakhan, Iwan IV fit demander des secours à un chef des Kosaques de l'Ukraine, que les annalistes russes appellent le prince Wichnewitch (qui n'est peut-être autre que Wenschick Khelmintzkoi, quatrième hettman, cité par Schérer). Ce chef amena cinq mille des siens, qui restèrent pour la plupart, après la victoire remportée sur les Turcs, avec leurs frères du

---

se donnait aux chefs inférieurs des Kosaques du Don; mais on y ajoutait pour le chef général le mot *glavnoï*, ou bien on l'appelait indifféremment *hettman* comme celui de l'Ukraine. Chez les Kosaques Zaporogues, les chefs des kourènes s'appelaient aussi *atamans*, et le chef général *koschowoy-ataman*. (Voyez ci-après, liv. III, ch. II.)

(1) *Historia Belli Livonici*, etc., *per* Tilmanum Bredembachium *conscripta*. In-fol., 1600. pag. 230 et seq. — *Joannis Basilidis vita* à Paulo Oderborn *scripta, id. ibid.* etc. etc.

Don, et jetèrent ensemble l'année d'après, en 1570, à soixante werstes d'Azow, les fondemens de la nouvelle Tscherkaskoi, sur la rive orientale du Don (1).

Un tel établissement, encouragé par la Russie, semblait devoir améliorer les mœurs de ce peuple errant : mais on ne vit point cette révolution salutaire. Tant que les projets ambitieux d'Iwan IV purent occuper le génie belliqueux de ses nouveaux soldats, les provinces méridionales de l'Empire parurent tranquilles : lorsqu'il tenta d'y faire germer les fruits de la paix et du commerce, les Kosaques, impatiens du repos, reprirent leur métier de pirates et de brigands.

Ce monarque avait conçu l'idée de réaliser les projets des successeurs d'Alexandre, et d'établir le centre du commerce du monde entre la mer Caspienne et la mer Noire (2), sur ce point où tant de nations avaient passé pour le détruire.

---

(1) D'après les observations astronomiques du professeur Lovitz, en 1771, Tscherkaskoi est au 47ᵉ degré 13 minutes 40 secondes latitude, et au 57ᵉ degré 30 minutes longitude du méridien de l'île de Fer. (Leclerc, *Hist. moderne de la Russie*, tom. III, pag. 230.)

(2) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 229. — Huet, *Hist. du commerce et de la navigation des Anciens*, etc.

Déjà des bâtimens grossièrement construits allaient explorer une mer inconnue : des aventuriers hardis, franchissant les hauteurs du Caucase, entre les tribus sauvages qui l'habitent, allaient demander à la Perse ses soies et ses fruits délicieux (1) ; des caravanes se hasardaient dans les déserts de la grande Buckharie, au travers de mille races ennemies, et la fortune souriait à ces tentatives d'un commerce dans l'enfance. L'aspect de ces succès éveilla la cupidité des Kosaques ; ils poussèrent de nombreuses colonies le long du Volga, sur la route fréquentée des voyageurs. Là, des plaines découvertes, des marais inaccessibles, des solitudes profondes favorisaient leurs attaques et leur retraite. Le commerce naissant fut alarmé ; bientôt ils osèrent arrêter des caravanes nombreuses, des envoyés étrangers (2), faire des prisonniers qu'ils vendaient aux Turcs, et piller les caisses du tzar. Enfin Iwan IV, irrité de leur audace, envoya des troupes contre ces bandes indisciplinées qu'il avait prises sous sa protection : leur féroce bravoure, sans autre frein que la crainte, ne put tenir contre les attaques régulières des Strélitz.

(1) *Voyage d'Olearius*, traduction de Wicquefort, in-4°, Amsterdam, 1727, pag. 426, 431, 485.

(2) *Hist. généalogique des Tatars*, note de Bergeron, p. 531.

Les uns périrent dans des combats acharnés, d'autres sur l'échafaud ; le reste regagna les stanitzas du Don, ou les antres du Caucase : cinq à six mille d'entre eux, conduits par l'ataman Yermak ou Yermolaï Timoseïeff, eurent une destinée plus singulière.

Dispersés, à la suite d'une défaite, sans pouvoir regagner leurs asiles accoutumés, obligés de remonter le Volga, rejetés au nord, toujours poursuivis, sans refuge et presque sans espérance d'échapper au supplice, ils trouvèrent dans leur désespoir et leur courage le pardon de leur faute, et cette illustration même qui s'attache à toutes les entreprises audacieuses et extraordinaires.

CHAPITRE II.

Conquête de la Sibérie.

La Sibérie, dont je vais raconter la conquête, était alors soumise à plusieurs chefs de tribus tartares, issus de la postérité de Tschinguis-khan. Cette immense région qui occupe le quart de la terre habitable, et que l'Europe ne connaissait pas, couverte de loin en loin des demeures mobiles de ses peuples pasteurs et guerriers, offrait encore l'image des temps voisins de la création, lorsqu'elle parut pour la première fois aux regards des voyageurs enfans de Noé.

Dans sa partie méridionale, un ciel pur, un climat tempéré, des champs fertiles pouvaient arrêter les pas et l'humeur vagabonde de ses hôtes errans ; dans les deux autres tiers de sa vaste étendue, où l'imagination attristée ne se représente que l'aspect des frimas, de la solitude et de la stérilité, la Sibérie a pourtant encore ses richesses, ses fleuves poissonneux, ses troupeaux de rennes et d'élans ; elle renferme dans ses flancs glacés ces métaux si utiles à l'industrie ou si chers à la cupidité de l'homme, ces mi-

néraux non moins curieux que les brillantes congélations de Golconde, ces dépouilles de nobles animaux que d'antiques révolutions du globe ont repoussés vers des climats plus doux (1), et c'est dans ses plus affreux déserts que la nature étale ces fourrures précieuses refusées au reste de la terre (2).

Tel était l'empire que les compagnons d'Yermak allaient conquérir, pour la puissance qui les dévouait au supplice. Ni la fable, ni l'histoire, ne présentent de fait plus étonnant : il n'a peut-être manqué qu'un poëte à ce sujet pour le rendre aussi célèbre que l'expédition des Argonautes ou la découverte du nouveau Monde. Qu'on me permette de suivre un moment les traces de ces illustres brigands.

Toujours poursuivis, toujours errans, tantôt 1578.
sur les rives du fleuve qui les nourrissait, tantôt dans des plaines que les pas de l'homme n'avaient jamais foulées, ils arrivèrent enfin sur la Kama, dans les solitudes de l'antique Biarmie, jadis célèbre par son commerce et sa civilisation,

---

(1) Buffon, *Epoques de la nature*, tom. I. — Pallas, tom. II. — Storch, liv. I, chap. IV, et notes.

(2) Bergeron, notes sur Abulghasi-khan, pag. 494. — *Voyages de Pallas*. — Gmelin. — Chappe. — Stralhemberg. — *Précis de la géographie universelle*, tom. III, pag. 334-368.

maintenant habitée par un peuple grossier (1), pays où les Russes n'avaient plus qu'une domination nominale, une espèce de colonie, dont l'histoire elle-même a quelque chose de romanesque et d'intéressant à rappeler ici.

Au-delà du soixantième degré, et dans des régions restées incultes, l'audacieuse industrie avait été chercher des richesses que la nature engourdie refusait aux travaux du laboureur. Le descendant d'un mourza tartare, qui était venu s'établir en Russie sous le règne de Dmitri-Donski, et y avait apporté la manière de compter avec des grains enfilés, Anika-Strogonow, homme opulent, actif, ingénieux, avait établi, dans le pays des Sirianes, voisins des Samoïèdes, des fabriques de sel dont le débit prodigieux attira bientôt de toutes parts les habitans de ces contrées, qui venaient échanger, contre cette utile denrée, les pelleteries précieuses encore inconnues à l'Europe (2).

Souvent inquiété par l'humeur des sauvages qu'il avait pour voisins, l'industrieux Anika

(1) Stralhemberg, *Description de l'Empire russe*, t. II, p. 153. — Bergeron, notes sur Abulghasi-khan. — W. Tooke's *View of the russian Empire*, vol. I, pag. 338, London, 1800.

(2) Stralhemberg, tom. II, pag. 166-167. — Jean Perry, *Etat présent de la Russie*, pag. 97, traduction française, Paris, 1717.

voulut ouvrir à sa nouvelle patrie la source des richesses qu'il s'était acquises. Il chargea les facteurs qu'il envoyait chez les Samoïèdes, les Vogoules, les Ostiaks, de reconnaître le pays, d'observer soigneusement les forces des habitans, leurs armes, leur manière de combattre, et transmit au tzar Iwan IV les renseignemens qu'il avait obtenus, persuadé que l'espoir d'une conquête facile exciterait l'ambition de ce prince. Il ne s'était pas trompé. Iwan sentit les avantages qu'il pouvait tirer de cette conquête : il récompensa Strogonow par des lettres de noblesse ; il lui donna toutes les terres arrosées par la Kama en Permie ; il envoya un corps de troupes pour assurer la soumission de la province. Le bruit des armes russes retentit pour la première fois
sur les bords de l'Ob ; et plusieurs tribus de Sa- 1566.
moïèdes, de Vogoules et d'Ostiaks, se rendirent tributaires. La terreur de cette expédition se fit même sentir jusqu'au Tobol, puisqu'un khan tartare, Jediguer, qui régnait en ces contrées, offrit d'envoyer annuellement au tzar, comme un hommage, mille peaux de martres-zibelines. Cependant, peu d'années après, la domination russe paraissait mal établie : les tributs n'étaient plus exactement payés. Iwan ne pensait pas même à les exiger ; mais il continuait à verser

toutes sortes de faveurs sur les fils de Strogonow. Il leur avait donné la possession des terres situées sur les bords de la Tchoussovaïa, la permission d'établir de nouvelles fabriques, de bâtir des villes et des bourgs, de les fortifier, d'armer leurs serfs, de se servir de canons, et d'employer tous les moyens nécessaires à la défense de leurs établissemens : enfin les Strogonow étaient réellement les souverains de ces contrées, quand la fortune y amena l'aventurier Yermak et ses féroces compagnons.

L'apparition de pareils hôtes n'était pas moins inquiétante pour Maxime, alors chef de la maison des Strogonow, que l'avait été le voisinage des Samoïèdes et des Vogoules pour son grand-père Anika. Cependant il dissimula son inquiétude : il accueillit Yermak ; il le retint sur les bords de la Sylva pendant l'hiver, et fournit les vivres et les secours nécessaires à sa troupe : il crut même utile à ses intérêts de lui faire part des connaissances qu'il avait acquises sur la Sibérie (1). Yermak reçut ces secours avec reconnaissance et ces renseignemens avec avidité. Sa conduite répondit à la générosité de Strogonow ; il forma le projet d'attaquer les Vogoules, les

(1) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 548.

Ostiaks, et autres peuples voisins, ennemis des Russes, et d'expier ses crimes par des exploits qui fussent glorieux pour son nom et utiles à sa patrie.

L'hiver était à peine passé, qu'impatient de réaliser ses projets, Yermak quitta Strogonow. Il pénétra d'abord du côté des monts Ouralls, où les Russes exploitent maintenant des mines si précieuses (1). Ce pays offrait peu de ressources aux entreprises d'un conquérant. Yermak n'y trouva ni vivres pour nourrir sa troupe, ni guides pour éclairer sa marche. Engagé dans une route inconnue, déserte, coupée de torrens profonds et grossis par la fonte des neiges, il s'égara dès le second jour; et déplorant son imprévoyance, il craignit de voir mourir de faim et de fatigue l'armée qu'il se flattait de conduire à une importante conquête.

Dans cette crise, trois cents Kosaques qu'il détacha contre les Vogoules, rapportèrent assez de vivres pour la subsistance de quelques jours, mais non pour assurer le succès de l'entreprise. Yermak vit qu'elle ne pourrait réussir sans le secours de Strogonow. En conséquence, après avoir construit, sur la rivière du Taguil, un fort

(1) *Deuxième Voyage de Pallas*, tom. III, p. 310-312.

auquel il donna son nom, et dont les habitans du pays montrent encore les ruines (1), et y avoir laissé quelques Kosaques comme pour prendre possession des contrées qu'il venait de parcourir, il retourna passer l'hiver chez son hôte, dans le dessein d'y faire des préparatifs mieux assortis à l'importance de son expédition.

Cette seconde visite se passa moins poliment que la première. Les besoins des Kosaques étaient immenses; leurs demandes furent exorbitantes. Il n'y avait qu'un souverain qui pût y subvenir; mais aussi des marchands tels que les Strogonow ne pouvaient être comparés qu'aux Médicis de Florence. D'ailleurs le besoin ne connaissait plus les lois de l'hospitalité : ainsi Strogonow, cédant à la crainte de voir piller ses possessions, accorda aux Kosaques des fusils, une grande quantité de poudre et de plomb, des étendards et quelques pièces de canon (2), en se contentant de la pro-

(1) On croit que c'est Yermakow Goroditsche. (Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. III, pag. 221.)

(2) Leclerc et Lévêque disent qu'il donna *trois canons* et des étendards à chaque compagnie de *cent hommes*..... Je n'ai pu me résoudre à les copier sans examen, attendu qu'en supposant l'armée d'Yermak de six mille hommes, cela aurait fait cent quatre-vingts pièces de canon; artillerie hors de toute proportion avec la fortune des Strogonow et l'équipage d'une armée d'aventuriers. S'il n'y avait ici une erreur de calcul évidente, nul souverain

messe qu'Yermak lui fit par écrit de le rembourser après le succès de l'expédition. Jamais hypothèque ne dut inspirer moins de confiance; mais, par un de ces hasards sur lesquels le créancier ne pouvait compter, la dette fut acquittée avec usure par l'acquisition des forges et des mines que cette conquête procura dans la suite à la famille Strogonow (1).

Instruit par l'infortune, Yermak, avant de rentrer en campagne, commença, ainsi que Tschinguis-khan, par donner à sa troupe des institutions civiles, militaires et religieuses. Comme généralissime, il en exigea un nouveau serment d'obéissance passive; il se donna deux lieutenans, forma de nouvelles divisions, nomma des officiers, établit la discipline la plus rigouseuse, fit construire un autel portatif à Saint-Nicolas. Un moine fugitif et deux popes célébraient régulièrement la messe dans son camp. La désobéissance aux ordres des chefs, la désertion, le blasphême, étaient punis du dernier supplice, qui consistait à noyer le coupable enveloppé dans un sac: les fautes contre la pudeur étaient pu-

---

de l'Europe n'aurait eu à cette époque, dans ses armées, un train d'artillerie comparable à celui d'Yermak. (Leclerc, *Hist. ancienne*, tom. II, p. 414.)

(1) *Deuxième Voyage* de Pallas, tom. III, pag. 319-320.

nies par les fers durant quelques jours; pour les plus légères, les coupables étaient plongés dans l'eau ou couverts de sable; en sorte que cette bande de brigands cruels, impitoyables et dévastateurs, ne paraissait dans son intérieur qu'une réunion de sujets soumis, de soldats dévoués, de chrétiens chastes et religieux.

1579. Après avoir fait ces réglemens, Yermak reprit la route qu'il avait quittée. Sa petite armée, encore composée de quatre à cinq mille hommes (1), était bien organisée, abondamment pourvue de vivres, d'armes et de munitions; mais la route était pénible et la carrière longue. Il avait à traverser des montagnes escarpées, un pays couvert de neiges pendant huit mois de l'année, des marais glacés que le dégel rendait impraticables, des forêts de cèdres, de pins et de bouleaux, où il fallait se frayer un chemin avec la hache; des torrens, des rivières, que leurs bords escarpés rendaient difficiles à franchir (2); il fallait soumettre des peuples timides comme leurs rennes et leurs élans, mais toujours à craindre, parce qu'ils pouvaient attendre, dans le

(1) Les historiens ne sont point d'accord sur ce point; mais il n'est pas probable qu'Yermak eût déjà perdu quinze cents hommes, depuis qu'il avait quitté le Volga.

(2) Pallas, tom. III, p. 311-312. — Abulghasi-khan, p. 366.

fond de leurs forêts, que la faim et la fatigue leur livrassent des ennemis épuisés.

Tels étaient les Vogoules dont on avait d'abord à traverser le pays, peuple le plus policé de la race finnoise, débris d'anciennes nations qui avaient fui devant des conquérans (1), dispersés par familles, dont chacune avait des enclos de dix ou douze werstes dans les forêts. Ils étaient jaloux de la sûreté de leur patrimoine; mais il leur fallait un territoire immense. Ceux que l'abondance du poisson rassemblait sur les bords des rivières, étaient plus nombreux. Petits, efféminés, idolâtres, superstitieux, craintifs comme les Samoïèdes, enterrés, pendant leurs longs hivers, dans leurs *jourten*, ils transportaient, aux approches de l'été, leurs cabanes d'écorce sur le bord des fleuves ou dans le fond des forêts de cèdres ou de mélèzes : ils menaient une vie douce et paisible. Uniquement occupés de la chasse ou de la pêche, vêtus de ces belles fourrures dont l'avidité les a depuis dépouillés, ils ignoraient encore les superfluités que le commerce a introduites parmi eux, et les liqueurs spiritueuses, si recherchées par tous les sauvages du nord. La chair de renne et de l'élan, des

(1) Stralhemberg, t. II, p. 153-154, 164-165.

poissons crus ou fumés, quelques graines des marais et la pistache des cèdres, suffisaient à leur subsistance. Toujours en paix avec des voisins aussi faibles qu'eux, ils n'avaient aucune idée des moyens formidables que l'art militaire avait mis à la disposition de leurs nouveaux ennemis; et ils n'auraient pu leur opposer aucune résistance, si les excès que ceux-ci commirent sur leurs tribus paisibles n'eussent bientôt porté le bruit de cette invasion jusqu'aux Tartares, habitant les rives du Tobol.

Là régnait alors un khan de Kalmouks, nommé Koutzioum, issu de Timour-Mangou-khan (1). Il venait d'en chasser ce Jediguer que nous avons vu tributaire de la Russie, et sa domination s'étendait maintenant entre l'Ob, les monts Ouralls, le territoire de la Kasatchia-Orda et la mer Caspienne (2). Plusieurs familles de Samoïèdes et de Vogoules lui payaient tribut; la race des Ostiaks lui était soumise : il avait établi sa résidence dans une place que les Tartares appelaient Isker, et que les Européens ont nommée Sibir, espèce

(1) *Hist. généalogique des Tatars*, p. 484-492. — *Description of the Ostiak, in the present state of Russia*, London, 1723, 2 vol. in-8°. vol. II, pag. 49-50.

(2) Tooke's *View of the russian Empire*, vol. I, pag. 459. — Storch.

de forteresse ou camp retranché sur le bord oriental de l'Irtisch, à seize werstes de l'endroit où l'on a bâti Tobolsk, et dont on voit encore quelques ruines.

A la nouvelle de la marche des Kosaques, Koutzioum-khan prit des précautions pour l'arrêter, et trouva tous ses vassaux prêts à le seconder. Yermak n'avait pas encore eu d'ennemis à combattre; et, dans le cours d'une année, il n'avait encore pu traverser que les monts Ouralls. Parvenu, sur la fin de l'automne, avec beaucoup de peines, jusqu'à la Serebriams-Ka, ou rivière d'argent, moins fameuse par l'innombrable quantité de poissons qu'elle nourrit dans son sein, que par la belle fourrure des écureuils gris qu'on trouve sur ses rives (1), l'ataman s'y était arrêté; 1580.
il y avait dressé ses tentes et fortifié un camp pour y passer l'hiver. Au retour du printemps, il trouva que la fatigue, la misère et le froid excessif avaient déjà réduit son armée à trois mille hommes; mais, intrépide, incapable de renoncer à son projet, Yermak poursuivit sa marche. Un parti peu considérable, qu'il avait envoyé à la découverte, fut taillé en pièces. Attaqué, près

(1) *Hist. généalogique des Tatars*, pag. 366, note de Bergeron.

de l'endroit où fut bâtie Tourinsk, par une armée vogoule et tartare, il fut encore contraint de céder à la supériorité du nombre, et de remonter la Toura (1). Japanzia, qui commandait ces Tartares, se flattait de compléter sa victoire : mais attiré dans une position désavantageuse, il perdit tout le fruit d'un premier succès. L'artillerie, dont le bruit n'avait pas encore retenti au-delà des monts Ouralls, fit alors l'effet qu'elle avait produit un siècle auparavant, sur les malheureux Mexicains. Ces Tartares superstitieux crurent que le ciel lançait contre eux sa foudre vengeresse : ils se dispersèrent sans résistance, et le brave Japanzia eut la douleur de voir les Kosaques réduire ses habitations en cendres, et couvrir les rives de la Toura de désolation et de ruines (2).

Arrivé à la petite ville de Tchinguis, qui fit place depuis à celle de Tioumen (3), Yermak en trouva la situation agréable; les peuples qui l'habitaient, étaient riches en grains et en troupeaux : il résolut d'y passer l'hiver. C'était une Capoue pour les Kosaques, mais il n'y laissa point amollir leur courage; et comme il ne pou-

(1) *Ibid.*

(2) Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. III, p. 118, édit. de 1812.

(3) Bergeron, notes sur Abulghasi-khan, pag. 493.

vait alors pousser ses conquêtes par la force, il essaya d'y suppléer, par les ruses de la politique.

Dans les batailles déjà livrées aux Tartares, il avait pris un des officiers de Koutzioum-khan. Il s'attacha particulièrement à gagner sa confiance; il lui prodigua toutes sortes de caresses, et le renvoya comblé de présens vers son maître, avec la commission de lui dire que les Kosaques se proposaient de retourner en Russie, dès que la saison rendrait les fleuves navigables.

Koutzioum ne fut ni dupe de cette générosité, ni rassuré par ce faux avis; et quoique la superstition de l'idolâtrie vînt augmenter ses craintes, quoique les schamans qu'il consulta ne lui rendissent que des réponses sinistres, il n'en poursuivit pas moins la résolution de se défendre, par toutes les précautions qu'il put imaginer (1).

Ses inquiétudes furent bientôt justifiées. Au retour du printemps, et sans attendre la réponse de Koutzioum, Yermak descendit la Toura pour entrer dans le Tobol. Là six mourzas tartares, ayant réuni leurs forces, essayèrent en vain de l'arrêter; ils furent renversés et contraints d'abandonner à l'avidité du vainqueur le plus riche butin qu'il eût encore fait: mais un nouveau dan-

(1) Leclerc, tom. II, pag. 406-408.

ger suivit cette victoire. Comme les Kosaques descendaient le Tobol avec des bateaux pareils à ceux qu'ils employaient autrefois dans leurs expéditions contre la Turquie, l'ataman fut informé que dans un endroit où le fleuve resserré coulait entre des rochers, les Tartares avaient tendu des chaînes de fer, à la manière des Ottomans (1), et que rangés sur les hauteurs du rivage, ils n'attendaient, pour l'accabler, que le moment où ses barques engagées chercheraient à forcer le passage. Près d'arriver à l'endroit fatal, il n'avait pas un instant à perdre : il semblait n'avoir plus qu'à choisir entre l'abandon de sa flotte et le salut de son armée. Mais la ruse vint à son secours; il fit planter sur ses bateaux des pieux couverts d'habits à la kosaque, et n'y laissant que le nombre d'hommes nécessaire pour les garder, il débarqua le reste de sa troupe, sans être aperçu, derrière les Tartares. Ceux-ci, effrayés d'une attaque imprévue, croyant encore voir devant eux des barques chargées d'ennemis, s'enfuirent de toutes parts; et la chaîne, qui rompit, laissa le passage libre aux Kosaques (2).

---

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 55. — *Voyez* ci-dessus, pag. 195-196.

(2) *Ibid.* — Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. III, pag. 120. — Fischer, *Hist. de la Sibérie*.

Yermak avait déjà beaucoup fait pour sa gloire, mais non pour l'accomplissement de ses desseins. Les ennemis qu'il avait dispersés, se représentaient toujours plus nombreux. Chacune de ses victoires lui coûtait du monde, et semblait accélérer le moment de sa perte. Inquiet sur l'avenir, il s'arrêta huit jours entiers aux bords de la Tawda, délibérant, avec ses compagnons, s'il ne fallait pas abandonner le fruit de leurs premiers exploits, et reprendre la route de la Russie. Mais le retour même avait ses dangers. Les pays qu'il fallait traverser une seconde fois étaient dévastés : leurs malheureux habitans, cachés dans les forêts, étaient prêts à sortir de leurs retraites dès qu'ils pourraient espérer d'assouvir leur vengeance (1). Enfin, la raison était peut-être, en cette occasion, pour le parti du courage. Il fut résolu de tenter la fortune et d'avancer, puisque la retraite était plus périlleuse que la victoire.

Les Kosaques venaient de prendre cette résolution, quand ils virent paraître une nouvelle armée de Tartares, d'Ostiaks et de Vogoules. Ceux-ci s'avançaient, animés par le désir de la vengeance et enhardis par la supériorité de leur

(1) Levêque, tom. III, pag. 123-124.

nombre. Comme ils ne voulaient pas seulement vaincre, mais exterminer l'ennemi, ils s'étaient emparés des positions qui pouvaient protéger sa retraite. De son côté, l'armée d'Yermak avait pour elle la nécessité de vaincre et la supériorité des armes. Un acharnement égal suspendit pendant deux jours l'arrêt de la destinée. Des nuées de flèches pleuvaient sur la tête des Kosaques : ceux-ci répondaient par des décharges meurtrières de leur artillerie, ou s'élançaient comme des lions sur ceux que la foudre avait épargnés. Enfin la fortune seconda leur désespoir : la fuite des Tartares leur livra les contrées qu'arrose le Tobol ; et, d'un vaste territoire, il ne resta plus, à Koutzioum, que la ville de Sibir (1).

Tandis qu'on la fortifiait par des fossés profonds et de nouveaux remparts, Yermak apprit qu'un prince tartare cachait de grandes richesses dans Karatchin, petite ville à seize werstes de l'embouchure du Tobol. Plus pressé de satisfaire la cupidité de ses soldats que de risquer un siége pénible, il tourne subitement vers Karatchin, surprend le prince, et s'empare sans résistance de son or, de son argent, de ses diamans, des approvisionnemens de toute espèce qu'il avait

---

(1) *Ibid.* pag. 125.

entassés dans sa résidence. Ce magnifique trésor était une partie des dépouilles ravies à l'occident par les soldats de Tschinguis-khan (1). Un caprice de la fortune les faisait tomber dans des mains plus barbares.

Cette conquête était plus brillante qu'utile aux projets d'Yermak. L'aspect de ces monceaux d'or et d'argent qui charmaient l'avarice de ses Kosaques, ne pouvait le distraire de ses inquiétudes. Arrêté à Karatchin, soit qu'il crût avoir besoin de relever l'esprit des siens par des idées religieuses, soit que sa position critique l'y disposât lui-même, il ordonna que le jeûne général de l'Assomption, qui est de quatorze jours suivant les rites de l'église russe, serait observé par toute sa troupe, durant quarante jours. Ce temps ne fut pas perdu pour elle : la terreur avait enchaîné l'activité de ses ennemis. Réunis pour défendre le confluent de l'Irtisch et du Tobol, ils ne pensaient pas à troubler un repos qui différait leur ruine : ils furent surpris, comme s'ils n'avaient pas eu le temps de se préparer au combat.

Atik, mourza tartare, possédait, dans ces en-

---

(1) *Hist. généalogique des Tatars*, part. III, p. 365-369, etc. — Stralhemberg, *Description de l'Empire russe*, tom. II, pag. 171-172.

virons, une petite ville qu'il avait remplie de munitions, et où il avait caché ses trésors. Les Kosaques, persuadés que leur jeûne venait d'attirer sur leurs armes la bénédiction céleste, coururent attaquer la ville, et s'emparèrent des trésors d'Atik (1).

A la joie qu'inspirait cette nouvelle proie, succéda bientôt le découragement. Les Kosaques, rentrés au quartier-général, envisagèrent leur situation avec effroi.

Tant de fois victorieux, ils combattaient encore à chaque action pour leur propre salut. Réduits à huit cents hommes par les combats, la fatigue et la faim, ils ne faisaient qu'approcher du centre de la puissance des Tartares. A mesure qu'ils s'étaient éloignés de la Russie, ils avaient vu les dangers s'accroître autour d'eux; ils remirent alors en délibération le projet de retourner sur leurs pas, et d'aller offrir au tzar l'hommage de leurs conquêtes.

L'ataman n'était pas plus rassuré que ses compagnons sur leur situation; mais il croyait n'avoir pas assez fait pour obtenir ce qu'ils désiraient. Il tenta donc un dernier effort sur eux et sur lui-même; il essaya de relever leurs esprits

---

(1) Stralhemberg, *ubi suprà.*

abattus ; il leur rappela leurs exploits, leurs succès si faciles, l'épouvante qu'ils avaient inspirée aux Tartares, l'immensité des pays qu'ils avaient parcourus et conquis, le terme prochain de leur carrière ou la perpective d'une mort glorieuse : bientôt ils se sentirent brûler de l'ardeur qu'il feignait, et dans le transport d'un courage enflammé par la superstition, ils se réjouirent de pouvoir expier le crime d'avoir versé le sang chrétien sur les bords du Volga, par le sang tartare dont ils allaient rougir les eaux de l'Irtisch.

Il arriva ce jour terrrible, si désiré par leur impatience. Yermak et Koutzioum-khan se trouvèrent bientôt en présence. Les Tartares traînaient avec eux une pièce de canon, qu'une de leurs hordes avait jadis enlevées aux Russes. Quand ils l'eurent tournée vers les Kosaques, ils la crurent enchantée, parce qu'elle ne tirait pas d'elle-même des boulets, que celles de l'ennemi vomissaient dans leurs rangs. Leur valeur ébranlée les précipitait en vain sur cette poignée d'hommes armés de la foudre. Ils ne pensèrent bientôt qu'à sauver leurs jours des effets d'un pouvoir surnaturel et magique pour eux. Leur khan lui-même confia son salut à la rapidité de son coursier. En vain essaya-t-il de les rallier

dans les déserts, l'infatigable Yermak les y poursuivit, et vengea par une nouvelle défaite la mort de vingt Kosaques, massacrés pendant qu'ils pêchaient paisiblement sur l'Irtisch.

Cent vingt Kosaques avaient scellé cette victoire de leur sang : il en restait moins de cinq cents lorsqu'ils entrèrent dans Sibir, que la terreur des Tartares leur avait abandonnée (1). Ils étaient justement fiers de se montrer enfin dans la capitale d'un Empire conquis par leur constance autant que par leur courage : heureux, si l'aspect de leur petit nombre n'avait en même temps consterné leurs regards et réveillé leurs inquiétudes!

Alors, enfin, Yermak crut avoir atteint le but de ses travaux. Koutzioum paraissait lui-même, en abandonnant Sibir, désespérer de sa fortune. L'ataman résolut d'y faire sa résidence. Il voulait achever de soumettre les nations voisines à son joug. Elles vinrent s'y présenter d'elles-mêmes : les Ostiaks, encore épouvantés des prodiges de valeur dont ils avaient été les témoins et les victimes, parurent les premiers au pied du trône d'où l'heureux brigand du Tanaïs venait de renverser un descendant de Tschinguis-

(1) Bergeron, notes sur Abulghasi-khan, pag. 493. — Leclerc, *ubi suprà*, pag. 405.

khan. Ils apportaient ces pelleteries qui devaient bientôt devenir si précieuses à l'Europe, et des vivres dont l'armée kosaque avait plus besoin que de nouveaux trésors (1).

Ces peuples, habitans des rives de l'Ob, avaient été repoussés dans le nord à l'arrivée des Tartares, dont ils ont reçu leur nom. Ils étaient d'une taille petite et d'une figure désagréable : leurs membres tatoués comme ceux des sauvages de l'Amérique, leurs cheveux roux flottant en désordre autour de leur tête, leurs vêtemens de peaux de loutre ou de zibeline, grossièrement assujétis sur leur corps; leur malpropreté dégoûtante, leur idolâtrie supertitieuse, annonçaient une race enfoncée dans la plus grossière barbarie (2). Comme les Eskimaux, ils laissaient aux femmes toutes les fatigues de la vie domestique, les regardaient comme des esclaves, et ne faisaient pas grand cas des filles qu'ils jugeaient tout au plus dignes de servir des guerriers (3). Ils ne sortaient de leur oisiveté que

(1) *Hist. de la Sibérie*, par Fischer. — Leclerc et Lévêque, *ubi suprà.*

(2) Stralhemberg, tom. II, p. 155-157. — *Description of the Ostiak, in the present state of Russia*, vol. II, London, 1723, pag. 53 et suiv. — Pallas, *Premier Voyage*, tom. V, pag. 119.

(3) *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, par J. Long, chap. XIII.

pour chasser, pêcher ou préparer les armes et les instrumens nécessaires à leur occupation exclusive. De nombreux troupeaux de rennes erraient dans leurs forêts; une foule d'autres animaux domestiques et sauvages, et surtout le poisson qui abondait dans toutes les rivières, fournissaient à la nourriture de ces peuples, dont les besoins et le nombre étaient tout-à-fait disproportionnés avec les bienfaits de la nature (1). Tels étaient leurs stupides députés quand ils vinrent rendre hommage au chef kosaque; tels ils parurent encore, dans le dernier siècle, aux pieds du trône russe, où Catherine les appela pour délibérer sur ce code fameux qu'elle voulait donner à cent peuples auxquels on ne put l'appliquer, ni le faire entendre (2).

Néanmoins cet hommage fut reçu par Yermak avec une modération qui ne lui fut pas moins utile que ses victoires : charmés de sa bonté, les Ostiaks ne quittèrent Sibir que pour aller célébrer ses louanges dans leurs *jourten*. Des familles tartares, errantes sur les bords du Tobol et de l'Irtisch, que Koutzioum n'avait pu entraîner à

---

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. V, pag. 130-136.

(2) *Vie de Catherine II*, par M. Castera, tom. II, pag. 31-35. *Voyez* ci-après, liv. v, tom. II.

sa suite, vinrent apporter leurs tributs au conquérant dont on faisait l'éloge : il leur permit de reprendre leurs habitations, leur fit prêter serment d'obéissance, et parut un moment jouir des douceurs d'une souveraineté paisible et bien affermie.

Mais ce n'était là qu'un rêve brillant. Les nations sauvages, si faciles à se laisser effrayer, reviennent de cette impression, comme les oiseaux craintifs bravent bientôt l'épouvantail que le jardinier dispose, pour se garantir de leur voracité. Yermak n'avait plus avec lui que quatre cents Kosaques; ses munitions de guerre étaient épuisées. Quand l'ivresse de l'orgueil se dissipait, il voyait déjà prêt à s'écrouler l'édifice qu'il avait, à travers tant de périls, fondé sur la terreur et l'aveuglement. Il craignit de lasser la fortune et de perdre tout le fruit de ses travaux: il crut qu'il avait bien effacé ses crimes passés, et que le moment était venu de solliciter une grâce qu'il pouvait payer par le don d'un empire.

Ainsi il entama cette négociation qui fait presqu'autant d'honneur à sa politique que ses deux campagnes en avaient fait à son courage. C'est au mois de novembre 1581 que partit Iwan-Koltzof avec une escorte de cinquante Kosaques,

pour informer le tzar de la défaite de Koutzioum et de la conquête de la Sibérie (1).

Tandis que cette singulière ambassade, montée sur des traîneaux étroits tirés par des chiens, ou sur de longs et larges patins, traversait rapidement les vastes plaines de la Sibérie, la Cour de Moskow était dans des dispositions toutes contraires aux vues d'Yermak. Ces Vogoules, qu'il avait laissés derrière lui, avaient vengé sur les Russes de la Permie les désastres que les Kosaques leur avaient fait éprouver. Le voïevode de Tscherdin, gouverneur de ces contrées, ennemi des Strogonow, avait représenté cette incursion comme l'effet des secours que ces négocians avaient prodigués à l'ataman, et les ravages que venait d'éprouver la Permie, comme les représailles des dévastations commises par les brigands fugitifs. Il ajoutait à ce rapport que le khan de Sibérie venait, à la tête d'un million de Tartares, punir la Russie des outrages que les Kosaques avaient osé lui faire (2).

Iwan IV, arrivé au terme d'une carrière empoisonnée par les remords de ses cruautés, gé-

---

(1) Büsching. *Géogr.* tom. II, pag. 349. — Leclerc et Lévêque, *ubi suprà.* — Bergeron, notes sur Abulghasi-khan, pag. 493.

(2) Leclerc, Lévêque et Bergeron, *ubi suprà.*

missait sur la mort de son fils; il craignit d'avoir à troubler son triste repos par de nouveaux combats : il maudissait l'imprudence des Strogonow; il s'apprêtait à les sacrifier à leur ennemi, à donner satisfaction au khan de Sibérie, lorsque Koltzof parut à ses yeux, et déposa au pied du trône l'hommage des Kosaques, et soixante sacs de peaux de martre-zibeline comme le gage de la conquête d'un empire, et le premier tribut de vingt nations conquises.

On juge que cette nouvelle dut changer les dispositions d'un prince ambitieux. Koltzof fut reçu, moins comme l'envoyé d'un heureux aventurier, que comme l'ambassadeur d'un grand souverain. Il venait implorer une grâce; il fut comblé de faveurs. On le chargea d'offrir à Yermak une pelisse qu'Iwan avait portée, faveur qu'à l'exemple des souverains de l'Orient, les tzars n'accordaient qu'aux services les plus éclatans; on y joignit deux riches cuirasses, tirées du trésor de la couronne, présent qui fut bien funeste à celui dont le monarque russe voulait honorer les exploits!

Quant aux secours et au gouverneur qu'Yermak avait demandés pour achever ou assurer sa conquête, on lui envoya cinq cents hommes, auxquels on donna le nom de Kosaques, comme

un hommage à la valeur des premiers conquérans (1). Un prince Bolkowski les commandait, et devait prendre le gouvernement de la Sibérie, confié, jusqu'à son arrivée, aux soins de l'ataman.

Charmé du succès de sa négociation, celui-ci voulut lui témoigner sa reconnaissance par de nouveaux services. Informé que Koutzioum, loin d'être abattu par ses revers, avait été chercher, jusqu'aux confins de la grande Buckharie, des secours qu'il allait conduire à son cousin Mehemet, retranché dans un camp entre l'Irtisch et le Tobol, l'ataman résolut de prévenir cette jonction. Ce coup hardi fut exécuté par soixante hommes d'élite, qui surprirent Mehemet dans son camp, massacrèrent une partie de ses troupes, dispersèrent le reste, et le firent lui-même prisonnier. Mehemet fut envoyé à Moskow, où il n'arriva qu'en 1584, sous le règne de Fœdor Iwanowitch. Les honneurs qu'on lui rendit, et le don de cinq ou six villages, lui firent oublier la souveraineté qu'il venait de perdre; et son fils Altamaï, connu depuis sous le nom de *Tzarevitch Sibirski* [fils du tzar de Sibir] (2), fit

(1) Bergeron, notes sur Abulghasi-khan, *Hist. généalogique des Tatars.*

(2) Jean Perry, *Etat présent de la Russie*, pag. 97-98, Paris, 1717.

distinguer sa bravoure dans la guerre contre les Suédois, au service de la puissance qui l'avait dépouillé.

Jusqu'ici la fortune avait souri aux vœux d'Yermak. Il avait fait une vaste conquête et soumis des peuples nombreux; la faveur du tzar répandait sur ses travaux périlleux l'éclat de la gloire : il semblait être arrivé au moment de jouir du prix de son courage aventureux; mais il touchait au terme de ses prospérités. Koutzioum n'osant plus s'opposer en plaine au courage bouillant, aux armes foudroyantes des Kosaques, avait fait dévaster autour d'eux les campagnes de Sibir. Ils ne pouvaient plus se procurer de vivres, souvent empoisonnés par les peuples révoltés, qu'à travers mille dangers, au risque de tomber dans des piéges tendus avec adresse. Ils ignoraient les moyens employés par les Vogoules et les Ostiaks, pour conserver le produit de leur pêche : mais croyant toujours que la force leur procurerait cette ressource, ils souffrirent, pendant ce long hiver, une disette qu'augmenta encore l'arrivée des cinq cents hommes envoyés par le tzar, sous la conduite du kniaz Bolkowski, nouveau gouverneur de Sibir. Alors la famine se fit sentir avec toutes ses horreurs : une voûte de glace couvrait les fleuves

1585.

et rendait la pêche impraticable. D'abord les Russes et les Kosaques se nourrirent de la chair des chevaux qui leur restaient, de l'écorce des arbres, de quelques racines desséchées; plusieurs d'entre eux succombèrent en peu de temps à cet excès de misère, et la rage de leurs compagnons d'infortune se disputa leurs cadavres.

Pour surcroît de malheur, la peste vint se joindre au fléau de la famine; et le voïevode Bolkowski fut une de ses premières victimes. Il eut pour successeur Iwan Gloukoff, qu'il avait amené comme secrétaire : mais le nom du nouveau voïevode, sans doute peu respecté, n'est pas même cité dans les archives. L'autorité d'Yermak dominait, malgré ces désastres, sur le pays qu'il avait conquis.

Dans cette situation déplorable, l'un des chefs tartares les plus considérables de la Sibérie, Karatcha, feignant d'abandonner le parti de Koutzioum dont il était vassal, avait fait demander à Yermak des secours qui l'aidassent à chasser les rebelles des environs de Sibir et à lui procurer des vivres. La détresse où l'ataman se trouvait, lui déroba le danger de sa confiance; il envoya quarante Kosaques commandés par ce même Koltzof, qui revenait de son ambassade à Moskow. Ces malheureux, attirés dans une embus-

cade, y furent impitoyablement taillés en pièces; et cette trahison fut le signal du massacre de tous ceux qui étaient allés dans quelques tribus d'Ostiaks et de Tartares recueillir les tributs ou demander des vivres (1).

Après ces odieux succès, Karatcha croyait n'avoir qu'à se présenter devant Sibir pour en chasser les restes d'une petite armée, dévorée par la peste et la famine. Il rassemble des forces considérables; il l'environne de toutes parts; il ne doute pas qu'on ne lui ouvre bientôt les portes de la ville : mais, tandis qu'éloigné de ses meilleures troupes, il s'endormait dans la sécurité, les Kosaques, réduits à la nécessité de périr les armes à la main ou par les horreurs de la famine, retrouvent des forces dans leur désespoir, profitent des ténèbres d'une longue nuit, marchent au milieu des Tartares sans être entendus, et vont au-delà du camp réveiller Karatcha par le cri de la mort. Cette attaque était soudaine, imprévue, désespérée; les Kosaques ne combattirent point; ils égorgèrent des malheureux endormis : Karatcha échappa presque seul à leur fureur. Cependant les Tartares, campés autour de la ville, enfin réveillés par le tumulte, pou-

---

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, p. 409.

vaient arracher la victoire à leurs ennemis. Yermak était plus en danger que jamais; il ordonne la retraite, et, sans perdre un instant, il forme sa troupe en *tabort*, marche lui-même aux Tartares, les attaque avec fureur, les renverse et rentre triomphant dans Sibir. Le bruit de cette victoire lui soumit de nouveau tous les peuples, et rendit l'abondance à son armée.

Enorgueilli de cet avantage, l'ataman ne vit plus d'ennemis à redouter : il voulut étendre sa domination au midi de l'Irtisch : il crut que trois cents hommes suffisaient à cette entreprise; et ses premiers pas furent en effet marqués par de nouveaux succès. L'un des nombreux vassaux de Koutzioum essaya de désarmer sa colère par une prompte soumission; il lui offrit des tributs et lui amena sa fille. Soit défiance, soit vertu, le Kosaque refusa la fille; mais il garda les tributs. C'était sa dernière victoire; il ne marchait plus qu'à travers des périls et des piéges dressés autour de lui par la haine de Koutzioum.

Un jour on lui rapporta qu'une caravane de marchands Buckhares venait commercer avec lui, mais que, retenue par la crainte de Koutzioum, elle s'était arrêtée sur les rives du Vagai, rivière qui se jette dans l'Irtisch. Yermak s'avança pour la protéger; mais un heureux hasard lui fit aper-

cevoir qu'on l'avait trompé, et il reprit le chemin de Sibir. Quelques jours après, plus tranquille que jamais sur les projets d'un ennemi dont il avait déjoué la ruse, il s'arrêta, par une nuit obscure et pluvieuse, dans une île formée par deux branches de l'Irtisch, et s'endormit sans précaution, sans avoir de sentinelle, au milieu de ses Kosaques endormis comme lui. Koutzioum, auteur du faux avis qui l'avait attiré sur le Vagai, était encore sur ses traces avec ses plus braves Tartares. Arrivés à l'Irtisch, ils surprirent quelques barques d'écorce et de roseaux, laissés sur le rivage, passèrent légèrement dans l'île, et fondirent sur les Kosaques plongés dans un sommeil profond, et livrés sans défense au fer d'un ennemi sans pitié, comme l'avaient été les soldats de Karatcha. Un petit nombre d'entre eux se fit jour au travers des Tartares; Yermak était à la tête : on le croyait sauvé de cet extrême péril; mais en s'élançant sur la barque, il tomba dans le fleuve : il s'était malheureusement armé ce jour-là d'une de ces riches cuirasses dont Iwan IV avait honoré son courage. Accablé par le poids de cette armure, il ne put remonter sur l'eau, et le présent du tzar fut cause de sa perte.

Telle fut la fin de cet illustre aventurier. S'il eût été pris quelques années plutôt, il serait mort

du supplice des scélérats : maintenant sa patrie le compte au nombre de ses héros ; et s'il suffit, pour mériter ce titre, de concevoir et d'exécuter de grands projets avec peu de moyens, l'histoire impartiale ne peut le refuser au conquérant de la Sibérie (1).

Son corps, retrouvé dans l'Irtisch, fut d'abord livré, par l'ordre de Koutzioum, aux insultes des Tartares : mais quand les fureurs du ressentiment furent apaisées, ils se reprochèrent eux-mêmes ces outrages ; et, passant des excès d'une rage impie aux transports d'une vénération idolâtre, ils l'enterrèrent avec pompe, lui offrirent des sacrifices d'expiation, et répandirent sur son compte beaucoup d'histoires miraculeuses (2). Les uns assuraient que l'attouchement de ses os, de ses habits, de ses armes, avait guéri des maladies ; d'autres prétendaient avoir vu des flammes sortir de sa tombe, et s'élever en faisceaux lumineux vers le ciel. Ses fanatiques adorateurs buvaient, comme un spécifique universel, de l'eau imprégnée de la terre prise sur son tombeau, ou portaient toujours sur eux, comme un talisman, un

---

(1) Lévêque, *ubi suprà*, tom. III, pag. 134. — Storch, *Tableau de la Russie*, part. 1, liv. 1, chap. IV.

(2) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 410-411.

peu de cette terre sacrée; et les moins religieux, dans cette espèce de culte, ne manquaient pas, toutes les fois qu'ils allaient à la guerre, à la chasse, de venir invoquer, comme leur protecteur dans le ciel, celui qu'ils avaient regardé dans ce monde, comme un brigand. Cette vénération si singulière aux yeux d'un observateur, s'est conservée jusque dans le siècle dernier, chez les Kalmouks et les Tartares; et l'on peut croire qu'elle n'a pas été tout-à-fait inutile aux Russes dans les conquêtes qu'ils poursuivirent en Sibérie (1).

Il sembla que les destins des Kosaques tinssent à la personne d'Yermak. Tant qu'il avait vécu, ils avaient supporté les fatigues de la guerre et les horreurs de la disette. A la nouvelle de sa mort, Gloukoff, et cent cinquante hommes qui restaient à Sibir, ne songèrent plus qu'à fuir. La route qu'ils avaient traversée, dans leur marche victorieuse, leur parut même alors trop périlleuse : n'aspirant désormais qu'à se dérober à la poursuite des Tartares et des Vogoules, ils descendirent l'Ob et l'Irtisch; et poussant jusqu'à la mer Glaciale, à l'extrémité de la chaîne des monts Ouralls, ils rentrèrent en Russie par la

(1) *Ibid.*

Petschora, trop heureux de sauver leur vie, quelques mois après avoir conquis un empire.

Ainsi, les Tartares, délivrés en quelques jours de leurs ennemis, presque sans les avoir combattus, se retrouvaient, par la mort d'un homme, en possession de tous les pays qu'ils avaient perdus. Koutzioum envoya sans délai son fils Aleikhan prendre possession de Sibir abandonnée. Mais la fortune allait y faire une révolution nouvelle.

On se souvient de ce Jediguer, khan de Sibir, détrôné par Koutzioum. Après sa mort, son fils Seyd-Yak s'était sauvé dans la Buckharie. A la nouvelle des désastres de l'ennemi de sa maison, il avait regardé les Kosaques comme ses vengeurs; et quand ils quittèrent la Sibérie, dans les troubles qui devaient suivre leur fuite, il espéra trouver l'occasion de recouvrer ses états. Des Buckhares se rangèrent en foule sous ses enseignes. Il marcha vers Sibir, où le fils de Koutzioum était entré avec peu de monde, et remonta, sans éprouver de résistance, sur le trône de ses aïeux.

Cependant la nouvelle de la perte de la Sibérie n'arriva qu'avec Gloukoff, à la cour de Moskow. On n'y perdit pas l'espérance de la recouvrer; mais, soit qu'on n'y attachât point d'im-

portance, soit qu'on fût épuisé par les guerres du règne précédent, on se contenta d'y faire passer trois cents Strélitz et Kosaques, qui devaient trouver en route cent hommes, envoyés avant qu'on sût le malheur d'Yermak. On mit à la tête de cette petite expédition deux chefs dont la sagesse et la bonne intelligence justifièrent le choix qu'on en avait fait. L'un d'eux, Soukin, avait le titre de voïevode; l'autre était Tchoulkoff, bomme de plume, qui n'eut pas moins de part que le voïevode au succès de l'expédition.

Soukin craignant de s'avancer en laissant derrière lui des pays dont il n'était pas maître, se contenta d'abord de se fortifier aux bords de la Toura, et bâtit Tioumen, sur la route de Tschimgui. Assuré de cette forteresse, il entra sur le territoire des Tartares, soumit plusieurs tribus; et, s'avançant de proche en proche, il se trouvait, presque sans avoir livré de combat, en possession des pays arrosés par la Pouichma, l'Issel, la Tawda, le Tobol et le Vagai, quand il reçut un nouveau renfort de cinq cents Kosaques envoyés par Fœdor, à la nouvelle de ces succès inespérés.

Avec ce renfort, Soukin avait reçu l'ordre de s'avancer sur l'Irtisch, et d'y faire bâtir une ville. Tchoulkoff en alla jeter les fondemens; et cette

ville, qu'il appela *Tobolsk*, située au confluent de l'Irtisch et du Tobol, à peu de distance de Sibir, d'abord dépendante de Tioumen, devint bientôt après la capitale de toute la Sibérie (1).

Tandis que les Kosaques étaient déjà établis au cœur de ses états, l'aveugle Seyd-Yak, déjà resserré dans Sibir, ne les regardait encore que comme des ennemis de Koutzioum; et, pour consommer sa ruine, il envoyait mendier des secours jusque chez les Tartares de la Kasatchia-Orda. L'imprudente sécurité de Seyd invitait à le perdre; on en saisit bientôt l'occasion.

Dans une partie de chasse qu'il faisait un jour avec deux princes ses alliés, il se laisse entraîner jusqu'à la vue de Tobolsk. Le gouverneur Tchoulkoff s'en aperçoit, sort au-devant d'eux à la tête d'une troupe choisie, et les presse d'accepter un repas dans la ville. Les princes tartares hésitent; Tchoulkoff insiste : ils y consentent, pourvu qu'on permette à leur suite d'entrer avec eux. Le gouverneur s'épuise en protestations d'amitié; mais il s'excuse de ne pouvoir, dans une si petite ville, recevoir tant de monde à la

(1) Leclerc, tom. II, pag. 412. — Lévêque, tom. III, pag. 137-139.

fois, et redouble toujours ses instances. Enfin, il est convenu que les princes entreront, avec une escorte de cent hommes. Malgré les politesses qu'on lui prodigue à son arrivée, Seyd se reprochait son imprudence. Tchoulkoff s'en aperçoit, paraît offensé de ses soupçons, et lui propose, pour le rassurer, de lui donner le gage de l'hospitalité et d'une inviolable amitié, à la manière des anciens, en buvant dans la même coupe. On fait apporter du vin. Le Tartare, fidèle observateur des lois de Mahomet, se refuse à cette cérémonie, et veut en vain justifier son scrupule. Tchoulkoff feint à son tour de prendre de l'ombrage; il l'accuse de perfidie, et de mauvais desseins contre la Russie. Ces reproches étaient le signal convenu pour faire arrêter les trois princes. Alors les cent Tartares qui les escortaient sont massacrés : ceux qui étaient restés aux portes de la ville, entendent les cris de ces malheureux et s'enfuient sans pouvoir les venger. Sibir est abandonnée; et, par cette atroce agression, la domination russe est établie dans la Sibérie.

Les princes prisonniers furent envoyés à Moskow; on leur assigna des terres, et leurs descendans sont restés à la cour du tzar.

Immédiatement après le succès de cette per- 1588.

fidie, de nouveaux forts s'élevèrent, pour assurer et poursuivre les conquêtes. Déjà les forces de Tobolsk, grossies d'une foule de Tartares, de Circassiens, de prisonniers polonais ou de Lithuaniens et de Kosaques libres, que l'amour du butin attirait dans ce pays lointain, pouvaient composer, avec les Strélitz envoyés de Moskow, un corps d'élite de quinze cents hommes. Les tribus voisines s'étaient soumises; mais Koutzioum existait : toujours à craindre, implacable ennemi, inébranlable au milieu de ses revers, il ne cessait de harceler les conquérans et les peuplades assujetties. On essayait en vain de l'écraser ou de le soumettre : il éludait toute action générale; il ne voulait entendre aucune proposition. Des princes de son sang avaient passé sous la domination des tzars; il avait perdu tout ce qu'il possédait entre l'Ob et l'Irtisch; poursuivi par plus de mille cavaliers, il se vit successivement enlever ses équipages, ses trésors, un fils et deux femmes qu'il chérissait. Échappé, comme par miracle, à la perte de son armée, irrité par ses malheurs, inaccessible à la pitié, plus violent dans sa haine, courant jour et nuit à travers des déserts, mille fois près de tomber entre les mains des Kosaques ou sous la dent des bêtes féroces, il arriva enfin presque seul, après une fuite de

trois cents lieues, aux bords du lac Nor-Zaisan (1), dans le pays des Kalmouks.

Là, sans espérance de trouver des vengeurs, au milieu d'un peuple sauvage, différant avec les siens, de mœurs, de religion et de langage, il formait pourtant encore le projet de remonter l'Irtisch et l'Orschim, de se réunir aux débris de sa famille, de ramener le reste de ses sujets, et d'aller chercher à leur tête la vengeance, ou la fin d'une vie déplorable. Dans cette idée, il s'échappe avec quelques chevaux qu'il ravit à ceux qui venaient de lui donner l'hospitalité. Les Kalmouks indignés le poursuivent, l'atteignent, massacrent, presque sous ses yeux, les derniers compagnons de sa mauvaise fortune. Encore sauvé, mais seul, sans aucune ressource, il s'enfonça dans les déserts, et disparut sans qu'on ait pu suivre la trace de sa fuite, savoir l'époque de sa mort ou découvrir la place de son tombeau (2).

Ce prince avait été le seul ennemi redoutable aux Kosaques. Sa disparition leur assura la possession tranquille de son empire. Incessamment

(1) Ce lac, que traverse l'Irtisch, est au 46ᵉ degré 30 minutes environ de latitude, suivant la carte de Pallas.

(2) Leclerc, *Hist. de Russie*, tom. II, pag. 416. — Lévêque, tom. III, pag. 140.

renforcés par des secours nouveaux, ils poursuivirent, désormais sans danger, leurs conquêtes sur des peuples sans arts, sans moyens de résistance et sans courage. Nous les retrouverons un jour dans les rochers du Kamtschatka, et jusque dans l'archipel de l'océan Oriental, où la pauvreté des Kouriliens ne les sauva pas du même joug (1).

---

(1) *Voyez* ci-après, liv. v, chap. I.

CHAPITRE III.

Conduite des Kosaques dans les guerres civiles de la Russie.

Tandis que ces heureux aventuriers allaient étendre la domination russe dans les steppes immenses de la Tartarie, leurs frères continuaient à désoler la Russie. Ils avaient établi, depuis Kasan sur le Volga jusqu'auprès du Caucase, des postes de brigands, à qui les voyageurs, les commerçans et les personnages les plus distingués, les mieux escortés, ne pouvaient échapper (1). Les habitans de ces provinces demandèrent du secours : une armée moscovite envoyée contre les Kosaques fut taillée en pièces; mais, peu après, Boris Godounow extermina pour un temps toutes leurs bandes (2). Ils lui jurèrent une haine implacable; et de là vient l'acharnement qu'ils mirent à soutenir, pendant plus de quarante ans, tous les imposteurs qui

(1) *Voyage d'Olearius*, traduit par Wicquefort, in-fol. Amsterdam, 1727, p. 426, 427, 431, 457, 485, etc.

(2) *Hist. universelle*, trad. de l'anglais, édit. in-4°., tom. XLII, pag. 242.

usurpèrent le nom de Dmitri, dernier rejeton de la maison de Rurick (1).

Aussitôt qu'Otrepiew, sorti de l'obscurité d'un cloître, puis réfugié en Pologne et marié à la fille du palatin de Sendomir, s'annonça pour être le fils de Fœdor Iwanowitch, il vit dans les Kosaques ses plus fidèles soutiens; il reçut leurs députés avant ceux de Moskow, leur témoigna beaucoup d'affection, et ils le regardèrent « comme l'étoile du matin qui venait » luire sur la Russie (2). » Quand il eut été renversé du trône, le règne de Chouiski ouvrit une carrière encore plus favorable à leurs passions. Un jeune Russe, nommé *Élias Wassiliew*, qui s'était enfui de chez son maître, voulut faire le même rôle. Le roman absurde qu'il débitait, fut adopté par un peuple que le désir de la nouveauté et l'appât du butin armaient et désarmaient en un jour (3). Sous ses enseignes, les Kosaques du Don et du Terek, associés à quelques Strélitz, à des esclaves fugitifs et à une multitude de paysans, formèrent le projet d'ex-

(1) *Ibid.* pag. 252-262. — Leclerc, tom. II, p. 501 et suiv. — Des *progrès de la puissance russe*, in-8°., p. 274 et suiv.

(2) *Ibid.* — *State present of Russia, by capt.* John Perry, pag. 29-37.

(3) Leclerc, *Hist. de la Russie*, tom. II, p. 501.

terminer la noblesse, ou, pour parler leur langage, de s'affranchir de leurs tyrans. Ils pénétrèrent dans l'intérieur de la Russie, où leurs excès effrayèrent jusqu'à leurs semblables. L'espérance de profiter des troubles avait engagé dans leur parti des hommes considérés dans la nation : on vit même des princes russes reconnaître Élias Wassiliew pour l'héritier légitime des tzars : mais cet enfant adoptif des Kosaques fut enfin défait devant Toula, et livré au supplice (1).

Un autre imposteur, fils d'un maître d'école, Nagui, s'annonça dans Starodoub, sous le nom d'Otrepiew : l'hettman de l'Ukraine, Rouginskoi, courut lui offrir ses services; des milliers de Kosaques du Don se rendirent sous ses étendards : les dissensions de la Russie leur procurèrent quelques succès; Moskow les vit à ses portes. C'est là que l'ambition de régner fit abjurer à la veuve d'Otrepiew, la décence, la pudeur et les dernières vertus de son sexe : elle alla trouver Nagui, se précipita dans ses bras, le nomma son époux sous les drapeaux sanglans d'une armée de rebelles, et scella l'imposture par un honteux concubinage (2).

(1) *Hist. universelle*, ubi suprà.

(2) *Ibid.* — Leclerc, tom. II, pag. 518-519.

Peu après, quand la fortune se lassa de seconder l'audace d'un aventurier, quand Sigismond de Pologne, espérant placer son fils sur le trône de Moskow, refusa de soutenir Nagui de son argent et de ses secours secrets, et que d'autres factions succédèrent à ces impostures, on vit cette même Marina, veuve de Nagui, tué chez un khan de Kashimoff, devenir la concubine de l'hettman des Kosaques du Don, former, avec son amant, le projet de régner à Moskow sous le nom du fils qu'elle avait eu de Nagui. Mais leurs coupables espérances furent trompées. Des troupes envoyées avec ordre de les prendre morts ou vifs, les atteignirent sur les bords du Jaïk. L'hettman, chargé de chaînes, fut envoyé à Moskow et empalé; et la fille du palatin de Sendomir, veuve ou concubine de trois imposteurs, mourut dans un cachot : déplorable exemple d'une ambition qui l'avait lancée dans une carrière de peines, de malheurs et de crimes!

J'ai passé légèrement sur des détails qui tiennent plus à l'histoire de Russie qu'à celle des Kosaques (1); je retourne à ceux que j'ai laissés luttant, pour une cause plus noble, avec les Polonais, aux rives du Borysthène.

---

(1) *Voyez* les Histoires de Leclerc et de Lévêque, *ubi suprà.*

LIVRE III.

CHAPITRE I[er].

Causes de dissension entre les Kosaques et la Pologne.

Etienne Battori, le bienfaiteur des Kosaques, vivait encore. Il s'était flatté d'avoir acquis des alliés fidèles à la Pologne : mais trop de causes séparaient les deux peuples qu'il voulait unir; ses concessions n'avaient fait que redoubler leurs inimitiés. Il prédit en mourant que des guerres sanglantes en seraient le résultat.

Nous l'avons dit, mais il est encore nécessaire de le rappeler à l'attention de nos lecteurs, les Kosaques, débris des anciens peuples répandus dans la petite Scythie (1), errèrent dans les vastes plaines qui s'étendent du Don au Niester, depuis Kiow jusqu'à la mer Noire, tout le temps que dura la domination des Tartares. Lorsque les

(1) *Voyez* liv. I ci-dessus. — Heidestein, *de Bello Moscovitico*, pag. 828.

grands ducs de Lithuanie, Vitold, Olguerd, Gedimin, et Jagellon, qui réunit ce duché à la Pologne, conquirent l'Ukraine, la Podolie et la Volhynie, comme ils trouvèrent ces provinces à peu près désertes, ils n'imaginèrent point qu'il fallût respecter la propriété d'un peuple errant et peu nombreux : ils donnèrent des terres qui paraissaient vacantes à des seigneurs lithuaniens ou polonais. La Pologne regarda même toutes ces provinces comme le patrimoine royal, où l'on érigea des starosties, en faveur des officiers qui avaient bien servi l'état (1).

L'érection de ces seigneuries, au milieu des terres occupées par les Kosaques, excita la jalousie de ceux-ci, dès que, devenus plus tranquilles et plus nombreux, ils songèrent à s'agrandir. D'un côté les seigneurs polonais et lithuaniens, non contens des concessions qui leur avaient été faites, voulaient enclaver dans leurs domaines les terres voisines, et traiter les Kosaques eux-mêmes comme des serfs attachés à la glèbe : de l'autre, les Kosaques, jaloux de leur indépendance, et regardant les starosties comme des usurpations sur leur antique patri-

(1) Simeonis Starowolsci *Polonia (in Collect. scriptor. Polon.)*, tom. I, pag. 475. — *Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne*, Amsterdam (Paris), 1772, pag. 141.

moine, ne cessaient d'attirer à eux les paysans qui, mécontens du joug de leurs maîtres, allaient se ranger en foule, du côté de ceux qui leur offraient des propriétés et l'indépendance (1).

Des injures et des prétentions exagérées de part et d'autre ne pouvaient manquer d'amener des discordes funestes : il s'y joignait encore d'autres sujets de dissension.

Les Polonais étaient zélés catholiques; les Kosaques, schismatiques obstinés, ne reçurent d'abord chez eux que ceux qui faisaient profession de la religion grecque (2) : ceux-là vivaient sous un gouvernement aristocratique; ceux-ci, passionnés pour la démocratie, ne connurent une espèce de noblesse que lorsqu'ils passèrent sous la protection de la Russie (3). La civilisation avait déjà fait des progrès en Pologne; il s'y trouvait des seigneurs polis, des théologiens éclairés, des historiens judicieux et des médecins habiles. Les Kosaques, doués d'esprit naturel, de conception, d'adresse et d'aptitude aux exercices du corps, mais ennemis de toute étude et de toute application, ignorans et

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 7. — Schérer, *Annales de la petite Russie,* tom. I, etc.

(2) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 54-55.

(3) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, p. 87-88.

farouches comme les Tartares (1), toujours épris de la guerre, et surtout du brigandage et de la piraterie, attachaient peu de prix aux arts que la paix fait fleurir. Ils avaient fait quelques progrès dans la culture des terres, moins par inclination que par jalousie; ils n'étaient pas sans industrie dans leur commerce, mais ils voyaient avec mépris les progrès des Polonais dans les lettres et les sciences. Kiow, où ils eurent bientôt un régiment, leur offrait en vain l'académie la plus ancienne et la plus fréquentée du pays (1): les lumières qu'elle répandait, ne jetaient aucun éclat à leurs yeux.

(1) Simeonis Starowolsci *Polonia*, ubi suprà, pag. 475. — Matth. Striykowski. — Andreas Cellarius, etc.

(2) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. II, p. 16.

CHAPITRE II.

Etablissement et Constitution des Zaporogues(1).

En parlant des Kosaques, il faut soigneusement distinguer la nation proprement appelée de ce nom, d'avec ces Zaporogues, lesquels ne furent d'abord qu'une milice particulièrement destinée à garder les îles du Borysthène, où étaient le chantier, l'arsenal et le trésor de la nation. Avec le temps cette milice aguerrie s'augmenta de tous les aventuriers tartares, russes, polonais, allemands, que l'amour d'une licence effrénée y attira (2) : bientôt les Zaporogues firent des expéditions pour leur compte. Essentiellement soldats, libres de toute espèce de joug, ils en vinrent bientôt à mépriser ceux qui s'étaient adonnés au commerce et à la culture de la terre, à se considérer eux-mêmes comme l'élite et le centre de la nation. L'autorité ne tarde pas à s'établir là où est la force. Comme les préto-

(1) Les auteurs russes disent *Zaporoïski* : j'ai préféré le nom de *Zaporogues*, par respect pour l'harmonie de notre langue ; comme on a vu que j'ai conservé celui de *Tartares*, aux *Tatars*.

(2) Storch, *Tableau de la Russie*, liv. I, chap. IV.

riens de l'ancienne Rome, ils prétendirent au droit d'élire le chef de la nation, et regardèrent leur setsche (1) comme la métropole de l'état : ensuite ils voulurent avoir leur chef particulier, qu'ils choisirent toujours entre eux, et qu'ils appelèrent *koschowoy - ataman* (2). On croit que cette innovation se fit vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième. C'est à l'époque où nous sommes arrivés qu'il est utile de jeter un coup-d'œil sur cette association militaire, dont les institutions ont pu être modifiées, mais dont l'aspect général n'a presque point subi d'altérations. Les traits généraux sous lesquels elle paraît à son origine, sont encore empreints dans l'ukase qui l'a détruite (3).

On trouve, dans plusieurs historiens ou géographes (4), des descriptions particulières tracées

---

(1) Le mot *setsche* vient du verbe russe *otssetsch*, couper, séparer, parce que leur principale résidence était un camp fortifié, séparé des pays voisins par des retranchemens.

(2) Le mot *kosch* signifie, en langue tartare, un camp dont l'ataman ou hettman était le chef. *Koschowoy*, chef du *kosch*, mot composé, russe et tartare. (Storch, part. 1, liv. 1, chap. 1.)

(3) Ukase du 15 août 1775. (*Voy.* cette pièce à la fin du tom. II.)

(4) Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. IV, pag. 187-199. — Leclerc, *ibid.* tom. II, p. 427-432. — Coxe's *Travels*, vol. II, p. 254-256. — Storch, *Tableau de la Russie*, part. 1, liv. 1, ch. IV. — W. Tooke, vol. I, pag. 290 et suiv., etc., etc.

sur le même modèle (1); elles ne diffèrent entre elles que par les expressions : nous essaierons de les combiner avec les récits de témoins oculaires plus anciens ou de voyageurs plus modernes. La connaissance des mœurs d'une nation est le flambeau de son histoire.

Comme il est peu d'écrivains qui ne se laissent aller à la manie des parallèles, il ne faut pas s'étonner qu'on ait été tenté de comparer l'association des Zaporogues à la république de Sparte (2), aux francs archers de Charles VII (3), et même aux chevaliers de Malte (4). Un pieux évêque de Cracovie, témoin de quelques services qu'ils rendirent d'abord à la Pologne, n'a pas craint de les mettre au-dessus des ordres militaires chrétiens, « tout fiers qu'ils sont (di-

---

(1) Presque tous les écrivains, postérieurs au savant Müller, ont pris les détails qu'ils ont donnés sur les Zaporogues dans son *Recueil historique sur la Russie*, publié en allemand à Pétersbourg, intitulé : *Samnlüng Russischer geschichte, etc.*, vol. IV, pag. 411-472.

(2) Ukase du 15 août 1775. — Lévêque, *ubi suprà.* — W. Tooke, tom. I.

(3) Schérer, tom. I, pag. 282.

(4) Beauplan, pag. 21-22. — Le Laboureur, *Traité du royaume et du gouvernement de Pologne*, pag. 229. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 14. — Büsching, *Géogr.* t. II, pag. 245. — Storch, liv. 1, part. 1, chap. 1, etc.

» sait-il) de titres magnifiques (1). » Certes, s'il fallait absolument chercher quelque association comparable à celle des Zaporogues, on la trouverait plutôt chez ces fameux flibustiers du dix-septième siècle, peuple isolé dans l'histoire (2), que dans la cité de Lycurgue ou dans l'élite de la noblesse européenne.

Le pays habité par les Kosaques Zaporogues séparait jadis les Scythes des Gètes : il s'étendait le long du Borysthène entre des déserts, des bois et des marais, près des rochers toujours battus par la chute des cataractes ; demeures tristes, solitaires, sauvages, convenables à leurs hôtes. Schérer place le premier établissement de la setsche à Sednef (3) ; le second à Kaniow (4) : il fut depuis à l'île de Chortiza (5). Il changea

(1) Quantumvis alii ordines militares christiani tumeant gloriosis et magnificis nominibus. (Le Laboureur, *ubi suprà.*)

(2) *Voyez Hist. philosoph. des deux Indes*, Genêve, 1780, tom. V, p. 275-319.

(3) Schérer, tom. I, pag. 280-281. — *Sednef* est sans doute le même endroit que *Senecz*, qu'André Cellarius place à la droite du Rhos qui se jette dans le Borysthène, à trente werstes de Kaniow. (*Descript. regni Polon.* pag. 602.)

(4) *Kaniow* ou *Kaniew*, à dix-sept milles d'Allemagne de Kiow. (Matthæi Striykowski *Sarmatia Europœa.*)

(5) A quarante-quatre milles de Kiow ; latitude, 50 degrés ; longitude, 40 degrés. (Steph. Sarnicii *Descript. vet. et novæ Polon.* pag. 247.)

plusieurs fois jusqu'à leur destruction (1); mais il fut toujours au-dessous des cataractes, dans une île, ou dans quelque lieu défendu par des marais ou des rochers inaccessibles aux galères des Turcs, ou bien à la cavalerie des Polonais.

Il ne faut pas comparer cet établissement à une place bâtie ou fortifiée dans notre système: c'était un amas de huttes de terre ou de bois, comme les maisons des paysans russes, entourées d'une palissade, d'une file de chariots ou d'un fossé profond.

Cette capitale sauvage était divisée en quartiers ou kourènes, dont le nombre a dû varier suivant la population de la setsche (2). Il est difficile

---

(1) Muller, *ubi suprà*, pag. 412. — Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 255.

(2) Il y avait, lors de la destruction de la setsche, trente-huit kourènes, dont voici les noms, d'après Schérer: — 1. Lewuschskoi. — 2. Diatkouskoi. — 3. Glaskunouskoi. — 4. Bruchoveskoi. — 5. Vedmedewskoi. — 6. Blatnorowskoi. — 7. Paschkowskoi. — 8. Kuschtschewskoi. — 9. Kislakowskoi. — 10. Ivanowskoi. — 11. Konelewskoi. — 12. Serjeuwskoi. — 13. Donskoi. — 14. Krilowskoi. — 15. Konewskoi. — 16. Baturinskoi. — 17. Popovitschewskoi. — 18. Vaturinskoi. — 19. Nefawscheskoi. — 20. Itklujewskoi. — 21. Tscherbinowskoi. — 22. Tatarowskoi. — 23. Skurenskoi. — 24. Kurmniskoi. — 25. Rogowskoi. — 26. Korsunowskoi. — 27. Kanibalitskoi. — 28. Gamanskoi. — 29. Deviauzowskoi. — 30. Sterliewskoi. — 31. Stepleuwskoi. — 32. Scheralewskoi. — 33. Pereialawskoi. — 34. Pultawskoi. — 35. Michaslow-

d'apprécier cette population, plus variable encore que le nombre des kourènes : c'était le secret important de la setsche. Un auteur contemporain l'évalue à quarante mille individus, tous en état de porter les armes (1). Le succès de leurs expéditions, le genre de leur vie indépendante, la protection et l'asile qu'ils offraient aux brigands de tous les pays, leur attiraient incessamment de nouveaux compagnons. Au commencement de leur institution, il fallait, pour y être admis, franchir dans un bateau les treize cataractes, même en remontant le fleuve, épreuve qui paraîtrait impossible au plus robuste marinier, si la chose n'était garantie par un témoin oculaire (2) : le candidat devait en outre, pour être reconnu vrai Zaporogue, faire une course sur la mer Noire (3). Dans la suite, on reçut indifféremment tous les aventuriers qui voulurent se faire inscrire ; mais la troupe était surtout re-

skoi. — 36. Minskoi. — 37. Timoschewskoi. — 38. Velitchowskoi.

Ces noms, donnés à différentes époques, viennent sans doute de quelques chefs dont les Kosaques voulaient honorer la mémoire, comme le nom de la kourène Bruchoveskoi, ou de quelque endroit rendu célèbre par leurs exploits, comme celui de Korsunowskoi, etc.

(1) Simeonis Starowolsci *Polonia*, ubi suprà, pag. 475.

(2) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 19.

(3) Schérer, tom. I, pag. 285.

crutée par des jeunes gens enlevés dans ses fréquentes excursions. Après qu'ils avaient fait quelques campagnes, il était libre à tous de se retirer; mais tant qu'ils étaient à la setsche, ils devaient se conformer à ses lois. Leur gouvernement était une démagogie militaire, à la tête de laquelle paraissait un chef suprême qu'ils nommaient, changeaient ou déposaient à leur gré. Il avait au-dessous de lui un secrétaire général (*pissar*), qui seul avait le droit de lire, d'écrire, ou d'expédier les affaires écrites de la setsche; un auditeur général, chargé du dépôt du grand sceau; un aide-de-camp général (*jessaoul*), et quelques assistans particuliers, comme un ingénieur chargé de l'artillerie, un timbalier, tous nommés par la setsche. Outre ces chefs généraux, chaque kourène avait son chef particulier, décoré du titre d'*ataman*, et soumis, comme le koschòwoy, aux caprices de la multitude (1).

Tous les ans, le 1.er janvier, le conseil des Zaporogues s'assemblait, au bruit d'une timbale, autour de l'étendard planté par le jessaoul, au milieu de la setsche. C'est dans cette assemblée qu'on distribuait les rivières et les campagnes,

(1) Schérer, tom. I, pag. 287-289.

depuis les cataractes jusqu'à la rivière du Boug (1), en autant de parties qu'il y avait de kourènes; chacune d'elles jouissait ensuite, pendant l'année entière, du lot qui lui était échu, sans que nul Kosaque pût aller chasser ou pêcher sur le terrain d'une autre kourène que la sienne, à moins d'en avoir obtenu la permission spéciale. On a vu quelque chose de semblable chez les anciens Scythes (2).

Ce partage fait, la troupe délibérait tumultuairement sur le renouvellement des chefs, qu'on pouvait changer ou confirmer au bout de de l'année. Ils attendaient leur jugement debout, sans bonnet, au milieu de l'assemblée. Si les Zaporogues avaient envie de les conserver, ils s'écriaient : « Vous êtes de bons et braves sei- » gneurs; continuez à nous gouverner. » Alors le koschowoy et les autres officiers faisaient une révérence à la troupe, et chacun se retirait dans sa kourène.

Mais si l'assemblée était mécontente du koschowoy, on lui disait de quitter les marques de sa dignité. Il déposait à l'instant son bâton de

---

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 54-56. — *Voyage* de Le Laboureur, *Traité du royaume et du gouvernement de Pologne*, pag. 225-251.

(2) Horat. lib. III, od. XXIV. *Voyez* ci-dessus, pag. 25 et 26.

commandement et son bonnet de feutre auprès de l'étendard, saluait la compagnie, et rentrait dans sa kourène, au rang des simples Kosaques (1). S'il tentait de faire quelque représentation, il courait grand risque d'être massacré sur la place.

Alors la troupe, qui ne procédait guère à cette cérémonie sans être ivre d'eau-de-vie dès le matin de ce grand jour, choisissait d'abord la kourène où l'on devait prendre le koschowoy, ensuite le sujet qu'on devait élire dans cette kourène, et cette double élection ne se faisait pas sans désordre, sans injures et sans coups. Dix des plus impertinens et des meilleurs buveurs étaient chargés d'annoncer au nouveau koschowoy (2) sa nomination, s'il n'y était pas présent. Dans les premiers temps, lorsque cette charge exposait le candidat à plus de périls, celui qui se refusait aux vœux de ses frères était impitoyablement massacré sur la place (3). Dans la suite, on se réduisit à l'accabler d'injures, à le rouer de coups; et lorsqu'après deux refus d'étiquette, il donnait son consentement, la timbale annonçait son avénement, et quelques vieux

(1) Müller. — Leclerc, Lévêque. — Coxe, *ubi suprà*.

(2) Schérer, pag. 291-292. — Le Laboureur, pag. 225-251.

(3) *Ibid.*

Kosaques, prenant de la terre détrempée avec de l'eau ou de la neige, en barbouillaient son visage; cérémonie rude qui offrait une allégorie assez juste de la nature de sa dignité passagère (1).

L'usage autorisait encore une seconde réunion le jour de Pâques pour renouveler le koschowoy ou les principaux officiers; mais, pour cette convocation, il fallait avoir l'aveu de dix kourènes. Alors ceux qui voulaient un changement commençaient la journée par s'enivrer d'eau-de-vie, enlevaient la timbale, ou forçaient le timbalier à donner lui-même le signal de l'assemblée générale, sous peine d'être assommé à coups de bâton. Au bruit des timbales, toutes les kourènes se réunissaient; le koschowoy et ses assistans se plaçaient au milieu de la troupe, la saluaient, et, dans la posture humble que nous avons décrite, il disait à haute voix: « Jeunes gens, pourquoi avez-vous fait assem» bler la troupe?—Notre père, lui répondaient » les ivrognes, tu dois déposer ta dignité; tu

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 55: « En dix» sept ans que j'ai servi dans le pays, dit ce témoin oculaire, tous » ceux qui ont été en cet emploi ont fini malheureusement. »

Boemi rapporte qu'une cérémonie aussi rude avait lieu lors du couronnement des ducs de Carinthie. (*De morib. gentium.*)

» n'es plus en état de nous gouverner. » Ensuite, ils lui reprochaient les fautes qu'il avait commises ou les sujets de plainte qu'il avait donnés. Si leur dessein était de déposer leurs autres chefs, ils en usaient avec moins de cérémonie; ils s'écriaient : « Ce mauvais garçon a déjà » assez mangé du pain de la compagnie; qu'il » se retire! »

Il arrivait souvent qu'un parti s'élevait en faveur des chefs dont un autre demandait la déposition : alors la querelle s'échauffait; des injures on en venait aux coups : bien souvent le parti vainqueur allait ravager les propriétés du vaincu, démolir ses huttes; et le koschowoy, changé ou confirmé, n'était guère en possession de sa charge, sans avoir lui-même ensanglanté la scène (1).

Au reste, ce koschowoy, tout puissant à la guerre, avait peu d'autorité dans la setsche. Il ne pouvait entretenir de relations particulières avec une puissance étrangère, recevoir aucune lettre, écrire aucun ordre, décider nulle expédition qu'avec l'avis des Zaporogues présens aux délibérations les plus importantes et les

---

(1) Schérer. — Beauplan. — Le Laboureur. — Chevalier, *ubi suprà*.

plus secrètes. Ces assemblées commençaient, comme celles des élections, par des cris affreux, qui ne cessaient que quand tout le monde était d'accord.

Il n'y avait, ni moins de désordre, ni moins de tumulte dans les réunions convoquées pour régler le partage du butin fait dans une expédition, ou la répartition des sommes qui leur furent payées dans la suite par la Pologne ou la Russie. On appelait cette réunion *schodka* ou petite assemblée. Dans cette occasion, les Zaporogues ne manquaient guère de se plaindre que l'argent et les nécessités de la vie leur manquaient; et si les atamans ne trouvaient moyen d'apaiser ces cris par leur zèle et leur désintéressement, l'assemblée finissait par un combat, où les plus forts faisaient la loi (1).

L'ataman, magistrat démagogue toujours chéri dans sa kourène, y exerçait une autorité paternelle. Tant que les Kosaques voulaient bien le souffrir à sa place, ils le respectaient comme un père, ils le chargeaient du soin de conserver leur argent, leurs vêtemens et le butin qu'ils avaient fait. De son côté, il prenait garde que

---

(1) Schérer, pag. 300-303. — Storch. — Müller. -- *Mémoires du général de Manstein*, tom. I, pag. 30-31.

rien ne leur manquât pour leur entretien, leur subsistance ; ou bien il payait, par un renvoi humiliant, la peine de sa négligence ou de son incapacité. Il ne recevait rien, ni de la kourène ni du corps des Zaporogues ; mais il retirait les loyers des boutiques situées sur le marché de la kourène : il percevait des droits sur les grandes cuves à brasser la bière et à distiller l'eau-de-vie dont la setsche faisait une consommation prodigieuse : enfin il avait encore quelques profits sur la vente des maisons, des vaisseaux, des barques ; et si ses compagnons étaient contens de son administration, ils lui offraient, au retour de leurs expéditions, sa part du butin qu'ils avaient fait (1).

Telle était aussi la source des revenus du koschowoy et de ses principaux officiers, jusqu'à ce que la Pologne et la Russie leur eussent fait des traitemens particuliers. Avant cette époque, les caravanes qui revenaient de la Krimée avec du vin blanc, de l'eau-de-vie, de la farine ou d'autres denrées, payaient des droits en argent ou en nature et par forme de présens. Les aubergistes, brasseurs, bouchers, artisans, marchands de toute espèce, lui devaient, au même

(1) Schérer, tom. I, pag. 304.

titre, une espèce de redevance appelée *ralez* (1), mot emprunté des Tartares (2).

Les membres de chaque kourène vivaient, avec leurs atamans, à une table commune, entretenue aux frais de tous; c'est ce qui les a fait comparer aux Spartiates. La bouillie de farine de gruau ou de millet, assaisonnée de sel, mets le plus ordinaire de ces repas, ne valait sans doute pas mieux que le délicieux brouet noir des enfans de Lycurgue (3), nourriture assez bonne, puisqu'elle faisait des hommes vigoureux.

Ces repas étaient sobres; mais les Kosaques ne s'en contentaient guère que lorsque le service militaire ou l'intérêt de la troupe les retenait à la setsche : hors de là, il leur était permis d'acheter du pain, de la viande et du poisson, qu'ils mangeaient en société. D'ailleurs, au retour de leurs incursions, la débauche la plus effrénée succédait ordinairement à la frugalité de leurs festins. Alors le partage du butin se faisait au milieu des réjouissances; ils passaient

---

(1) *Ibid.*

(2) *Hist. généalogique des Tatars*, par Abulgasi-khan, part. II, chap. XIII.

(3) Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, édition de Cussac, 1802, tom. XVI, pag. 108-109.

plusieurs jours à boire, à danser, à raconter des traits de leur bravoure. Suivis de musiciens grossiers et de gens qui portaient de grands vases remplis de bière, d'hydromel et d'eau-de-vie, ils embrassaient leurs frères, les paysans, tous ceux qu'ils rencontraient sur leur route. Forçant chacun à boire avec eux, dépensant en quelques jours la valeur et souvent au-delà du profit qu'ils avaient fait dans une course, ils se trouvaient bientôt plus pauvres qu'auparavant et quelquefois endettés (1). Heureusement les marchands et les ouvriers qu'ils enrichissaient, rendaient à leur tour, dans des orgies pareilles, leurs énormes bénéfices; ou bien les Kosaques ivres mettaient leurs boutiques au pillage (2).

Hors de leurs expéditions, quand les Zaporogues n'étaient pas plongés dans la débauche, ils croupissaient dans la plus lâche oisiveté. Telles étaient leur insouciance, leur aversion pour toute espèce d'ordre, de gêne et de surveillance, qu'ils ne faisaient pas même la garde autour de leur résidence; aussi les Tartares surprenaient souvent leurs troupeaux : mais un coup de canon tiré sur la place les met-

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 311-315.

(2) Lévêque, tom. IV, pag. 108.

tait sur pied, et, par leur incroyable activité, ils se dédommageaient bien de leurs pertes (1).

La loi la plus antique et la plus sévèrement observée parmi eux était celle qui excluait, sous peine d'être lapidée, toute femme de la setsche. Ceux qui, dans leurs expéditions, en avaient enlevé quelqu'une, tartare ou polonaise, étaient obligés de garder, à quelques lieues de là, les victimes de leur passion brutale (2). S'ils voulaient se marier, ils allaient dans l'Ukraine, ou dans des villages voisins, vivre du produit de leurs terres, de leur travail, de leur pêche ou de leur chasse. Ils n'étaient plus comptés entre les Zaporogues, à moins qu'ils n'abandonnassent leurs femmes. Cette loi n'a jamais été impunément enfreinte; « chose singulière, dit un » brillant écrivain, que cette étrange république » se soit établie vis-à-vis de la côte où la fable » avait placé le séjour des Amazones (3). »

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 315-316.

(2) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 349. — W. Tooke's *View of the russian Empire*, tom. I, pag. 290. — Lévêque, tom. IV, pag. 196.

(3) Rulhières, *Hist. de l'anarchie de Pologne*, tom. III, p. 75. — On n'est point d'accord sur l'ancien séjour des Amazones. Strabon les place au-dessus de l'Albanie, au pied du Caucase; Quinte-Curce, en Hircanie, au sud-est de la mer Caspienne;

Tout Kosaque Zaporogue devait avoir son fusil, sa lance, un sabre et des pistolets. Ses armes étaient fabriquées à la setsche ; mais il achetait la poudre en Pologne ou dans la Russie. Son vêtement ordinaire était composé d'un pantalon large, d'une saye de peau de mouton ou d'une étoffe grossière, assujettie par une ceinture, d'un bonnet de feutre garni de fourrure ou de velours, et de bottines de cuir ou d'écorce d'arbre : au retour d'une expédition lucrative, il n'était pas rare d'en voir avec des ornemens et des bijoux précieux. Sous les haillons dont tous étaient couverts le plus souvent, on distingnait à peine quelque chose du costume polonais : comme les Tartares, ils avaient la tête rasée, à l'exception d'un bouquet de cheveux qui leur tombait sur le front (1).

Insubordonnés et débauchés dans leur repos, ils étaient soumis, sobres, infatigables dans leurs expéditions. Leur force principale consista d'abord en infanterie, jusqu'à ce que l'accroissement de leurs domaines et de leurs pâturages, et le perfectionnement de l'art militaire chez les

---

d'autres auteurs, sur les rives du Thermodon, au midi du Pont-Euxin : c'est cette dernière opinion que M. de Rulhières a suivie.

(1) Schérer, tom. I, pag. 298.

peuples voisins, les réduisissent à leur nombreuse cavalerie.

Quoique généralement attachés à l'église grecque, ils finirent par recevoir indifféremment parmi eux des gens de toutes les religions. Chaque année on leur envoyait, d'un couvent situé à vingt werstes de Kiow, deux prêtres et deux diacres, chargés de célébrer l'office divin tous les jours à la setsche. Celui qui ne chantait pas à leur gré, était renvoyé avec des injures (1). Une voix tonnante lui tenait lieu de piété, de science et de mœurs (2). Ce don de la nature lui procurait des aumônes abondantes, et quelquefois des biens considérables qu'on lui laissait par testament. D'ailleurs, les Zaporogues assistaient exactement au service divin; mais ils ne souffraient pas de remontrances sur leur vie errante et vagabonde. Chez eux la diversité d'opinions en matière de foi n'entraînait aucune dispute, soit que toutes discussions fussent défendues, soit que cette matière leur fût indifférente.

Quant au caractère moral de ces Kosaques, il était conforme à leur manière de vivre et à leur forme de gouvernement; il offrait un mé-

(1) Schérer, tom. I, pag. 322-323.

(2) Lévêque, tom. IV, pag. 189-190.

lange des vertus et des vices d'un peuple libre qui ne subsiste que par la guerre et le brigandage (1). Les lois municipales de Magdebourg, ancien droit public de la Germanie (2), avaient passé de la Pologne dans leur communauté. L'auditeur général prononçait sur les affaires de peu d'importance ; les anciens ou starschines décidaient des intérêts plus graves. Mais en tout, les Zaporogues avaient plutôt des coutumes que des lois.

Dévastateurs, cruels, impitoyables dans leurs excursions, ils se montraient chez eux probes, généreux, hospitaliers. Les portes de leurs huttes ne fermaient point à clef : un voyageur pouvait y entrer, et prendre ce dont il avait besoin. L'argent ou les effets égarés étaient portés dans la setsche, pendus à une perche, où celui qui les avait perdus était sûr de les retrouver. La boutique du marchand qui vendait au-delà du prix fixé, était mise au pillage ; on attachait le débiteur insolvable à un canon sur la place, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. Les voleurs étaient exposés dans la place du grand marché, liés à un

(1) W. Tooke's *View of the russian Empire*, vol. I, p. 292. — Storch, tom. I, pag. 60-62.

(2) *Hist. du droit public d'Allemagne*, par Pfeffel, t. I, p. 288.

poteau ; on plaçait à leurs pieds une bouteille d'eau-de-vie, un verre et un bâton. Là, tous les passans venaient à leur tour boire avec le patient et le chargeaient d'injures et de coups, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'objet ou la valeur du vol. Quand il ne pouvait faire cette restitution, il restait dans cet état durant trois jours, au bout desquels il était pendu ou assommé, si le vol paraissait grave, ou s'il s'était déjà rendu coupable du même crime. Tant il est vrai, dit un historien (1), que la notion du juste et de l'injuste est le fondement de toute société, même de celle des brigands !

Chez ces farouches guerriers, si prodigues du sang des nations qu'ils allaient désoler, le meurtrier d'un de ses compagnons était enterré vivant couché sur le cadavre. Le crime contre nature, que l'exclusion des femmes semblait devoir rendre assez fréquent, était puni par un supplice non moins cruel. Les biens du coupable étaient confisqués : attaché au pilori fatal, il y périssait sous les coups dont ses camarades allaient l'accabler (2).

Telle était cette association unique dans l'histoire

(1) Leclerc, tom. II, pag. 429.

(2) Schérer, tom. I, pag. 328. — *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 31.

ancienne et moderne, qui se qualifiait, dès son origine, du titre pompeux de *vaillant corps des troupes de Kosaques Zaporogues qui occupe le bas du Dnieper*. Les institutions et les coutumes de ce peuple ont peut-être subi moins d'altération que celles de tout autre, parce qu'il repoussait de son sein toute espèce d'arts, de plaisirs et de communications qui font le charme des sociétés policées, et qu'il ne parut jamais avoir que la guerre et le brigandage pour objet (1).

---

(1) Ukase du 3 (14) août 1775.

CHAPITRE III.

Première guerre des Kosaques contre la Pologne.

En considérant les Zaporogues comme une espèce d'ordre militaire dans la nation dont ils faisaient réellement la force et l'élite, il est aisé de concevoir que les hettmans n'ont été puissans que quand ils ont exercé leur autorité sur la setsche. C'est là que plusieurs d'entre eux fussent peut-être parvenus à se rendre indépendans, à devenir des souverains, s'il eût été dans la destinée des Kosaques de fonder un état solide et semblable à ceux qui sortirent du sein de la barbarie. On en trouve à chaque instant la preuve dans leur histoire.

Ainsi Podkowa, sixième hettman, Valaque d'une naissance obscure, mais dont la force, le courage et le caractère entreprenant étaient un titre aux suffrages de ses compagnons d'armes, leur persuada aisément d'envahir la Valachie et
An 1577. de lui en donner la souveraineté (1). Il en chassa

(1) Reinoldi Heidestenii *de Bello moscovitico*, lib. VI, in-fol. Colon. Agripp. 1589, pag. 744.

Pierre le palatin par une irruption subite, avant qu'il eût le temps de se mettre en défense. Pierre était l'allié d'Etienne Battori qui, considérant d'ailleurs que l'exemple d'une pareille invasion pouvait être funeste à la Pologne elle-même, envoya de prompts secours en Valachie. Podkowa, poursuivi par des forces supérieures, se réfugia chez le palatin de Kaminiek, qui le livra au roi (1).

Le mauvais succès de cette expédition ne détourna point les Kosaques du dessein de donner un maître à la Valachie; ils y menèrent Alexandre, frère de Podkowa. Cette obstination fut fatale à tous les deux : le roi de Pologne fit couper la tête à l'un, les Turcs firent empaler l'autre; et tous les Kosaques engagés dans cette expédition, furent tués sur le champ de bataille, ou périrent dans les prisons de Constantinople (2).

Ces revers ne pouvaient rien sur leur esprit indomptable. L'hettman Schah, qu'ils avaient nommé pour remplacer Podkowa, ne songea qu'à le venger par des incursions sur les Valaques, les Moldaves, les Turcs et les Tartares (3).

---

(1) *Ibid.* pag. 745. — Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. II, pag. 10.

(2) *Ibid.* — Leclerc place cette expédition en 1587.

(3) Schérer, tom. II, chap. xv. — Joach. Pastorius, *de Bello kosatico-scythico*.

Le sultan Amurath III (1) s'en plaignit. Le khan
1591. de Krimée, Méhémet Ghirai, adressa des remontrances plus vives à Sigismond III, qui venait de remplacer Etienne Battori. Les ambassadeurs tartares venaient en même temps réclamer à la diète les présens qu'on leur avait jadis accordés, et qu'ils se plaisaient à regarder comme un tribut. Sigismond consentit à donner deux mille peaux de moutons et quinze mille pièces d'or : quant aux réparations qu'ils demandaient relativement aux courses des Kosaques, Sigismond répondit que « ces peuples étaient, comme » on le savait déjà, un ramas de la lie de diverses » nations errantes, sans demeures fixes, qui » n'étaient dans la dépendance de personne (2); » mais que cependant il ferait tous ses efforts, » pour empêcher leurs excursions.... »

Dans la situation où se trouvait la Pologne, il est difficile de dire quel était le parti le plus avantageux ou le plus dangereux pour elle, de répri-

---

(1) *Ibid.* — La lettre d'Amurath, citée par Schérer, appelle les Kosaques des *brigands*, et la setsche leur *nid*. (Tom. II, p. 337-339.)

(2) Reinoldi Heidestenii *de Bello moscovitico*, lib. VI, p. 828. — De Kosakkis idem etiam quod antè aliquoties ostensum, manum hominum ex diversarum gentium colluvie coactam, vagam, ac nullis sedibus certis consistentem, nullius etiam in potestate esse, etc.

mer les Kosaques, on d'encourager leurs hostilités contre des ennemis non moins à craindre : mais Sigismond III n'osa se décider, et commit bientôt une faute politique encore plus grave.

Non content d'avoir acquis sur les Kosaques assez d'autorité pour faire tomber, après la mort de l'hettman Schah, leur choix sur la personne de Skalosupp, il entreprit de changer leur religion. Par son influence sur l'hettman et sur le 1593.
clergé, le métropolitain de Kiow, plusieurs évêques et archiprêtres assemblés à Beresk en Lithuanie (1), abandonnèrent leur doctrine, se réunirent à l'église romaine, et reconnurent la suprématie du pape. Cette défection n'ébranla point le zèle des Kosaques pour leur ancienne croyance. Indignés de voir un évêque romain en Ukraine, et vexés par des seigneurs polonais que le grand général de la couronne avait mis à la tête de leurs régimens, ils s'assemblèrent secrètement, déposèrent leur hettman, et choisirent à sa place un polonais inscrit parmi eux, Kosemskii, dont le zèle fut inutile au parti qu'il avait embrassé. Les Polonais, auxquels il commençait à faire la guerre, le saisirent et le livrè-

(1) Schérer, tom. II, pag. 11. — Breslau, suivant Leclerc, tom. II, pag. 385.

rent au supplice, dans l'année même de son élection (1).

Un autre aventurier, Nalewaiko, s'offrit pour défendre la même cause. Les Kosaques cultivateurs volèrent en foule sous ses drapeaux. Plus avides de butin que de vengeance, il se jetèrent
1594. d'abord sur la Lithuanie (2). Après avoir essayé leur courage, l'hettman osa les conduire contre les Polonais. D'abord il brûla les villes de Sluzk et de Mohiloff. Victorieux, quand il ne s'était agi que de dévaster, il fut vaincu quand il fallut combattre : mais il ne céda point sans honneur à la fortune de Zolkiewski, grand général de la couronne. Les Kosaques l'attaquèrent avec intrépidité près de Biala-Czerkiew ; l'avantage était de leur côté : l'armée polonaise commençait à plier, lorsque Zolkiewski, qui joignait la connaissance du pays à la science de l'art militaire, parvint à les pousser dans un poste désavantageux, et les réduisit à la nécessité de lui livrer leur hettman Nalewaiko, le colonel Loboda et un autre de leurs principaux officiers nommé Mazeppa, qui furent tous trois conduits à Varsovie et brûlés dans un taureau d'airain (3).

---

(1) Schérer, *ubi suprà*.

(2) *Ibid.* tom. I, pag. 138.

(3) Quoique cette guerre présente des cruautés inouies dans

Il semble que dans des circonstances si critiques il ne fallût rien moins que l'obligation d'accepter, sous peine de mort, la place d'hettman (1), pour qu'elle ne restât point vacante : mais, soit que tous les Kosaques fussent animés du même esprit, soit que l'ambition se dissimule ou brave les dangers dans la poursuite de la plus misérable souveraineté, celle-ci trouvait encore des envieux. Pierre Konaschewitch Sagaidatschni, choisi après le supplice de Nalewaiko, en fit l'épreuve. Il se trouva, pour lui disputer cette dignité périlleuse, deux candidats successivement nommés par des factions différentes, dans un moment où la guerre, allumée entre la Pologne et les Turcs, ouvrait aux Kosaques une moisson abondante. Mais ces deux compétiteurs furent obligés de céder la place : l'un d'eux, nommé par les Zaporoques, fut pris par les Turcs et périt dans leurs fers ; l'autre, Borodkova, resté fidèle aux Polonais, auxquels il devait sa dignité, fut tué par Sagaidatschni. Pour effacer le souvenir de toutes les factions, celui-ci, vingt-quatre ans après sa première élection, 1621.

les deux partis, je n'adopte qu'en hésitant le récit de Schérer et le renouvellement du supplice inventé par le tyran d'Agrigente. Leclerc dit que Nalewaiko eut la tête tranchée.

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, ubi suprà.

se fit de nouveau reconnaître par le choix unanime des Kosaques, et signala sa réélection par une campagne heureuse qu'il fit de concert avec la Pologne contre les Turcs. Il ne survécut pas long-temps à sa gloire : il était à la fois hettman, préfet du couvent de Kiow *(kievo-bradskoi)* et président de l'académie ou université de la même ville, et il fut enterré dans l'église de son couvent. Destinée bien extraordinaire pour un barbare dont les prédécesseurs avaient presque tous péri sur l'échafaud (1) !

Après sa mort, les Kosaques furent deux ans sans se donner un hettman ; ils combattaient alors sous les drapeaux de la Pologne. Dans cet intervalle, les nobles polonais, établis au milieu d'eux, continuaient à tourmenter leurs familles. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre la tyrannie de leurs prétentions. Un prince Constantin Iwanowitch Ostroschkii, osa, dans le sein du sénat, prendre la défense des habitans de l'Ukraine. Vladislas, fils du roi de Pologne, éleva lui-même la voix en leur faveur. Les plaintes amères, les remontrances sages, les recommandations puissantes, furent inutiles : les seigneurs polonais, non contens de pressurer

(1) Schérer, tom. II, pag. 15-16.

leurs paysans, affectèrent la souveraineté du pays, doublèrent les impôts déjà mis sur les denrées vendues ou achetées par les Kosaques. Ceux-ci, impatiens d'un joug qu'ils avaient porté pendant vingt-cinq ans avec assez de modération, se rassemblèrent enfin pour nommer un hettman. Leur choix tomba sur un certain Jaras, dont l'origine est inconnue. Dès que celui-ci fut en place, il fit des levées secrètes; il se fortifia dans la setsche, alors placée à Tomatowka; enfin il leva 1625.
l'étendard de la rébellion, en faisant massacrer un grand nombre de Polonais. A la nouvelle de cette révolte (1), le grand général de la couronne ne perdit pas de temps; il surprit les Kosaques, au nombre de trente mille, près de Krisjovie, sur la rive droite du Borysthène, et les força à se jeter dans des forêts désertes, d'où ils ne purent sortir qu'en promettant de rentrer dans leurs foyers, et de ne pas inquiéter les Turcs (2). Cette victoire semblait offrir à la Pologne une belle occasion de soumettre les Kosaques; mais elle était alors en guerre avec la Suède et la Russie: elle craignit des ennemis qu'elle avait dans son sein, et désarma leur fureur, en abrogeant les

(1) J. Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, cap. I.

(2) Andr. Cellar. *Descriptio Poloniæ*, pag. 603. (*Collect. scriptor. Polon.*)

ordonnances publiées contre eux et les impôts mis sur leurs denrées ; satisfactions offertes, d'un côté, avec l'intention de les révoquer, et acceptées, de l'autre, comme des gages arrachés à la crainte.

La défiance mutuelle où vivaient les deux na-
1633. tions faisait prévoir que la mort de Jaras serait le signal ou l'occasion d'une guerre nouvelle. L'hettmanat de Simon Perevicœska (1), ou Sawakonoff (2), fut en effet rempli de ces agitations, de ces inquiétudes sourdes qui précèdent les
1634. tempêtes politiques. La paix que la Pologne fit alors avec la Russie, mit les seigneurs polonais en mesure de reprendre leur plan d'oppression (3) : de leur côté, les Kosaques n'avaient pas discontinué leurs envahissemens, leur vie licencieuse et leurs séductions pour attirer les paysans ; enfin les deux partis s'observaient avec plus d'inimitié que jamais. Entre des prétentions également injustes et des partis également acharnés, l'épée seule pouvait décider la question ; et chacun se préparait, en conséquence, par toutes les précautions possibles, à la résoudre en sa faveur.

---

(1) Schérer.

(2) *Guerre des Kosaques*, par Chevalier, tom. I, pag. 9. — Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*.

(3) *Ibid.* pag. 30-31. — Beauplan, pag. 7-8.

Dans ces circonstances, les seigneurs polonais persuadèrent au roi Vladislas qu'il était nécessaire de châtier l'insolence des Kosaques; et il fut résolu que, pour les contenir, on bâtirait un fort sur le Borysthène, dans le voisinage des cataractes.

Deux Français, au service de la Pologne, furent chargés de cette commission délicate et périlleuse. Ils avaient indiqué, pour l'établissement du fort, un endroit élevé sur la rive droite du Borysthène, à côté de l'embouchure de la Samara, au-dessous de la première des cataractes. On le nomma Kudak; mais l'un de ces officiers, l'ingénieur Beauplan, en avait à peine tracé le plan, que les Kosaques, alarmés, déjà trop éclairés sur les desseins de la Pologne, s'assemblent en tumulte, massacrent leur hettman Perevicœska, qu'ils jugeaient être trop favorable aux Polonais, et choisissent à sa place Pawluko, homme sans expérience, mais plein de cette chaleur et de cette audace qui élèvent les factieux dans les convulsions populaires (1). Juillet 1635.

Pour célébrer son avénement, Pawluko alla détruire les travaux du fort qui causait tant d'om-

---

(1) Beauplan, p. 17-18, 100-101. Andr. Cellarii — *Polonia*, pag. 603. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, p. 8-9.

brage à son peuple. Quoique les fondemens fussent à peine sortis de terre, ils furent défendus presque sans artillerie, contre une multitude acharnée, par deux cents hommes sous le commandement d'un colonel français nommé *Marion*. Ces braves, dignes d'un meilleur sort, se firent tailler en pièces sur leurs retranchemens ouverts de tous côtés; et les Kosaques voulurent s'y fortifier à leur tour.

Cependant la révolte n'était pas encore générale; une partie d'entre eux (c'étaient sans doute les cultivateurs irrités du traitement fait à Pereviœska) s'étaient joints aux Polonais, et parurent avec eux au siége de Kudak sous le commandement du grand général de la couronne Koniepolski : mais à la première rencontre, ils abandonnèrent ses drapeaux, et repassèrent du côté de leurs frères, à la sollicitation de Pawluko. Kudak, repris par les Polonais, fut encore abandonné; et cette variation de fortune fit concevoir aux Kosaques l'espérance de pouvoir soutenir une guerre régulière, contre les forces de la Pologne (1).

L'antique Czirkhassi ou Tscherkask était alors

---

(1) Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, p. 9-10. — Beauplan, pag. 17-18.

le centre de la puissance des Kosaques et la résidence de l'hettman. Ils avaient des régimens cantonnés dans d'autres villes fortifiées, telles que Kiow, Biala-Czerkiew, Korsun, Konstantinow, Bar, Tschigirin, Kudak, Jampol sur le Niester, Braklaw sur le Boug, chef-lieu d'un palatinat, Winnicza, Kaniow, Tschernikow, Pereïaslaw, au-delà du Dniéper, regardé comme leur arsenal contre les Moscovites, Techtimirow, assis sur la rive droite, défendu par des précipices et des rochers inaccessibles, asile où les Kosaques de l'Ukraine retiraient ce qu'ils avaient de plus précieux (1). Il ne restait alors dans les îles au-dessous des cataractes, que les garnisons de Zaporogues nécessaires à leur défense.

A ces forces, le zèle et les artifices de Pawluko avaient joint une multitude de paysans que leur condition déplorable décidait à fuir la tyrannie des seigneurs polonais (2). Jamais les Kosaques n'avaient paru plus nombreux : ils se crurent une

(1) Andreæ Cellarii *Descriptio regni Poloniæ (in Collect. scriptor. Polon.)*, tom. I, pag. 509-514. — Matth. Striykouski, *ubi suprà*, ibid. — Beauplan, *Description de l'Ukranie*, p. 9-15. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 29.

(2) Beauplan, pag. 8. — Chevalier, pag. 30-31, *ubi suprà*.

nation puissante; ils insultèrent les Polonais (1). Ils osèrent attendre en bataille rangée l'armée de la couronne entre les petites villes de Moltzni et
16 décembre de Komaiki. Ils étaient dix-huit mille, formés en tabort et défendus par du canon. Le général Koniepolski n'avait que quatre mille soldats. Il attaqua avec cette audace qu'inspire le sentiment de la supériorité. Le combat, commencé au milieu du jour, ne finit que bien avant dans la nuit, et les Kosaques y laissèrent six mille des leurs sur la place : du côté des Polonais, on eut à regretter la perte de plusieurs officiers français, et de cent hommes tués à l'attaque du tabort (2). Après cette victoire complète, les Kosaques, poursuivis et forcés dans Borowits, livrèrent leur hettman Pawluko. Presque tous les historiens s'accordent à dire que le général polonais lui avait promis la vie (3). Néanmoins il fut écartelé à Varsovie (4). On crut aussi que la république n'était pas rigoureusement obligée de tenir la parole du général qui avait conservé aux Kosaques des priviléges jugés dangereux. En con-

---

(1) Andreas Cellarius, pag. 511. — Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, lib. II.

(2) Beauplan. — Pastorius, *ubi suprà*.

(3) Schérer, tom. II, pag. 19. — Chevalier, pag. 12-13.

(4) *Ibid.* — Beauplan, pag. 18.

séquence, un acte solennel de la diète leur ôta la ville de Techtimirow, les concessions faites par Étienne Battori, et déclara leurs régimens dissous, leurs priviléges abolis, leur milice supprimée, et leur territoire réuni à la Pologne (1).

Pour faire de tels décrets, il fallait avoir achevé cette conquête. Mais les Kosaques avaient été plutôt dispersés que détruits : ils possédaient encore leurs places de sûreté, et surtout ces îles fameuses, leur dernier asile, leur inexpugnable boulevart, défendu par les Zaporogues.

Aussi les mesures sévères de la diète, le traitement horrible fait à l'hettman, ne firent qu'irriter leur fureur; et de nouveaux excès produisirent de nouvelles vengeances.

L'élite de leurs forces s'était retirée dans leur Skarbniza Woiskowa, île située au-dessous des cataractes, après l'embouchure de la rivière de Tschergomlik, à l'endroit où le Borysthène, embarrassé de dix mille îlots, séparés par des bancs de roche et des canaux étroits couverts de roseaux, offrait des retraites inaccessibles à tous autres qu'à leurs habitans (2). C'est là qu'ayant

(1) *Ibid.* ubi suprà. — Chevalier, pag. 11-12. — Pastorius, *de Bello kosatico.* — Andreas Cellarius, pag. 511, *ubi suprà.*

(2) Beauplan, pag. 23-24.

mis en sûreté leurs effets, leurs trésors, leur artillerie, ils bravaient tous les efforts de la Pologne, et que, jurant de venger Pawluko, ils lui donnèrent pour successeur Ostraniza, auquel ils nommèrent, pour la première fois, une espèce de suppléant chargé de prendre immédiatement le commandement, si la mauvaise fortune du nouvel hettman l'entraînait dans les embûches des Polonais.

Sortis, après cette élection, de leur retraite, les Kosaques surprirent aisément des ennemis que leurs succès avaient rendus trop confians.

Un parti polonais considérable, attaqué sur les rives de la Stariza, fut défait, et eût été massacré, si le chef n'eût solennellement promis, au nom de la république, que les Kosaques ne seraient plus inquiétés dans leurs priviléges.

Mais la diète ne se crut pas encore engagée par des promesses arrachées à des chefs isolés, dont l'imprudence pouvait les avoir réduits à cette extrémité... Ainsi d'autres partis polonais ayant enlevé Ostraniza, son suppléant Gunia, et Cazim Sotnik de Kiow, on les livra tous trois au supplice.

Par cette nouvelle violation de la foi publique, les Polonais parurent s'exciter à de nouvelles fureurs; rien ne fut désormais capable de

les fléchir. Entrés sur les terres des Kosaques, ils ne respectèrent ni le chaume du pauvre, ni la maison du riche; les temples de l'église grecque furent profanés, dépouillés de leurs vases sacrés qu'on vendit aux juifs : heureux qui, réduit en esclavage, échappait au massacre, où l'on n'épargnait ni le sexe ni l'âge! Partout on voyait des Kosaques expirant sur la roue; d'autres écartelés ou suspendus à des clous qui leur déchiraient les flancs; d'autres empalés ou exposés à l'ardeur des brasiers ardens; d'autres (1)..... Je m'arrête. La cruauté d'un peuple policé, livré à ces excès, a quelque chose de plus hideux que la fureur des barbares : je regrette que le devoir d'historien me force à les rappeler.

(1) Schérer, tom. II, pag. 20-21.

CHAPITRE IV.

Expédition d'Azow. — Nouveaux troubles en Ukraine.

Après ces scènes sanglantes, plusieurs années se passent sans qu'on entende parler des Kosaques. Les Zaporogues étaient retournés dans leurs sauvages retraites. C'est sans doute à cette époque que six mille d'entre eux, trop resserrés (1), impatiens du repos, ne pouvant supporter une vie tranquille, ni se soumettre à l'oppression, quittèrent leur asile, et allèrent chercher fortune sur les rives du Don (2). Ils avaient résolu d'offrir à la Perse leurs secours contre les Turcs qu'il ne leur était plus permis de combattre, sous la protection de la Pologne. Ils passèrent les steppes sablonneuses qui bordent la mer Noire, à travers des nuées de Tartares qui voltigeaient autour d'eux. Arrivés près d'Azow, ils rencontrèrent trois mille Kosaques du Don, qui les traitèrent en frères et les détournèrent du projet d'aller dans des pays lointains, tandis

(1) De Guignes, *Hist. générale des Huns*, t. III, p. 527-528.

(2) Lévêque, tom. IV, pag. 26-27, nouvelle édition.

qu'ils avaient sous leurs yeux une proie plus facile, une occasion plus belle d'exercer leur ressentiment contre les Turcs : c'était d'attaquer la ville d'Azow, dont la prise, les rendant maîtres des Palus-Méotides, et leur ouvrant la navigation du Pont-Euxin, était un appât digne d'exciter leur courage.

L'entreprise la plus hasardeuse était la plus agréable à ces aventuriers ; ils acceptèrent la proposition de leurs frères, et se joignirent à eux. Ils n'avaient ni argent, ni vivres, ni canons, ni poudre, ni plomb. La garnison turque d'Azow était forte de trois à quatre mille hommes, abondamment fournie de vivres et de munitions. Cette considération ne les arrêta point ; ils se présentèrent devant la place, et se contentèrent d'abord d'en former le blocus.

Jusque-là l'expédition n'était que ridicule : mais le tzar Mickail Fœdorowitch la jugea utile à ses intérêts ; il voulut secourir les Kosaques sans se brouiller avec la Porte-Ottomane, et leur fit secrètement passer des munitions. Un ingénieur allemand, qui entendait l'art des mines, se joignit aux assiégeans. Tandis que, du haut de ses remparts, la garnison regardait leurs efforts avec mépris, leurs travaux souterrains préparaient sa ruine. Tout-à-coup l'éclat d'une mine

surprend les habitans dans cette sécurité funeste ; une partie de la muraille s'écroule et en engloutit un grand nombre : les assiégeans se précipitent par une large brèche ; d'autres montent à l'escalade, et le rempart de la cité devient le champ du combat. Les Turcs se défendent, comme des lions, sur des ruines fumantes. Les Kosaques, non moins acharnés, veulent poursuivre leurs avantages. Ils se précipitent les uns sur les autres, se prennent corps à corps, et s'attaquent à coups de poignard, quand le cimeterre ne peut plus servir leur fureur. Enfin, la bravoure des Turcs cède à la rage d'un ennemi qui ne veut ni faire, ni recevoir quartier. Les uns sortent de la ville et s'enfoncent dans les déserts ; d'autres s'enferment dans des tours, où ils essaient de tenir. Plus malheureux que leurs compagnons tués dans l'assaut, ils prolongèrent leur vie de quelques jours ; mais ils virent leurs foyers et leurs temples livrés au pillage, leurs femmes et leurs enfans abandonnés à la férocité d'un vainqueur impitoyable (1).

Maîtres de cette place importante, les Kosaques se répandirent impunément sur la mer Noire, et reportèrent dans toutes les provinces

---

(1) Lévêque, tom. IV, pag. 28-29.

maritimes de la Turquie, la terreur qu'ils avaient jadis inspirée. La guerre qu'Amurath IV avait à soutenir contre la Perse, suspendit pendant deux ans sa vengeance.

Après la mort de ce prince, le grand-visir 1640.
Mahmed-Pacha, qui régnait sous le nom d'Ibrahim, et voyait avec indignation une place, regardée comme la clef de la mer Noire, entre les mains d'une troupe d'aventuriers, arma une flotte légère, montée par vingt mille janissaires. Cinquante mille Tartares de Krimée, dix mille Circassiens, devaient se trouver, à l'arrivée de
la flotte, sous les murs d'Azow. Ils ne manquè- 1641.
rent pas au rendez-vous. Mais la ville avait été repeuplée par quatorze mille anciens habitans ou Kosaques nouvellement attirés par les profits de la course, et elle était abondamment pourvue de vivres et de munitions. Elle brava les efforts de l'armée ottomane. On vit à ce siége huit cents femmes kosaques, armées comme celles des anciens Sarmates, partager l'honneur d'une belle défense. Tandis que les Turcs, repoussés dans tous les assauts, s'épuisaient encore par la disette et les maladies contagieuses, une partie de leur flotte, poussée par la tempête, vint échouer sur les bancs de sable qui barrent l'embouchure du Don, et fut la proie de l'enne-

mi. Alors, comme s'ils eussent craint de perdre leur dernière ressource, ils se précipitèrent dans les vaisseaux qui leur restaient; et les chefs de cette expédition allèrent cacher, dans la retraite, la honte d'un revers, qu'ils faillirent payer de leurs têtes.

1642. Cependant le grand-visir ne désespéra point de venger l'honneur des armes ottomanes. Il ordonna l'année suivante un armement plus formidable, et en remit le commandement au pacha d'Egypte, homme digne de l'importance de cette commission. A l'approche de cette nouvelle tempête, les Kosaques, encore affaiblis par le succès inespéré d'une défense opiniâtre, ne se flattèrent point de renouveler ce prodige; ils résolurent d'abandonner Azow, mais d'emporter leurs effets, le fruit de leurs pirateries, et de ne laisser qu'un monceau de ruines, à l'ennemi qui venait les en chasser. Ils exécutèrent tranquillement leur projet, et le pacha d'Egypte n'arriva que pour éteindre l'incendie. Il rebâtit la ville; il en rappela les malheureux habitans que tant de calamités en avaient éloignés et que d'autres désastres y attendaient encore (1).

Ici nous perdons la trace des Zaporogues, qui

(1) Lévêque, *ubi suprà.*

s'étaient alliés, pour l'expédition d'Azow, avec leurs frères du Don. Nous ne pouvons savoir s'ils restèrent avec eux ou s'ils retournèrent sur le Borysthène, où va s'ouvrir une nouvelle scène plus digne de notre attention.

Quand les soldats polonais cessèrent de faire le métier de bourreaux en Ukraine, la concorde y parut rétablie. C'était le silence et la paix des tombeaux. Les Kosaques n'y eurent alors qu'une existence douteuse, et des propriétés plus incertaines que jamais. L'hettman Paltora Kos- 1638.
chuch, dont parle Schérer, ne fut reconnu que dans la setsche. Il est douteux que l'autorité de Buluk, son successeur, fût établie dans l'Ukraine; 1643.
et il importe peu d'éclaircir cette difficulté, car sa mort étant arrivée deux ans après son élection, il paraît que la Pologne ne permit pas qu'on le remplaçât: cette dignité resta vacante (1). Des commissaires envoyés par la diète, et tirés des familles polonaises les plus acharnées contre les Kosaques, parce qu'elles étaient en possession de terres enlevées à ceux-ci, vinrent tous les ans régler les affaires et les impôts de l'Ukraine.

Pendant cet interrègne, les Zaporogues, que le roi de Pologne essayait en vain, par des

(1) Schérer, tom. II, pag. 21, 22, 23.

négociations, des menaces et des promesses, de réduire à six mille, et de soumettre au commandement du grand général de la Pologne (1), avaient toujours leur koschowoy-ataman : c'était alors un nommé Barabasch, dont l'esprit et la conduite sont une espèce de problème. Schérer assure d'un côté que, mécontent des incursions que les Zaporogues ne cessaient de faire indifféremment sur leurs voisins, et lassé des plaintes que lui portaient incessamment les seigneurs polonais, il invita ceux-ci à venir se venger eux-mêmes, et qu'il avait concerté avec eux le projet de faire massacrer, en une seule journée, tous ses compagnons d'armes (2). Dans un autre endroit de son histoire (3), le même écrivain dit que
1647. Barabasch s'étant plaint au roi de Pologne des cruautés inouies que les seigneurs commettaient d'après des ordres revêtus de sa propre signature et du sceau royal, le monarque lui avait répondu : « Si vous êtes de braves Kosaques, » vous avez encore le sabre et de la force; dé» fendez-vous. » Que conclure de deux récits contradictoires? sinon que Barabasch était peut-

(1) Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, lib. 1, pag. 5-6, in-4°., Dantzick, 1670.

(2) Schérer, tom. I, pag. 142.

(3) *Idem*, tom. II, pag. 24.

être également indigné des fureurs des deux partis ; qu'il n'était fait ni pour des circonstances si périlleuses, ni pour commander à des Zaporogues; et que le roi de Pologne lui-même, embarrassé du parti qu'il avait à prendre, éclairé sur les injustices des seigneurs, effrayé des suites d'une pareille guerre, voulut en vain tirer quelque avantage d'une circonstance favorable à l'accroissement de son autorité (1).

Au reste, l'éclaircissement de quelques faits obscurs n'ajouterait rien à l'effet du tableau qui va s'offrir à nos yeux. Des ressentimens anciens, des outrages nouveaux, des intérêts toujours opposés, séparaient éternellement les Kosaques des seigneurs polonais. La guerre n'était que suspendue : il suffisait d'une étincelle pour la rallumer ; elle partit de la main d'un homme qui se rendra célèbre, et qu'il est temps de faire connaître.

(1) Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, lib. 1.

CHAPITRE V.

Kmielnitski, hettman. — Seconde guerre de Pologne. — Alliance des Kosaques avec les Tartares.

Sinoveï Bogdanko Kmielnitski, qui parut avec tant d'éclat sur une scène de discordes et de calamités, était fils d'un gentilhomme lithuanien qui, cherchant chez les Kosaques une considération qu'il avait perdue dans sa patrie, avait formé un établissement en Ukraine, près de Tschigirin, et mourut chez les Turcs dans la captivité. Kmielnitski, pris avec son père dans son extrême jeunesse, avait été racheté par sa mère, ou par les bienfaits du roi de Pologne, dont il mérita bientôt des faveurs nouvelles pour le service qu'il lui rendit d'amener vivans les deux princes Kantimir, alliés du tzar. Instruit pour son siècle, prodige d'érudition pour la nation qui l'avait adopté, il parlait également bien le turc, le tartare, le russe, le polonais et le latin. Autrefois député des Kosaques auprès de la diète de Warsovie, il n'avait pu réussir à faire soulager ses compatriotes; mais il avait

emporté de cette mission l'estime du monarque et l'affection de ses compagnons d'armes, qui lui confièrent à son retour le poste de secrétaire général, l'un des plus importans de leur confédération. Dans cette situation, il jouissait paisiblement, au sein d'une famille chérie, de l'héritage de son père, auquel il avait joint quelques terres abandonnées, et défrichées par ses soins. Czaplinski, podstaroste de Tschigirin, envia sa fortune. Il lui contesta le droit d'avoir des paysans et d'augmenter son territoire, et voulut s'approprier les terres qu'il avait défrichées. La résistance qu'il éprouva irritant son orgueil, il osa davantage; il fondit sur l'héritage de Kmielnitski, incendia sa maison, viola sa femme, la massacra sur le corps de son fils, et le jeta lui-même dans une prison, dont il ne sortit que deux ans après (1). Il suffirait de ce fait pour donner une idée de l'oppression sous laquelle gémissaient les Kosaques, s'il était possible de croire à ce tissu d'horreurs attestées par divers historiens (2).

Quoi qu'il en soit, cet outrage, qui avait fait

---

(1) Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, pag. 7-10. — *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 59. — Schérer, tom. II, p. 23-24. — Leclerc, tom. II, pag. 387, etc.

(2) *Ibid.*

chasser les Tarquins de Rome et introduit les Maures en Espagne, fut une source de guerres et de calamités pour la Pologne. Kmielnitski, sorti de sa prison, en demanda réparation à la diète : on lui proposa cinquante florins (1). Alors le citoyen dépouillé, l'époux outragé, le père malheureux, courut demander vengeance à ses compagnons d'armes, et ils la lui donnèrent telle qu'elle convenait à son caractère ambitieux et à leur férocité.

Arrivé dans ces îles fameuses, refuge impénétrable des Zaporogues, il n'eut pas besoin d'exciter leurs esprits turbulens par la peinture des injures qu'il avait reçues, ni par le souvenir du projet que Barabasch avait fait, avec la Pologne, de les exterminer. Il les trouva tous armés pour sa querelle. Les talens qu'il avait montrés, l'ardente énergie dont il était doué, les affronts sanglans qu'il avait à venger, le rendaient seul digne, à leurs yeux, d'être le chef de cette guerre : il fut nommé hettman d'une voix unanime, et le premier acte de son autorité fut le massacre de tous les Polonais qui se trouvaient à la setsche (2).

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 142.

(2) Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, pag. 7-10.

En acceptant cette dignité, Kmielnitski s'apprête à signaler l'époque de son avénement. Jusque-là les Kosaques n'avaient paru que comme une bande de brigands ou de soldats mercenaires qu'on soulevait ou qu'on dispersait en un moment : maintenant, un chef habile, instruit dans l'art de la guerre et dans la politique, veut en faire une nation. C'est la plus brillante époque de leur histoire.

Les circonstances étaient favorables au projet de Kmielnitski. Vladislas VII se prêtait avec répugnance aux passions des seigneurs polonais qui voulaient la guerre (1) : d'ailleurs il venait de refuser aux Tartares l'espèce de tribut que Sigismond III leur avait accordé. Kmielnitski n'eut pas de peine à déterminer le khan de Krimée à faire cause commune avec lui. D'un autre côté, les Kosaques du Don se signalaient encore par leur ancien esprit, et par les courses qu'ils faisaient aux environs d'Azow et sur les terres de la Russie. Kmielnitski leur envoya des députés, et vint aisément à bout d'en attirer un grand nombre sous ses drapeaux (2). En même

(1) Pastorius. — Andreas Cellarius, *ubi suprà*. — Chevalier, pag. 7-8.

(2) *Voyage d'Olearius*, traduction de Wicquefort, Amsterdam, 1727, pag. 426 et suiv.

temps il fit répandre dans l'Ukraine des proclamations qui appelaient tous les Kosaques à défendre leurs droits, et les paysans à s'affranchir de la servitude (1).

La distance des lieux, la difficulté de trouver des espions fidèles et intelligens, dérobaient aux Polonais la connaissance des menées de Kmielnitski, et favorisaient ses desseins. A la première nouvelle que le grand général en eut, il se hâta de faire avancer, vers les îles des Zaporogues, une partie de l'armée, afin d'étouffer la révolte dans son berceau.

Il se trouvait dans cette avant-garde un corps de quatre mille Kosaques (2), restés jusqu'ici fidèles à la Pologne, et sous la conduite de ce Barabasch dont nous avons parlé : on avait cru que le nouveau serment qu'ils venaient de prêter à la Pologne, les retiendrait. Il était peut-être imprudent de les exposer à la nécessité de combattre leurs frères, contre leurs propres intérêts. A peine arrivés aux cataractes, ils passèrent du côté de Kmielnitski : il ne resta que Barabasch, sous les drapeaux de la Pologne (3).

---

(1) Schérer, tom. II, pag. 25.

(2) *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 59.

(3) Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 11-13.

Après cette défection, le corps polonais, réduit à quinze cents hommes, se trouvait enveloppé par une nuée de Kosaques et de Tartares, sur les rives de la Scheskoi (1), près de Schelda-Woda. Malgré la disproportion des forces, il ne laissa pas de se défendre quelques jours à la manière des Kosaques, dans ces retranchemens qu'ils appelaient taborts (2) : mais enfin, ayant perdu ses canons, accablé par le nombre, il fut taillé en pièces; Barabasch et le jeune et brave Potocki, fils du grand général de la couronne, restèrent au nombre des morts, sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent au massacre, furent donnés aux Tartares, et réduits à l'esclavage (3) : un butin immense en or, en argent, en bijoux, fut la récompense des vainqueurs. 2 mai 1648.

Kmielnitski, résolu de profiter de la confiance qu'inspire une première victoire, fortifié de six mille Tartares et d'une foule de paysans opprimés qui venaient à lui, marcha sans délai au-devant du reste de l'armée polonaise.

(1) Rivière qui vient de la Pologne, et qui tombe dans la petite Ingoulez.

(2) Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 11-14.

(3) Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, pag. 11, 12, 13.

Elle était composée de cinq mille hommes, et commandée par le grand général en personne. Celui-ci avait à venger la mort d'un fils, la défection des Kosaques et leurs affreux ravages : mais son armée, déjà en présence de l'ennemi, était menacée de perdre ses vivres et ses fourrages; la prudence du général fit taire la passion du père, et, quoiqu'il désirât vivement d'en venir aux mains, il ordonna la retraite. Malheureusement il se trouvait alors dans un pays coupé de forêts épaisses, sur un sol marécageux, vers l'antique Korsun, sur la rive droite du Rhos (1). Il n'eut pas fait une demi-lieue, qu'enveloppé par les Tartares, il se vit enfermé entre la rivière et des marais; et dans cette position désavantageuse, un combat inégal fut sa dernière ressource. Pour comble d'infortune, dix-huit cents Kosaques qui lui restaient, passèrent, dans cet instant critique, du côté de leurs compatriotes. Enfin, après avoir lutté pendant quatre heures, autant contre les difficultés du terrain que contre les efforts de l'ennemi, l'armée polonaise, enfoncée, investie de tous côtés, fut

(1) Steph. Sarnicii *Descriptio veteris et novæ Poloniæ*, p. 254, in-fol., Varsov., 1761. — Andreas Cellarius, pag. 602-603. — *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 59-60.

contrainte de se rendre, ou périt toute entière (1).

Cet avantage était important : mais, soit que Kmielnitski voulût tromper ses ennemis, soit qu'il conservât, malgré ses ressentimens contre les Polonais, quelque reconnaissance pour un souverain qui l'avait comblé de faveurs ; ou bien, qu'il fût revenu à des sentimens de modération, et que, dans ses premiers succès même, il eût vu la faiblesse réelle d'un peuple plus facile à soulever qu'à retenir long-temps sous son autorité, il saisit cette occasion pour écrire à Vladislas une lettre dans laquelle il parlait moins en vainqueur, qu'en sujet soumis et repentant.

Là, rejetant tout ce qui s'était passé sur les outrages des gouverneurs ou starostes, sur les rapines et les exactions insupportables des juifs, fermiers des gentilshommes et des domaines du roi, il s'excusait humblement de ce qu'il avait été contraint de faire pour s'en garantir; promettant d'ailleurs de renvoyer les Tartares, et de rentrer sous la domination du roi, pourvu qu'il plût à sa majesté de conserver aux Kosaques

(1) Pastorius, *de Bello kosatico*, lib. 1, pag. 14-16. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 14-16.

la liberté et les priviléges qui leur avaient été précédemment accordés, assurant qu'à ce prix, ils étaient prêts à demander pardon de l'offense qu'ils avaient faite à son armée (1).

D'après cette démarche, on pouvait espérer quelque accommodement. Vladislas, vénérable à son peuple, et respecté même des Kosaques, n'était pas complice des vexations qu'ils avaient éprouvées. Il avait gémi, sans pouvoir y remédier, de l'orgueil immodéré d'une noblesse qui souffrait à peine ses conseils : maintenant ses représentations, appuyées de l'expérience du malheur, semblaient devoir produire plus d'effet ; mais il vint à mourir, et la lettre de l'hettman resta sans réponse.

31 octob. 1648.

Peut-être aussi n'était-il pas temps de traiter, dans la situation des affaires, lorsque les armes polonaises venaient d'être humiliées par des hordes qu'on était accoutumé à mépriser, et par l'effet d'une défection et d'une surprise. On pouvait se méfier du style hypocrite de Kmielnitski : d'ailleurs, les seigneurs polonais étaient moins abattus par deux revers, qu'irrités par les ravages commis sur leurs terres. Ils n'étaient donc pas disposés à donner suite à la proposition de

(1) Schérer, tom. II, p. 28-29. — Chevalier, p. 17-19.

l'hettman, quand un palatin de Braklaw, Adam Kisieli, se rendit de lui-même le négociateur de cette affaire. Ses qualités aimables et la conformité de religion qu'il avait avec les Kosaques, le rendaient plus propre que tout autre à concilier les différends (1). Il écrivit donc à Kmielnitski que, par inclination particulière, par esprit de religion et de concorde, il était prêt à faire valoir les plaintes et les réclamations des Kosaques; que leur premier devoir était de renvoyer les Tartares, sur la constance desquels il était imprudent de compter; qu'ensuite ils députeraient quelques-uns de leurs officiers pour demander la réparation qu'on leur devait, et parvenir à rétablir la paix, afin d'employer plus utilement et plus glorieusement leurs armes, contre les ennemis du nom chrétien (2).

Un moine grec, porteur de cette lettre, arriva, non sans beaucoup de peine pour éviter la rencontre des Tartares, au camp de Kmielnitski, où l'ivresse des derniers succès et la différence des opinions semaient déjà la confusion. Néanmoins, suivant l'ancienne coutume, il convoqua l'assemblée des principaux Kosaques; et, après

(1) Joach. Pastorius, *de Bello scythico-kosatico*, p. 20-22.
(2) Pastorius, *ibid.* pag. 24-26.

avoir fait faire lecture de la lettre, il se prononça le premier pour l'avis du palatin de Braklaw. Alors, malgré quelques oppositions tumultueuses, il fut décidé qu'on suspendrait les hostilités, qu'on attendrait une réponse directe de la cour de Pologne, et qu'on renverrait les Tartares, avec toutes les précautions qui pussent assurer de les avoir prêts à toute occasion (1).

Cette nouvelle démarche de Kmielnitski surprit et trompa ses ennemis. Mais, tandis qu'il paraissait si empressé d'arrêter l'effusion du sang et d'obtenir sa grâce, il faisait ostentation de sa puissance aux Polonais, comme pour extorquer à leur crainte ce qu'ils n'eussent pas accordé à ses dispositions pacifiques; il poursuivait ses menées, et, protestant de sa soumission, il soufflait secrètement le feu de la révolte, dans toutes les provinces de la république. Retiré, sous la protection de l'élite de ses troupes, dans la ville de Biala-Czerkiew, il faisait prendre possession de toutes les places de sûreté, jadis accordées aux Kosaques.

Dans le moment même où l'on négociait, Krziwonow et deux autres colonels se jetèrent

(1) Chevalier, pag. 20-22. — Schérer, tom. I, pag. 144-145; tom. II, pag. 28-29.

avec leurs régimens dans la Podolie. Krziwonow, homme encore obscur, mais brave, entreprenant, cruel, prêchant la licence aux paysans, et regardé par eux comme un ange tutélaire envoyé de Dieu pour venger les injures et les exactions, massacrait impitoyablement les juifs, rançonnait les nobles, et répandait partout l'épouvante et l'horreur. Kmielnitski désavouait ces ravages; il promettait de remettre entre les mains du roi ce Krziwonow et les autres chefs des paysans rebelles : promesses réitérées cent fois, mais dont la surprise de la forteresse de Bar, exécutée par le secrétaire de Kmielnitski, révéla bientôt l'artifice (1). La garnison polonaise y fut passée au fil de l'épée; la ville fut mise au pillage, et quinze mille juifs périrent dans ce massacre (2).

Alors l'étendard de la guerre civile fut partout relevé; l'indignation des Polonais repoussa toute tentative d'accommodement. Leur armée était campée près du bourg de Peliafka ou Pilaucze. Dans l'absence du grand général de la couronne, l'orgueil du rang y divisait les nobles; nul ne voulait obéir à ceux qu'il regardait comme

(1) *Ibid.* ubi suprà. — Schérer.

(2) Schérer, tom. II, pag. 30.

ses égaux : l'anarchie la plus complète y régnait.

Pour surcroît de désordre, on allait y célébrer les noces d'un des seigneurs les plus distingués. Il était arrivé des chariots chargés de vaisselle d'or et d'argent; des convives nombreux venaient y étaler leur magnificence : enfin tout le camp était dans le tumulte et la joie d'une fête, lorsque Kmielnitski parut avec ses troupes et plus de cent mille Tartares (1).

A cette apparition imprévue, la confusion tumultueuse succède à la joie bruyante; les chefs s'assemblent, délibèrent et ne savent s'accorder... Les plus sensés pensent que dans ce trouble il faut absolument éviter le combat, se retirer en bon ordre et aller se poster à Konstantinow (2); mais ces ordres, mal entendus, sont mal exécutés. Bientôt les corps n'observent plus de rang et se mêlent dans la route ; l'obscurité de la nuit augmente la confusion ; la consternation suit le désordre, et toute l'armée éparpillée est soudain saisie d'une terreur panique qui entraîne jusqu'aux plus braves, sans que personne songe à s'éclaircir de la cause qui la produit. Cette terreur assurait une victoire complète à Kmielnitski, s'il

(1) Schérer, pag. 30-31. — Chevalier, pag. 22-25.

(2) Petite ville de la Volhynie, sur la Slukza.

n'eût été dans la même ignorance; mais, malgré divers avis qu'il reçut à cet égard, il s'obstinait à prendre la fuite des Polonais pour un stratagème. Il ne les suivait que lentement et avec circonspection. Il ne put même en être dissuadé par l'abandon de leurs bagages, de leurs munitions et des chariots chargés de la vaisselle d'or et d'argent amenés pour la noce qui avait causé tout ce désordre : il manqua la plus belle occasion que la fortune pouvait offrir à son ambition; mais un immense butin satisfit la cupidité de ses Kosaques et des Tartares (1).

Enfin, détrompé sur ce bizarre événement, il tourna ses armes contre Léopolis, antique cité que des savans croient être la *Carrodunum* de Ptolémée, que les Bastarnes avaient habitée, que les Germains ont nommée Lemberg, chef-lieu d'un palatinat, ville opulente par son commerce avec le Levant (2), peu fortifiée, n'ayant qu'une petite garnison commandée par un vieil officier nommé *Arcisseuski*, lequel s'était autrefois distingué dans le Brésil au service des Hollandais. L'armée que l'hettman traînait avec lui, rappelait les inondations du temps d'Attila, de Tschin-

(1) Schérer, tom. I, pag. 31. — Pastorius, *ubi suprà.*

(2) Andreas Cellarius, pag. 580-582.

guis et de Tamerlan : il n'avait pas moins de trois cent mille Tartares, Kosaques et paysans. Le brave Arcisseuski, sans munitions et sans vivres, se défendit quelques jours contre cette effroyable multitude : à la fin, il fut contraint de rendre le château ; et la ville ne se sauva des horreurs du saccagement que par une somme qu'eût à peine égalée le produit du pillage (1).

En revenant de cette expédition, l'Hettman crut n'avoir qu'à se présenter devant Zamoïsk, ville fortifiée à la moderne par un grand général de la couronne qui lui avait donné son nom : mais cette ville était l'unique asile d'une noblesse nombreuse, chassée de ses terres par ses paysans révoltés. Les Kosaques et ceux-ci firent pendant un mois des efforts inutiles pour s'en emparer (2). Ils se consolèrent de cet échec par la prise de la forteresse de Barasa, et surtout par les contributions énormes qu'ils exigèrent des nobles de Luvof et de Samoscie, pour leur épargner la honte de la captivité (3).

C'est alors qu'escorté d'une immense armée et gorgé de richesses, Kmielnitski se rendit à

(1) Pastorius, *de Bello kosatico*, pag. 28-29. — Schérer. — Chevalier, *ubi suprà*.

(2) Chevalier, pag. 28. — Pastorius, pag. 30.

(3) Schérer, tom. II, pag. 31.

Ziow, et alla en procession à la métropole grecque, pour y remercier Dieu, de tant de faciles succès. C'est là que des Kosaques de tout rang, et jusqu'à des gentilhommes polonais (1), accoururent lui faire hommage, et lui décernèrent le titre de libérateur de la petite Russie et d'hettman généralissime des Kosaques. Ensuite, il voulut joindre aux palmes de la victoire celles d'un triomphe non moins singulier, en épousant la veuve de ce Czaplinski dont l'insolente conduite avait allumé les torches de la rébellion. Il alla célébrer des noces pompeuses à Pereïaslaw (2): effet d'une juste reconnaissance, s'il est vrai que ce fut aux instances de cette dame qu'il avait dû sa liberté (3), ou d'une vengeance barbare, s'il ne voyait en elle que la veuve d'un ennemi.

---

(1) Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 82.

(2) *Ibid.* pag. 32. — De Guignes, t. III, p. 525. — *Hist. universelle*, ubi suprà.

(3) Schérer, tom. II, pag. 24.

CHAPITRE VI.

Suite de la guerre. — Désastres des Polonais. — Paix de Zborow.

Tandis que l'heureux Kmielnitski s'enivrait ainsi de flatteries, de projets de conquêtes et d'honneurs, la diète de Pologne, revenue de son premier effroi, après avoir été partagée entre divers concurrens, s'était enfin réunie en faveur de Jean Casimir, prince qui avait d'abord paru digne de la couronne par les efforts généreux qu'il avait faits pour la placer sur la tête de son frère Vladislas, et qui fut depuis le jouet de la fortune. Envoyé en Espagne, pour y conclure une ligue contre la France, ou pour commander une flotte, prisonnier à Paris, jésuite à Rome, il y laissa son chapeau de cardinal, pour venir recevoir la couronne à Cracovie. Il retrouva la république alarmée des progrès des Kosaques (1). Il désapprouvait la conduite des nobles; mais il défendit l'honneur de la Pologne. On avait déjà fait à Kmielnitski des avances aux-

(1) Schérer, tom. II, pag. 52.

quelles il avait à peine daigné répondre. Ce prince lui envoya de nouveau, en son nom, une ambassade solennelle, composée du prince Tscherwetinski et de ce même Adam Kisieli, palatin de Braklaw et voïevode titulaire de Kiow, qui s'était le premier prononcé pour un rapprochement, lorsqu'on pouvait accorder avec honneur la paix, qu'on était maintenant réduit à demander comme une grâce.

Ces ambassadeurs, suivis d'une nombreuse escorte, admis en présence de l'hettman, lui présentèrent, au nom du roi et de la république, une pelisse de petit-gris, le bâton de commandement, la queue de cheval, le sceau et tous les ornemens caractéristiques de sa dignité, avec les lettres-patentes qui la lui confirmaient. Kmielnitski reçut les présens et la confirmation d'un rang qu'il avait conquis, moins comme une faveur que comme un hommage qu'on rendait à sa fortune. Il crut les payer généreusement en accordant à la Pologne une trève de quelques mois (1); et tandis qu'on espérait travailler à conclure, pendant la trève, un arrangement définitif, il entra lui-même en pourparler avec le tzar Alexis Mikailowitch, lui demanda ses se-

(1) Pastorius, *de Bello kosatico*, lib. II. — Chevalier, p. 30.

cours, et lui promit de l'aider de toutes ses forces, dans le projet que ce prince avait de recouvrer le territoire que la Russie venait de perdre dans la campagne de Smolensk.

Dans la même année, les hospodars de Moldavie et de Valachie, plusieurs chefs des hordes tartares de Perecop et du Budgiak, lui faisaient faire des félicitations, et sollicitaient son alliance.

Enfin, à l'envi du tzar et du roi de Pologne, le grand-seigneur, jaloux d'être le protecteur des Kosaques, envoya, par une députation solennelle, à leur chef victorieux, le caftan, le sabre, le boulava (1), le bountschunk (2), et donna ordre au pacha de Silistrie, au khan de Krimée, de tenir à la disposition de l'hettman les troupes auxiliaires qu'il leur demanderait (3).

Tant de prospérités rendaient Kmielnitski moins disposé que jamais à retourner sous le joug de la Pologne. Aussi la trève n'était pas expirée, que les Kosaques se répandirent dans la Lithuanie et dans la Polesie, contrées couvertes de bois et de marais. L'absence du prince Radziwill, qui s'était rendu à la diète pour l'élection et le couronnement de Jean Casimir, avait facilité leur

(1) Bâton de commandement.

(2) Queue de cheval.

(3) Schérer, tom. II, pag. 33.

incursion et le soulèvement des paysans. Son retour la leur rendit fatale (1).

D'autres partis de Kosaques, poussés vers Bar et Ostropol, furent reçus chaudement, et perdirent une partie du butin qu'ils avaient fait. Mais le plan de Kmielnitski se dirigeait vers la haute Podolie. C'est là que le khan de Krimée le joignit avec cent mille Tartares, et qu'ils commencèrent une campagne plus importante que la dernière, pour la cause des Kosaques. 1649.

A l'approche de cet orage, Jean Casimir avait partagé le commandement de ses troupes, dans cette province, entre André Firley, castellan de Belz, et Stanislas Landskoronski, castellan de Kaminiek. Celui-ci pensait qu'il fallait se retrancher sous le canon de cette forteresse, boulevart de la Pologne du côté des Tartares et des Turcs : celui-là crut qu'il était plus avantageux de se porter dans la haute Podolie, afin de ne pas être coupé par l'armée kosaque, et de prendre position à Zbaras (2), où l'on pourrait attendre les

(1) Chevalier, pag. 80-86.

(2) Schérer l'appelle *Barasa*, forteresse de la Volhynie, quoiqu'il ait dit lui-même que cette place avait été prise l'automne précédent par les Kosaques. Son erreur vient de ce qu'il a regardé Zborow et Zbaras comme une même ville, et qu'il les a confondues dans le Traité dont il va être question.

secours que la Pologne devait donner. Ce dernier avis prévalut.

Firley ne comptait sous ses ordres que neuf mille hommes, en y comprenant les troupes que quelques seigneurs avaient levées à leurs frais; mais il avait avec lui Landskoronski, le comte d'Ostrog, grand échanson, qui lui avaient été donnés pour collègues, Démétrius et Jérémie-Michel Wisnowieski, Alexandre Koniepolski, grand enseigne de la couronne, et plusieurs autres seigneurs d'une bravoure éprouvée. Prévoyant qu'il serait bientôt attaqué, il avait ramassé de bonne heure une grande quantité de vivres et de munitions de guerre; il avait fait réparer les vieilles fortifications de la ville et du château, couvert son camp d'un retranchement flanqué de bastions, de fortes redoutes, et pris des soins particuliers pour mettre à l'abri d'un assaut une espèce d'étang, dont l'eau suffisait aux besoins de sa petite armée (1).

Zbaras était une petite ville du palatinat de Podolie, aux confins de celui de Volhynie.

Zborow, autre petite ville du palatinat de Léopolis ou Lemberg, est à neuf ou dix lieues à l'ouest de Zbaras.

J. Pastorius les distingue fort bien sous les noms de *Zbarasium* et *Zborovium*. (Liv. 1, pag. 50.)

(1) Pastorius, pag. 36-40. — Chevalier, pag. 55-58.

A peine était-il retranché, que l'armée kosaque et tartare vint l'envelopper de toutes parts; elle était commandée par l'hettman et le khan en personne. L'un et l'autre, à l'aspect de cette innombrable multitude rassemblée sous leurs ordres, et de cette poignée de Polonais qu'on leur opposait, ne doutèrent point du succès, et regardèrent la Pologne comme une proie facile à dévorer.

Telle était leur confiance, que, croyant n'avoir pas besoin de ménager leurs troupes, et se flattant d'emporter, dans une seule journée, la ville et le camp, ils donnèrent le signal d'un assaut général, avant que le canon eût rendu la brèche praticable.

A ce signal, des nuées de flèches obscurcissent l'air; une grêle de mousqueterie éclaircit les remparts; soixante mille Kosaques ou Tartares sont sur des échelles, le sabre et la lance à la main, et Kmielnitski leur montre l'exemple. Le quartier du général Firley était plus faiblement fortifié; mais il est plus courageusement défendu. Au milieu du désordre de ce combat, Wisnowieski, voyant que ses gens commencent à se rebuter, leur fait défense de tirer sur les Tartares, parce qu'ils ont fait porter des paroles de paix. Cet ordre persuade aux Polonais qu'ils

n'ont plus à combattre que les Kosaques ; ils se raniment, ils redoublent d'ardeur, et les repoussent de tous côtés, après avoir soutenu, dans ce jour mémorable, jusqu'à dix-sept assauts.

Le jour suivant, l'attaque fut moins vive. Les Kosaques, voulant faire croire aux Polonais qu'il leur était venu un renfort de Turcs, comme si une armée de quatre cent mille hommes avait eu besoin de secours, firent monter des mannequins, habillés à la turque, sur des chevaux que conduisaient des Tartares déguisés en Spahis (1). Mais ce stratagème n'eut point le succès de celui de Wisnowieski ; il n'en imposa point aux Polonais résolus à mourir plutôt que de tomber dans les mains des rebelles. Des tentatives d'accommodement ou de séduction furent également repoussées ; en sorte qu'après avoir inutilement employé les ressources de la force et de la ruse, Kmielnitski se vit réduit à subir les longueurs du blocus qu'il voulait éviter.

En peu de jours, des travaux immenses et bien dirigés poussèrent les Kosaques jusqu'au pied des retranchemens : les assiégés, obligés de se resserrer et de résister à des attaques conti-

---

(1) Pastorius, pag. 38-39. — Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, ubi suprà.

nuelles, commençaient à manquer de munitions et de vivres (1). Le froment se vendait jusqu'à cinquante florins le baril; on diminua les rations; on fut réduit à se nourrir de la chair des plus vils animaux : les chefs, qui auraient pu se réserver des alimens plus sains, donnèrent eux-mêmes à leurs soldats l'exemple d'une résignation héroïque. Des maladies insupportables les moissonnaient par centaines. Les cadavres, entassés dans un petit espace, répandirent une contagion plus funeste que le fer de l'ennemi. On envoyait en vain au roi de Pologne des courriers pour lui rendre compte de l'état horrible où la garnison était réduite. Tous tombaient entre les mains des Tartares; et cependant Firley soutenait toujours le courage défaillant de sa troupe, par l'espoir d'un secours prochain. Les citoyens, les artisans, les prêtres mêmes, se pressaient sur la brèche (2), heureux d'y terminer une vie réservée à de plus affreux tourmens!

Enfin, au milieu de cette détresse, une flèche, tirée dans la ville, y fit tomber une lettre qui

(1) Pastorius, pag. 40-41.

(2) Pastorius dit qu'un jésuite nommé Muchaweski, posté sur la porte du château avec une carabine, abattit plus de deux cents Kosaques à sa part et reçut neuf blessures. (*De Bello scythico-kosatico*, pag. 64-65.) — Andreas Cellarius, pag. 583.

annonçait les secours attendus; elle assurait que le roi était déjà arrivé à Zborow, et que sous peu de jours le courage des généreux défenseurs de Zbaras serait dignement récompensé (1).

Cette lettre, qu'on ne prit d'abord que comme un stratagème de l'ennemi, avait été écrite par un noble polonais que des outrages reçus de la part d'un seigneur puissant, et des revers de fortune éprouvés l'année précédente, avaient poussé dans le parti des Kosaques; mais le service qu'il venait de rendre à l'armée, lui fit pardonner sa trahison. On reconnut bientôt la vérité de l'avis qu'il donnait, aux mouvemens aperçus dans le camp des assiégeans.

Quant à cette armée, si vivement attendue, sa force ne répondait ni à la puissance de la république, ni aux instances que le roi Casimir avait faites à sa noblesse, ni à cette multitude d'ennemis qu'elle avait à combattre. Elle ne consistait qu'en quinze mille hommes soldés par la couronne, et cinq mille autres, levés par les seigneurs. Voilà tout ce que la Pologne avait pu réunir en ce moment, pour repousser une invasion peut-être aussi redoutable que celle du treizième siècle.

(1) Pastorius, lib. 1, pag. 44, 46, 50. — Chevalier, pag. 46-47.

Aussi Kmielnitski et le khan furent-ils tentés de regarder cette armée comme une proie nouvelle que la fortune voulait faire tomber entre leurs mains. Résolus d'en profiter, ils partagèrent leurs forces, et, laissant quarante mille Tartares et deux cent mille Kosaques ou paysans révoltés devant Zbaras, ils marchèrent droit à Zborow, avec soixante mille Tartares et quatre-vingt mille Kosaques. Soit que leur marche fût si rapide qu'elle devançât tous les rapports, soit que le roi n'eût envoyé aucun espion, soit qu'il eût été mal servi par les paysans enclins à favoriser les Kosaques, ils arrivèrent, à travers les bois et par un brouillard épais, près du camp royal, sans avoir été aperçus; et l'hettman lui-même, entré sans opposition dans la ville de Zborow (1), put y considérer tout à loisir la position et l'ordonnance de l'armée polonaise (2).

Elle défilait en ce moment sur une longue levée jetée au milieu des marais, et se formait à peine en bataille, quand elle fut chargée en tête par les Kosaques et les Tartares. Un canal profond, rempli d'eau, et retenu par une digue, la défendait sur ses derrières : des paysans perfides

(1) C'est sans doute cette circonstance qui a fait dire à Schérer que Kmielnitski avait pris *Zbaras*.

(2) Pastorius, pag. 50-51.

rompirent cette digue, et ouvrirent un passage guéable par lequel l'arrière-garde polonaise, attaquée avec impétuosité, vit bientôt ses rangs enfoncés, et ses bagages tomber au pouvoir des Kosaques. L'attaque dirigée sur le front de l'armée avait été mieux reçue, parce qu'elle était prévue. Les Tartares y trouvèrent des bataillons hérissés de piques, que leurs charges tumultueuses ne purent entamer; enfin le centre et la droite combattaient avec succès, lorsqu'on vint dire au roi que s'il ne paraissait à la gauche, la bataille était perdue. Il y court, il entend des soldats qui se plaignent de n'avoir plus d'officiers : il se met à leur tête, et sa présence rétablit le combat que la nuit suspend, sans éteindre la rage des combattans.

Cette nuit terrible, par l'attente du jour qui devait la suivre, se passa dans l'agitation, au milieu de la confusion des conseils, des ordres et des soupçons semés par la terreur.

Pendant qu'on travaillait à se couvrir par un retranchement fait avec des cadavres entassés (1), et que le roi délibérait au milieu de ses généraux, un bruit se répandit dans le camp, que ce prince allait se retirer, cette même nuit, avec

(1) Pastorius, pag. 58-61. — Chevalier, pag. 56-57.

eux (1). On y crut, et la situation de l'armée le rendait vraisemblable : peu s'en fallut aussi qu'il n'en résultât une terreur pareille à celle de la journée de Peliafka. Heureusement, le roi parut à l'instant à cheval, courant par tout le camp, détrompant les esprits sur cette retraite à laquelle il n'avait jamais pensé (2), jurant de mourir avec ses enfans, ou de sortir vainqueur du combat que la journée prochaine allait voir recommencer.

Au combat de la veille, Jean Casimir avait fait le rôle d'un soldat ; dans cette nuit orageuse, il fit celui d'un souverain et d'un habile politique. Le résultat des délibérations de son conseil fut qu'il était instant de détacher le khan des Tartares de l'alliance des Kosaques. On leur fit séparément des propositions d'accommodement : on rappelait à l'un les avantages que les présens et le commerce de la Pologne avaient procurés aux Tartares ; on représentait à l'hettman les bienfaits de son protecteur, les dangers de son entreprise, la légèreté d'un peuple rebelle, le danger de la défection des Tartares, et l'avan-

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 388. — *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 60-61.

(2) Pastorius, pag. 62.

tage d'une prompte soumission : mais l'heure du succès n'était pas encore arrivée ; les Kosaques et les Tartares regardaient la ruine de la Pologne comme certaine, et le jour se levait à peine qu'ils parurent en bataille.

L'armée polonaise n'avait plus de ressource que dans son courage : elle allait être réduite aux extrémités de la garnison de Zbaras ; elle retrouva des forces dans son désespoir. Attaquée sur trois points, elle vit un moment les Kosaques maîtres d'une église qui la dominait, et leur drapeau planté sur une redoute importante à sa sûreté. Un gros des gardes royales s'y porta et en chassa les Kosaques. Les autres troupes s'animèrent de la même ardeur ; les valets combattirent comme les soldats, et l'immense supériorité du nombre céda enfin à la fermeté d'une résistance aussi belle que la victoire (1).

En entrant en campagne, les Tartares n'avaient cru faire qu'une incursion rapide et lucrative : cette journée fit comprendre au khan à quel prix il fallait acheter la conquête de la Pologne. Ses soldats, incapables de soutenir l'entreprise et les travaux d'une guerre régulière, commençaient à

(1) Pastorius, pag. 65-67. — Chevalier, pag. 58-60. — Andreas Cellarius, pag. 583. — *Lettres sur l'état actuel de la Pologne*, pag. 153-154.

manifester leur mécontentement; il crut devoir profiter d'un moment encore favorable, pour répondre à de nouvelles ouvertures. Il représenta qu'il n'avait pris le parti des Kosaques qu'à cause du mépris que le roi Casimir avait paru faire de la puissance des Tartares. Les dispositions incertaines du khan n'échappèrent point à la pénétration de Kmielnitski. Il vit que les présens de la Pologne pouvaient tourner en un instant contre lui les armes de ceux qu'il avait encore pour alliés; d'ailleurs, il venait de recevoir la nouvelle de quelques échecs éprouvés par les siens en Lithuanie; et il jugea prudent d'aller lui-même au-devant des propositions qu'on voulait lui faire. Tandis que, dans les pourparlers, les Tartares feignaient de ne porter les armes que pour assurer l'existence et les priviléges des Kosaques, ceux-ci ne paraissaient négocier que pour l'éloignement des Tartares. Enfin, après bien des artifices, des subterfuges et des efforts pour se tromper, les trois parties, également lasses de la guerre, et peu rassurées sur ses suites, convinrent d'une suspension d'armes; et des plénipotentiaires, nommés dans les deux camps, parvinrent à conclure deux traités, qui rendirent quelques instans de repos à la malheureuse Pologne.

17 août 1649. Par le premier traité, conclu avec le khan des Tartares et toute sa maison, le roi de Pologne s'engageait à lui payer la pension annuelle ou solde accordée par Sigismond III, et une gratification de trois cent mille florins, dont le khan reçut cent mille, immédiatement après la conclusion du traité. Le roi promettait, par une autre clause, d'accorder à Kmielnitski et à ses Kosaques une amnistie et le rétablissement de tous leurs priviléges. En retour, le khan s'engageait à secourir le roi de toutes ses forces contre quelque ennemi que ce fût et toutes les fois qu'il en serait requis, à garantir les frontières de Pologne des courses et brigandages de ses sujets, et à retirer sans délai ses troupes de devant Zbaras et de toutes les possessions de la Pologne. Il n'est pas inutile de faire observer qu'à la suite de ce traité, et par forme de compensation, les Tartares demandèrent la permission de piller, en retournant chez eux, les provinces sur leur passage. Cette demande suffit, dit un historien, pour caractériser le génie éternel de ce peuple (1).

Les conditions accordées à Kmielnitski n'étaient point avantageuses, si l'on ne veut considérer que les prétentions qu'il avait annoncées

(1) *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 61.

et les succès qu'il avait obtenus. Dans cette occasion, les Kosaques et leur chef ne parurent traiter qu'en sujets révoltés. On leur accordait une amnistie qui semblait ôter à leur cause tout ce qu'elle avait eu de noble et de légitime; mais on ajoutait à cette humiliation apparente des concessions réelles, l'exercice libre de la religion grecque, la promesse de ne nommer au palatinat de Kiow qu'un noble de cette religion, celle de donner au métropolitain de leur église la neuvième place dans la diète polonaise, la faculté d'enregistrer quarante mille Kosaques, le droit d'élire leur hettman, la permission de faire de l'eau-de-vie de grains pour leur usage, mais non pour en vendre. Enfin le roi de Pologne assurait à chaque Kosaque enrôlé une gratification annuelle de dix florins et du drap pour l'habiller, avec l'assurance générale de n'inquiéter personne, pour avoir pris part à cette guerre (1).

En exécution d'un article de ce traité (2), Kmielnitski devait demander pardon à sa majesté. On vit donc arriver au camp ce fier hettman, que deux campagnes si funestes à la Po-

(1) J. Pastorius, pag. 70-71. — Schérer, tom. II, pag. 234, 235, 236, 238.

(2) Article 2.

logne rendaient, pour tout le monde, un objet de terreur et de curiosité. En entrant dans la tente du roi, il se jeta à ses pieds; il commença un discours hypocrite par lui témoigner qu'il eût bien plutôt souhaité paraître en sa présence pour recevoir l'approbation et le prix de quelque service considérable rendu à sa majesté et à la république, que teint encore du sang qu'il avait répandu. Après cet exorde, il demanda pardon de ses fautes, et promit de les réparer par sa conduite à venir. Les larmes qu'on lui vit alors répandre, venaient bien moins d'un repentir sincère que de son orgueil blessé; et les courtisans contemplèrent avec une vaine satisfaction cette fastueuse cérémonie, où le monarque, forcé de pardonner, parut moins grand que le Kosaque amnistié (1).

(1) *Hist. universelle*, tom. XLII, pag. 60-62. — Chevalier, pag. 83-88.

CHAPITRE VII.

Nouvelles dissensions. — Intrigues de l'hettman.

PENDANT la durée des négociations de Zborow, les malheureux habitans de Zbaras s'étaient soutenus moins par l'espérance du salut, que par l'ardeur désespérée de la vengeance : leurs femmes et leurs enfans, obligés de sortir de la ville, avaient été livrés, presque sous leurs yeux, à la licence d'une soldatesque barbare. Ils n'aspiraient plus qu'à vendre chèrement leurs vies ; ils allaient s'ensevelir sous les ruines de la place, quand la nouvelle de la paix rendit à la patrie ses généreux défenseurs (1).

La Lithuanie avait offert des scènes aussi déplorables. Le prince Radziwill avait battu un corps de dix mille Kosaques ; mais soixante mille de leurs frères allaient remplir cette province de leurs fureurs, lorsque le traité de Zborow sauva l'armée de Radziwill, comme il avait sauvé le roi Casimir, d'un danger, où, selon toutes les

(1) Pastorius, pag. 72-73.

probabilités humaines, elle devait également périr (1).

12 janvier 1650.

Mais les Polonais n'avaient pourtant rien moins à cœur que de tenir à leurs engagemens (2). Revenus de leur terreur, ils oublièrent leurs dangers : rendus à la turbulence de leurs diètes, quelques-uns s'écrièrent que le roi trahissait la république ; et ne pouvant empêcher la ratification du traité, ils prirent d'avance toutes les mesures propres à le faire bientôt rompre. C'est dans cet esprit qu'on ordonna la levée d'un corps de douze mille hommes, spécialement destiné à garder les frontières du côté des Kosaques : mais le roi, inébranlable, contint alors les factieux ; et allant même au-delà de ce qui avait été stipulé dans le traité, il voulut que trois cavaliers ou principaux Kosaques fussent admis aux dignités publiques, et il établit à Kiow, en qualité de voïevode, cet Adam Kisieli, palatin de Braklaw, de la communion grecque, qui, le premier, avait proposé un accommodement à Kmielnitski. Cette charge ne donnait, au voïevode, aucune autorité sur les Kosaques enregistrés, mais bien le droit de les surveiller, de terminer les diffé-

(1) Pastorius, lib. 1, pag. 78, 79, 80, 96. — Schérer, t. I, p. 152; tom. II, pag 38-39.

(2) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 216.

rends qui s'élevaient entre eux et les seigneurs, et de concourir à l'enregistrement des quarante mille hommes de l'armée kosaque (1).

L'opération la plus délicate à faire était la démarcation des terres abandonnées par les seigneurs, pendant la guerre; opération d'autant plus difficile, que plusieurs de leurs paysans s'étaient fait recevoir Kosaques, et se prétendaient, en cette qualité, propriétaires des domaines sur lesquels ils étaient restés. Les seigneurs polonais réclamaient tout ensemble la restitution des terres et des paysans : les Kosaques regardaient toute démarcation comme contraire au traité de Zborow. Des deux côtés on élevait des prétentions injustes : on put prévoir dès-lors qu'une nouvelle guerre pouvait seule décider ce nouveau procès.

Kmielnitski, sentant fort bien que le parti des grands l'emporterait à la fin sur le parti du roi, s'occupa des moyens de se rendre plus formidable. L'enregistrement des Kosaques souffrit quelques difficultés; plusieurs d'entre eux, en état de servir, voulaient jouir paisiblement des terres et des droits qu'ils croyaient avoir conquis. Ils refusèrent de se faire inscrire, et se soulevèrent contre l'hettman : mais il les rappela à leur insti-

(1) Pastorius, lib. II, pag. 98-99.

tution primitive, et leur laissa le choix d'être Kosaques ou paysans ; à la fin, sa fermeté les contint, et il acheva, sans opposition, son ouvrage (1).

Conformément au traité de Zborow, il porta ses forces régulières à quarante mille hommes effectifs, toujours prêts à entrer en campagne, et divisés en quinze régimens (2): mais, par une autre inscription, il leva, en forme de supplément, un corps de vingt mille volontaires répartis sur les deux rives du Borysthène, de façon à les réunir au premier signal, et il prit des mesures pour rappeler, s'il en était besoin, les paysans sous ses drapeaux.

Plus éclairé que ses prédécesseurs, il crut qu'il ne suffisait pas d'une bonne organisation militaire, pour défendre l'indépendance des siens contre la haine et les efforts d'une nation puissante et toujours alarmée sur les dangers de leur voisinage; il songea plus sérieusement que jamais à s'assurer des protecteurs intéressés. Le grand-seigneur venait de lui envoyer une nouvelle ambassade ; mais la conformité de religion lui rendait l'alliance des tzars plus naturelle. Il

(1) Schérer, tom. II, pag. 40.

(2) J. Pastorius, lib. II, pag. 100-101.

mena les deux intrigues de front, et ménagea l'une et l'autre puissance, jusqu'à ce que la nécessité le forçât de faire son choix entre elles (1).

Dans le même temps, il convoitait la principauté de Moldavie, soit pour l'ajouter au territoire de sa nation, soit pour s'en faire une souveraineté particulière, et même un asile contre les Kosaques, dont l'esprit républicain répugnait à son autorité, ou contre les Polonais, dont les intentions n'étaient pas équivoques.

L'hospodar en possession de cette province vivait encore sous la protection du grand-seigneur; et pour le renverser, l'artifice était plus utile que la force. D'abord l'habile hettman le représenta, dans l'esprit des ministres ottomans, comme l'allié secret des Polonais, auxquels il l'accusait d'avoir révélé les desseins de la Porte ou ceux des Tartares. Ces insinuations furent aisément accueillies chez un peuple où la loyauté était presque toujours la première règle politique. Le sultan fit assurer Kmielnitski de sa protection, lui promit de lui donner l'investiture de tous les pays occupés par les Kosaques, comme fief de l'Empire ottoman, s'il voulait se détacher

(1) Pastorius, pag. 100-101. — Schérer, tom. I, pag. 152-153. — Chevalier, pag. 93-94.

de la Pologne, et l'encouragea fortement à prendre, contre le prince de Moldavie, toutes les précautions et les mesures qu'il jugerait convenables (1).

Fort de cette autorisation, le rusé Kosaque ne quitta point encore le rôle qu'il venait de jouer : il voulait se servir des Tartares pour l'aider à faire cette conquête, et le hasard lui présenta, dans ce moment même, une occasion favorable à ses desseins. Il avait envoyé quelques secours au khan, dans une guerre que celui-ci avait faite aux Circassiens. Le khan victorieux, croyant avoir à se plaindre des Russes, lui en demanda de nouveaux pour faire une incursion sur leurs terres ; l'hettman les promit, et, s'appuyant de ce prétexte, il fit en sûreté des préparatifs qui n'inquiétaient ni la Pologne, ni celui même dont il méditait la ruine, et qui resta dans son indolente sécurité, jusqu'à ce qu'il se vît tout-à-coup investi d'un armée de Tartares et de quatre mille Kosaques. Surpris et sans défense, dans le calme d'une paix profonde, tout ce que l'hospodar put faire contre une attaque aussi perfide qu'imprévue, fut de quitter précipitamment Jassi, d'emmener sa famille, d'emporter ses trésors, et de

(1) Schérer, tom. I, pag. 41-42 ; tom. II, pag. 154-155.

se réfugier dans la profondeur des forêts qui environnent sa capitale (1). Là, retranché entre des abattis d'arbres, rejoint par quelques troupes fidèles, il fut en mesure de recevoir des conditions moins dures : il se tira de ce péril, en donnant vingt mille ducats aux Tartares, et en promettant sa fille à Timothée, fils de Kmielnitski.

Cette entreprise jeta l'alarme dans la Pologne, où d'autres circonstances ramenaient le trouble et préparaient les esprits à la sédition. L'armée kosaque, grossie de ses volontaires, étendait ses quartiers, depuis l'extrémité orientale de l'Ukraine jusqu'aux frontières occidentales de la Volhynie et de la Podolie (2). Elle était encore augmentée par des soldats que tout Kosaque inscrit prétendait conduire à sa suite, à l'exemple des nobles polonais ou de nos anciens hommes d'armes (3). Les paysans non enrôlés, soutenus par cette armée licencieuse, refusaient de recevoir les gentilshommes polonais qui se présentaient pour rentrer dans leurs terres. Nul de ceux-ci n'en touchait les revenus ; plusieurs avaient été insultés, quelques-uns massacrés. A

(1) Chevalier, pag. 94-95. — J. Pastorius, *ubi suprà.*

(2) Chevalier, pag. 105.

(3) *Hist. universelle*, tom. XLII, *ubi suprà.* — *Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne*, pag. 154.

la nouvelle de ces désordres et de l'irruption dans la Moldavie, le roi, qui jusqu'alors avait blâmé les vexations commises envers les Kosaques, fut alarmé de leur audace; il songeait à faire publier une croisade contre eux (1): mais il se borna d'abord à ordonner au généralissime Potocki, sorti depuis peu de sa captivité chez les Tartares, de se porter avec l'armée royale à Kaminiek.

Au moment où Kmielnitski reçut la nouvelle de la marche de cette armée, il avait auprès de lui des seigneurs polonais venus pour se plaindre de la conduite des paysans, du refus que ceux-ci faisaient de les reconnaître, et des attentats qui suivaient souvent ces refus. Dans un accès de colère et d'ivresse, l'hettman ordonna de faire jeter ces députés dans le Borysthène (2): la prudence de sa femme lui épargna la honte d'un crime inutile. Le lendemain, il se contenta d'envoyer au général Potocki un officier chargé de réclamer à son tour contre le mouvement des troupes polonaises, « dans un temps, disait-il, » où la république, en paix avec tout le monde,

(1) Pastorius, lib. II, pag. 108.

(2) Chevalier, pag. 100 et suiv. — Schérer, tom. I, pag. 156-157.

» avait à sa disposition une puissante armée de » Kosaques pour la sûreté de ses frontières. » Potocki répondit à ces plaintes par des reproches mérités sur l'expédition de la Moldavie et la conduite séditieuse des paysans, et termina par déclarer qu'il ne pouvait quitter, sans l'ordre exprès du roi, la position qu'il venait de faire prendre à l'armée.

L'orgueil de Kmielnitski fut vivement blessé de cette réponse. Il fit des démonstrations, il s'échappa en menaces; mais il crut devoir encore éviter une rupture ouverte, soit qu'il ne jugeât pas le moment favorable pour se faire une souveraineté, soit qu'il fût retenu par la crainte de l'armée polonaise ou le respect qu'inspirait le mérite de son général (1). Quelques jours après, il reçut du roi de Pologne une lettre où ce prince, rappelant les mêmes griefs, lui ordonnait de faire retirer l'armée kosaque dans ses quartiers, et de chasser les paysans qui s'étaient armés contre leurs seigneurs. L'ordre était positif. Il pouvait l'éluder, en différer l'exécution, mais non l'enfreindre, sans recommencer immédiatement la guerre. Kmielnitski reçut la lettre avec de grandes marques de respect; il parut

(1) J. Pastorius, *ubi suprà*, pag. 108-110.

satisfaire à tout, mais il y procéda lentement. Il n'était pas dans sa politique de persécuter des gens dont il allait bientôt réclamer les services. En attendant cette crise prochaine, il reprit plus soigneusement que jamais ses intrigues auprès de la Porte-Ottomane, et surtout auprès de la cour de Moskow, qui montrait alors des dispositions incertaines.

Il n'est pas douteux que le tzar Alexis n'eût toujours envie de reprendre à la Pologne les provinces cédées par le traité de Smolensk ; et les revers qu'elle venait d'éprouver, lui faisaient espérer une conquête facile. Il eût volontiers prêté l'oreille aux propositions de l'hettman; il ne voulait pas le réduire à se mettre sous la protection de la Porte-Ottomane, mais il ne voulait pas non plus faire des Kosaques une puissance indépendante ; il craignait que la révolte ne passât de Pologne en Russie (1), où les paysans s'étaient montrés plus d'une fois disposés à suivre les traces de leurs voisins (2).

De là venaient l'embarras de sa conduite, l'indifférence avec laquelle il sembla d'abord accueillir les avances de Kmielnitski, et les dispo-

---

(1) Pastorius, *ubi suprà.* — Schérer, tom. I, pag. 157-158.
(2) Chevalier, pag. 101-102.

tions qu'il montra, dans cette circonstance, de rester en paix avec la Pologne. Il trouvait les Kosaques trop redoutables pour des sujets; il voulut les laisser aux prises avec les Polonais, les ruiner les uns par les autres, et tirer d'une guerre inévitable les moyens d'acquérir des sujets soumis et de belles provinces, sans exposer la tranquillité des siennes (1). L'exemple de la Pologne était une leçon pour un prince éclairé.

Malgré le soin que le tzar prit de cacher aux Kosaques ses vrais sentimens, Kmielnitski ne pouvait être long-temps abusé : mais il ne désespéra pas de vaincre cette répugnance; et, tout en se ménageant l'appui de la Porte-Ottomane, il chercha dans lui-même des ressources plus certaines que les secours de l'étranger.

(1) Chevalier, pag. 104-105.

CHAPITRE VIII.

Rupture du traité de Zborow. — Défaite des Kosaques.

Enfin, les rapports que l'hettman entretenait secrètement avec les ennemis de la république, les violences qu'il autorisait dans toutes les provinces occupées par son armée, réduisirent le roi Casimir à convoquer une nouvelle diète, dans laquelle il représenta lui-même la conduite intolérable de Kmielnitski, le mépris qu'il faisait de l'autorité royale, les outrages reçus par une foule de gentilshommes dépouillés de leurs biens, l'accroissement de l'armée des Kosaques portée à quatre-vingt mille hommes, leur dessein évident de secouer entièrement le joug de la république, et de faire un état séparé, sous la protection du grand-seigneur, dont les promesses soutenaient déjà leurs prétentions. Quelques nobles polonais, encore effrayés des désastres de la dernière guerre, croyaient qu'il était prudent de différer et de se contenter de l'exécution des articles du traité de Zborow : mais la plupart, et surtout ceux que la perte de leurs biens in-

téressait plus vivement à cette cause, s'écriaient que le mal demandait un prompt remède; qu'il fallait exterminer les Kosaques, ou laisser périr le royaume; que, puisqu'on voyait chez eux l'autorité du roi méprisée, les traités interprétés dans le sens qu'il leur plaisait, et le dessein évident d'établir une principauté indépendante, on ne devait pas leur laisser le temps et les moyens de se rendre plus dangereux; que la république avait encore des forces considérables, un roi jeune et courageux à sa tête; qu'il fallait faire un grand effort, et se hâter d'écraser une puissance mal affermie, mais plus redoutable, à mesure qu'on en souffrait les insolences (1).

Pendant que la diète était agitée par ces discussions tumultueuses, il y arriva des députés kosaques, chargés de lui demander qu'en exécution de l'un des articles du traité de Zborow, toute union des grecs avec les catholiques romains fût abolie; que Kmielnitski fût reconnu souverain des pays occupés par l'armée kosaque au-delà du Borysthène; qu'aucun seigneur ni gentilhomme polonais n'eût de pouvoir sur les paysans de cette contrée; que si ces nobles voulaient y demeurer, ils fussent contraints de tra-

(1) Pastorius, lib. II, pag. 114, 117, 118.

vailler comme les paysans; que neuf évêques jurassent devant le sénat de faire observer cet article, et que, pour garantie de l'exécution de ce nouveau traité, on donnât à Kmielnitski, comme otages, quatre palatins à son choix. Telles étaient les conditions auxquelles l'hettman accordait le maintien de la paix, et s'engageait, pour lui et ses successeurs, à payer annuellement au roi de Pologne un million de florins.

A des propositions si hardies de la part d'un peuple qu'on ne regardait toujours que comme une troupe de rebelles, la fierté polonaise fut indignée. Les députés kosaques avaient ordre de se borner à obtenir la séparation éternelle des grecs et des catholiques, et la possession indépendante du pays qu'ils occupaient, sans communication avec les Polonais : mais il leur était prescrit d'exiger le serment du roi et des douze principaux sénateurs pour garant de l'observation de tous les articles du traité de Zborow, si scandaleusement enfreint dans cette occasion; et de plus, l'envoi de trois sénateurs, comme otages, auprès de l'hettman (1).

Ces demandes furent regardées comme un nouvel outrage à la majesté de la république.

(1) Pastorius, *ibid.* — Schérer, tom. I, pag. 160-161. — Chevalier, pag. 110-111.

Il n'y eut alors, dans toute la diète, qu'un cri pour la guerre; on résolut de lever cinquante mille hommes, de convoquer l'arrière-ban, et d'entrer en campagne avant le printemps, afin de prévenir l'arrivée des Turcs et des Tartares, le dégel des marais et des rivières, saison plus favorable au genre de guerre que faisaient alors les Kosaques.

Avant d'entrer en campagne, le roi fit un dernier et vain effort, pour ramener les Kosaques à se réduire aux termes du traité de Zborow. Un parti de trois mille Kosaques, envoyé dans la Podolie, sous les ordres de l'ataman Niecksaï, avait déjà commencé la guerre par commettre des ravages affreux, et par massacrer, en présence d'un envoyé turc, les députés du palatin de Braklaw : ces outrages ne restèrent pas longtemps impunis. Ce palatin et le général Kalinowski, accourus sur les traces des Kosaques, les poussèrent dans Krasnoï, où la plupart périrent avec le farouche Niecksaï. Ceux qui échappèrent à l'assaut de cette place, furent poursuivis et forcés dans des bourgades qu'on réduisit en cendres (1).

(1) Schérer, pag. 161-162. — Chevalier, pag. 111-114. — Pastorius, pag. 121-123.

An 1651. Moins intimidé qu'irrité de ce premier revers, l'hettman envoya un autre corps de Kosaques, sous la conduite de Bohun, pour arrêter Kalinowski. Winnicza, prise et reprise par les Polonais et les Kosaques, resta enfin au pouvoir de ceux-ci, qui forcèrent l'armée polonaise à se retirer sous le canon de Bar, après avoir perdu quatre mille hommes et son artillerie (1).

Le roi de Pologne était allé faire un pélerinage en Lithuanie, lorsqu'il apprit cet échec, et l'alliance que Kmielnitski venait de conclure avec la Porte-Ottomane. A cette nouvelle, qui donnait une autre face à la guerre, et qui faisait craindre aux Polonais d'avoir bientôt à combattre les forces d'un grand empire, les innombrables escadrons des Tartares, et la race inépuisable des Kosaques, constamment accrue par la rébellion, il n'y avait plus de momens à perdre, ni de mesures à négliger; le roi convoqua l'arrière-ban de sa noblesse, et se porta en personne au camp que le général Potocki venait d'asseoir à Sokal, sur les frontières de la Volhynie.

Là se rendirent bientôt de toutes parts les troupes levées aux dépens de la république et

---

(1) Andr. Cellarius, pag. 595. *(In Collect. scriptor. Polon.)*

par les seigneurs : elles ne formaient pas moins de cent mille combattans, sans y comprendre les valets, dont le plus grand nombre était armé et monté. On y voyait des soldats allemands du Brandebourg, un régiment polonais que le roi de France avait permis de tirer de son armée de Flandre (1), et toute cette valeureuse noblesse qui fut si long-temps le rempart de la Pologne.

A la vue d'une si belle armée, les Polonais ne purent se défendre d'un sentiment d'orgueil : ils ne semblaient craindre que de perdre l'occasion de joindre l'ennemi. On proposa de la partager en plusieurs corps, afin d'envelopper les Kosaques, et de les réduire à la nécessité de livrer une bataille. Un avis plus prudent détermina le roi à ne pas diviser ses forces dans un pays déjà dévasté, dénué de vivres et favorable à une guerre de partis ; on résolut donc de marcher en masse, et de combattre partout où l'occasion s'en offrirait (1).

Non moins confians, les Kosaques et les Tartares avançaient avec des forces immenses, im-

---

(1) Chevalier, *Hist. de la guerre des Kosaques*, pag. 29.

(2) Schérer, tom. I, pag. 168-169. — Chevalier, pag. 136-137.

patiens de les essayer. Ils étaient à cinq cents pas de l'armée polonaise, tandis que celle-ci craignait d'avoir à les aller chercher, jusqu'au fond de la Podolie. A cette apparition inattendue, le roi de Pologne reprit une position qu'il venait de quitter, à Beresteko, sur la rive du Ster ou Styr, s'appuyant d'un côté sur cette rivière, et de l'autre sur des collines boisées, qu'il fit garnir d'infanterie, pour éviter les embuscades (1).

Deux jours se passèrent en escarmouches, pendant lesquels Kmielnitski reconnut que l'armée polonaise était plus nombreuse qu'il ne l'avait d'abord jugé. Trop incertain alors du succès d'un combat qui devait décider de son sort, il paraissait vouloir temporiser, espérant que la disette de vivres obligerait bientôt les Polonais à se disperser d'eux-mêmes. Le roi pénétra ses desseins, résolut d'engager une action générale; et au point du jour, à la faveur
29 juin. d'un brouillard épais, l'armée polonaise fut rangée en bataille, sans que l'ennemi s'en aperçut.

A l'aile droite, sous le commandement du grand général Potocki, on distinguait les palatins de Braklaw et de Posnanie, le grand

---

(1) J. Pastorius, lib. II, pag. 140-141.

maréchal du royaume, et l'illustre Sobieski, qui devait bientôt honorer le trône polonais (1).

L'aile gauche était commandée par le général Kalinowski, ardent ennemi des Kosaques, déjà fameux par ses succès, et peut-être plus recommandable par la retraite difficile qu'il venait d'effectuer depuis Winnicza jusqu'au camp du roi. Il avait avec lui le duc d'Ostrog, les palatins de Brzesk et de Podolie, et le prince Wisnowieski, tous à la tête des corps qu'ils avaient levés à leurs frais.

Le roi s'était réservé le commandement du corps de bataille, où paraissaient en première ligne l'infanterie polonaise et allemande, l'artillerie, sous la conduite de Sigismond Priemski, lequel avait été long-temps général-major dans les armées suédoises ; ensuite, en seconde ligne, une nombreuse et brillante cavalerie, où le roi était en personne ; enfin un corps de réserve, où l'on remarquait le grand-veneur de la couronne, le prince Charles, frère du roi, et un colonel français nommé *Duplessis*.

Derrière cette nombreuse armée, le roi avait laissé quelques régimens d'infanterie, et il avait fait planter une forêt de lances, dont les ban-

(1) Pastorius, *ubi suprà*.

deroles flottantes semblaient couvrir le camp d'une phalange impénétrable.

Les Polonais, pleins de confiance et d'ardeur, attendaient avec impatience que le temps leur permît d'en venir aux mains, lorsque, vers neuf heures du matin, le soleil, dissipant le brouillard qui couvrait leur armée, la montra dans cet ordre, aux yeux des Tartares et des Kosaques surpris de la voir si nombreuse et si belle.

Du côté de ceux-ci, trois cent mille combattans, rangés sur un espace de terrain que la vue pouvait à peine embrasser, offrirent bientôt un aspect non moins imposant. Les Kosaques, opposés à l'aile gauche de l'armée polonaise, étaient entremêlés de spahis et de janissaires; leur redoutable *tabort*, composé de plusieurs rangs de chariots, défendu par leurs meilleurs soldats, et capable en cet état de soutenir tous les efforts de l'ennemi, formait leur centre; et les nombreux escadrons tartares, répandus aux extrémités et sur les hauteurs voisines, couronnaient l'horizon, en forme de croissant (1).

Les deux armées restèrent quelque temps

---

(1) Pastorius, *ubi suprà*, pag. 140, 144, 148. — Chevalier, p. 139-141.

immobiles, comme étonnées du spectacle qu'elles se donnaient mutuellement. Des escarmouches légères, engagées sur les ailes, interrompaient seules la régularité du coup-d'œil. Enfin le roi, s'apercevant que le dessein des ennemis était de prolonger l'action, pour le surprendre à la faveur des ténèbres, ordonna de briser tous les ponts du Ster, autant pour ne pas être enveloppé par les Tartares, que pour mettre les siens dans la nécessité de bien faire, et ôter toute ressource aux lâches. Alors l'artillerie commença un feu terrible, et toute l'armée s'ébranla pour se précipiter sur l'ennemi. D'abord, l'aile droite des Kosaques offrit la plus vive résistance; mais enfin, enfoncée par les Polonais, elle se réfugia dans le tabort et laissa les Tartares à découvert, exposés au feu d'une artillerie foudroyante. Ceux-ci, forcés de regagner les hauteurs, essayèrent en vain d'y tenir : leur khan, ayant vu tomber à côté de lui un de ses principaux officiers, prit l'épouvante, et, dans un clin-d'œil, ses meilleurs escadrons furent dispersés dans la plaine. La nuit qui survint, et la vîtesse de leurs bacmates (1), les sauvèrent; mais

(1) C'est ainsi qu'on appelait les chevaux tartares. (Chevalier, pag. 166. — Andreas Cellarius, tom. I, p. 607. *(In Collect. scriptor. Polon.)*

ils laissèrent au pouvoir du vainqueur la plus grande partie de leurs équipages, leurs selles, leurs sabres, leurs chariots, la tente et l'étendard du khan, et jusqu'à ce petit tambour d'argent doré, dont il se servait comme d'une sonnette pour rappeler les personnes de sa suite. Dans la confusion de cette retraite, plusieurs prisonniers polonais s'échappèrent; et les Tartares furent tellement pressés de s'enfuir, qu'ils abandonnèrent leurs morts et leurs blessés aux chrétiens; horrible impiété chez les Musulmans (1).

L'hettman, qui venait de faire des prodiges de valeur, voyant la déroute des Tartares, se précipite sur leurs pas, veut arrêter leur fuite et les ramener au combat : mais le khan ne répond à ses instances que par des accusations; il lui reproche de l'avoir trompé sur l'état des forces polonaises qu'il n'estimait qu'à vingt mille hommes; et le voyant sans escorte, il le retient, le fait traîner à sa suite, en le menaçant de l'envoyer au roi de Pologne, en échange des mourzas (2) faits prisonniers, ou du moins de le garder

(1) J. Pastorius, pag. 150-172.

(2) Les *murzas* ou *mourzas* sont les chefs particuliers de tribus tartares, descendans du fondateur, par ordre de primogéniture. Chacun d'eux a la dîme des bestiaux et du butin que sa

jusqu'à ce qu'il lui eût payé une forte rançon, et lui eût donné une partie du butin fait précédemment en Pologne.

Cependant, après avoir détaché divers corps de cavalerie à la poursuite des Tartares, le roi de Pologne revint avec le reste de l'armée environner le tabort, où deux cent mille Kosaques et paysans, appuyés sur des marais, retranchés par un fossé profond, et défendus par quarante pièces de canon, rendaient encore la victoire incertaine (1).

La disparition de Kmielnitski n'abattit point leur courage; mais elle répandit dans leurs esprits une incertitude fatale. Ils délibérèrent en tumulte: un de leurs colonels, Dziadziali, s'était signalé par ses cruautés; ils le choisirent, pour les commander jusqu'au retour de l'hettman. En même temps ils firent faire des propositions, qu'on ne voulut pas entendre qu'ils ne missent bas les armes. Des divisions intestines les agitaient: on crut que c'était le moment de les réduire par la force, plutôt que d'acheter une soumission équivoque par un nouveau traité.

---

tribu fait à la guerre, et il est considéré à proportion qu'elle est plus nombreuse.

(1) Andr. Cellarius, pag. 511-512. — Pastorius, p. 176-178.

Bientôt des batteries vomirent la mort dans leurs retranchemens : on éleva des forts et des redoutes autour des marais qui les protégeaient. Plus d'une fois, ils tentèrent des sorties meurtrières sur l'armée polonaise, et lui firent craindre d'être à son tour assiégée ; mais, comme la vigilance du grand général échappait à leurs piéges et trompait toujours leurs efforts, ils essayèrent encore de fléchir la clémence du roi, qui consentit à recevoir leurs députés, dans une tente dressée sur cette même montagne d'où les Tartares avaient été chassés (1).

Là, prosternés aux pieds de ce prince, trois de leurs colonels lui présentèrent et lurent à haute voix une lettre suppliante, criant miséricorde à chaque demande qu'ils adressaient à sa majesté, et baisant, à tout propos, les mains et les vêtemens des sénateurs : enfin le roi, croyant, à cet excès d'humiliation, qu'ils étaient devenus plus soumis, leur accorda une suspension d'armes, et leur fit remettre par écrit les conditions auxquelles il leur donnait la paix qu'ils venaient implorer.

Ces conditions étaient, que douze de leurs principaux officiers seraient envoyés en otages

(1) Pastorius, *ubi suprà.* — Chevalier, pag. 158-159.

jusqu'à ce qu'ils pussent livrer au roi Kmielnitski et son secrétaire Wigowski; qu'ils rendraient les drapeaux qu'ils avaient pris; qu'ils remettraient leur grand étendard, pour être donné à l'hettman qu'il plairait à sa majesté de leur nommer; que l'armée des Kosaques serait réduite à douze mille hommes, ou que, s'ils n'étaient contens de ce nombre, il en serait décidé par la diète prochaine; qu'enfin, à l'égard des priviléges, ils ne pourraient prétendre qu'à ceux qui leur avaient été accordés en 1621 par le général Koniepolski.

A ces propositions, les Kosaques répondirent, dès le lendemain, qu'ils promettaient de faire tous leurs efforts pour livrer au roi Kmielnitski et son secrétaire; qu'ils demeuraient d'accord de rendre les drapeaux polonais et leur grand étendard; mais que, quant au surplus, ils ne pouvaient accepter d'autres conditions que celles du traité de Zborow.

Offensé de tant de prétentions, le roi fit recommencer le feu des batteries, et les deux partis redoublèrent de fureur et de courage : l'un, résolu d'exterminer des rebelles; l'autre, de mourir plutôt que de se relâcher du traité de Zborow. Valeur digne d'éloges, si elle n'eût été souillée par des cruautés que provoquaient des popes

fanatiques et l'espérance du prompt retour de l'hettman et des Tartares (1)!

Toutefois, la prolongation de l'absence de Kmielnitski décréditait les prédications furieuses des popes, et la constance polonaise lassait l'acharnement des Kosaques : il s'élevait donc encore, dans cette multitude découragée, des cris de paix (2); Dziadziali même paraissait disposé à faire de nouvelles tentatives, lorsque des chefs qui croyaient avoir tout à perdre dans un accord, s'assemblèrent, forcèrent Dziadziali de résigner et mirent Bohun en sa place (3).

Celui-ci voulut signaler son avénement au généralat par une action qui rendît aux Kosaques la confiance qu'ils avaient perdue. Ayant appris que le palatin de Braklaw avait passé le Ster dans le dessein de fermer les passages par où les Kosaques pouvaient aller au fourrage ou effectuer leur retraite, il résolut de l'aller combattre avec l'élite de la vieille milice, et de renforcer la garde des forts qui protégeaient les passages. Mais à peine est-il hors du camp, qu'il y circule des bruits déjà répandus, que les vieux soldats et les chefs avaient dessein de se retirer et d'a-

(1) Pastorius, pag. 176-177.

(2) *Ibid.*

(3) Chevalier, pag. 163-164. — Andr. Cellarius, p. 595.

bandonner leurs frères ; un paysan s'écrie que Bohun est sorti dans cette pensée : c'est le signal d'un tumulte affreux. On enchérit sur les soupçons ; on ne doute plus de la trahison : la multitude, avide d'alarmes comme dans tous les orages populaires, se répand en invectives ; elle ne connaît plus de chefs, elle n'entend plus d'ordre ; la terreur confond tout, et chacun se précipite à la hâte hors du camp. On se presse, sans vouloir observer de rang, sur une route étroite, élevée au milieu des marais. Plusieurs y périssent étouffés par la foule ou renversés dans la boue. Bohun, informé de cette catastrophe, accourt avec ses meilleurs soldats : il veut remédier à la confusion ; mais il est entraîné dans la fuite. Le palatin de Braklaw veut en vain profiter de cette occasion pour arrêter et détruire cette populace désordonnée, la crainte produit en elle l'effet du courage : il est lui-même repoussé par le torrent des fuyards (1).

Enfin, de ces deux cent mille Kosaques et paysans qui défendaient tout à l'heure le camp, il ne restait plus que deux mille hommes. Retirés sur une petite colline, après la lâche désertion de leurs camarades, ils s'étaient formés en tabort,

(1) Chevalier, pag. 167-168. — Pastorius, pag. 183-185.

résolus de vendre chèrement leurs vies. Leur courage était digne d'un meilleur sort. Contraints de céder à la supériorité du nombre, après avoir vingt fois essayé de se faire jour au milieu des rangs ennemis, les uns s'y jetèrent en aveugles pour y chercher la mort, les autres se précipitèrent dans la rivière ou dans le marais. Trois cents d'entre eux étaient cantonnés dans une espèce d'île environnée de toutes parts, exposés au feu meurtrier de toute l'artillerie polonaise; on les pressait de demander grâce : mais, pour montrer le mépris qu'ils faisaient de la vie qu'on leur promettait et de ce qu'il y a de plus précieux après la vie, ils jetèrent dans l'eau tout ce qu'ils avaient d'argent et de richesses, et se défendirent corps à corps avec tous ceux qui tentaient d'aborder, jusqu'à ce que les forces leur manquèrent et qu'ils furent accablés (1). Un seul, le dernier de tous, monté sur un bateau et armé d'une faux, résista pendant trois heures à toute l'armée polonaise. En vain le roi, admirant sa résistance, voulait absolument le sauver : le Kosaque, ne respirant que la vengeance, répondit qu'il ne se souciait plus de la vie et qu'il voulait périr en soldat; il fallut le satisfaire,

(1) Pastorius, *ubi suprà*, pag. 188-193.

et il tomba, couvert de blessures, dans le fleuve rougi du sang de ses camarades. Exemple singulier de courage ou de ce que peut l'ivresse du désespoir!

Il restait encore dans le camp des Kosaques, après leur fuite, quelques prisonniers, une grande quantité de femmes et d'enfans; on y trouva, en outre, trente mille rixdales destinées pour les Tartares, des vestes précieuses, des fourrures de grand prix, quarante pièces de canon, une quantité d'armes et de munitions de guerre, des vivres en abondance, des drapeaux jadis donnés à l'hettman par le roi de Pologne, d'autres pris sur les Polonais, le sceau de l'armée kosaque, l'épée que le patriarche des Grecs avait envoyée à Kmielnitski pour la défense de la religion, les ornemens de la chapelle d'un prélat décoré du titre d'archevêque de Corinthe, résidant auprès de l'hettman. Il fut tué bientôt après, d'un coup de flèche, par un jeune Polonais.

Casimir venait de remporter une victoire décisive et peu coûteuse à son armée; il voulut profiter de ses avantages. Il fit poursuivre et massacrer tous les Kosaques qu'on put atteindre : en marchant vers Kaminiek, il ne vit que des champs dévastés, des villes en ruines et des chemins jonchés de cadavres. Des milliers de paysans,

n'ayant eu, pendant plusieurs jours, d'autre nourriture que des plantes sauvages ou l'écorce des arbres, exténués de fatigue, de misère et de faim, ne songeant plus à se défendre, n'ayant pas même la force de fuir (1), bravaient la mort avec une insensibilité stupide. A la vue de ces malheureux décharnés comme des spectres, l'indignation des Polonais parut enfin se calmer : on leur fit distribuer des vivres; on leur offrit le pardon de leur faute, pourvu qu'ils quittassent le parti des rebelles et qu'ils retournassent dans leurs maisons. Dans quelques seigneurs polonais, l'humanité plaidait pour le malheur : chez les autres, l'intérêt se fit entendre bien plus que la pitié; ils voyaient que leurs terres abandonnées allaient rester sans valeur, et cette considération empêcha peut être la ruine entière des Kosaques, qu'on se flattait alors d'anéantir (2).

(1) Pastorius, pag. 194, 197, 198.

(2) Chevalier, pag. 175.

CHAPITRE IX.

Traité de Biala-Czerkiew. — Reprise des hostilités. — Les Kosaques passent sous la protection de la Russie.

Après cette courte et glorieuse campagne, il ne fut plus possible au roi Casimir de retenir l'armée polonaise sous ses drapeaux. Kiow était tombée en son pouvoir; le prince Radziwill avait écrasé les partis qui s'étaient jetés dans la Lithuanie; les Tartares étaient retournés dans la Krimée; la Turquie n'osait faire un mouvement en faveur d'une cause perdue; les paysans rentraient en foule sous la dépendance des seigneurs; ceux-ci se hâtèrent d'aller jouir d'un triomphe qui leur avait peu coûté (1).

Cependant Kmielnitski venait d'apaiser le khan; il s'était dégagé de ses mains par une forte rançon; il en avait même reçu la promesse d'un nouveau secours : il était revenu de l'Ukraine, animé du même courage, inébranlable dans ses revers, supérieur à sa fortune. Il n'ou-

(1) Pastorius, pag. 200-205. — Chevalier, pag. 182-185.

bliait rien pour relever les esprits abattus; semant partout l'argent, les promesses, l'espérance, les harangues et les manifestes; représentant aux uns la misère du sort qui les attendait, le ressentiment de leurs tyrans; aux autres la perspective d'une campagne plus heureuse; disant à tous qu'il leur restait des forces redoutables, l'élite de la vieille milice kosaque, l'alliance indissoluble des Tartares, l'appui d'une population nombreuse et opprimée, l'exemple et le dévouement de leur chef, enfin l'assurance, s'ils étaient vaincus, de trouver en Turquie, sous la protection du grand-seigneur, un sort plus doux, et bien préférable au joug de la république polonaise (1).

En effet, les Kosaques n'avaient été que dispersés à Beresteko; il leur restait encore la plupart des places assignées à leurs régimens, et ces îles redoutables où la nation s'était réfugiée dans ses plus grands désastres. Ainsi l'arrivée de Kmielnitski leur rendit l'espérance: les paysans retournèrent de toutes parts sous ses drapeaux; ils recommencèrent leurs incursions et leurs ravages, surtout vers le Niester et la Valachie, où ils étaient plus accoutumés au brigandage. A

(1) Chevalier, pag. 198-199. — Pastorius, pag. 220-221.

l'instant les troupes polonaises furent en campagne; elles prirent Frylisicz, place fortifiée, dans laquelle on vit des femmes combattre avec des faux. Des exécutions cruelles, suivies de représailles sanglantes, ranimèrent le courage féroce des paysans; et Kmielnitski, tant de fois défait, se retrouva bientôt en mesure de proposer la paix de Zborow : sa constance triompha même de la victoire.

La cause des Kosaques avait dans le parti opposé un appui toujours favorable; c'était Adam Kisieli, le palatin de Kiow, dont nous avons déjà parlé. Toujours porté pour la paix, il essayait de calmer les haines et les prétentions exagérées : il représentait aux Polonais que les fatigues, la faim et les maladies contagieuses avaient considérablement affaibli leur armée; que celle de l'ennemi était continuellement recrutée par des paysans réduits au désespoir; que les Turcs et les Tartares étaient les alliés naturels des rebelles qu'on pouvait vaincre, mais qu'on ne parviendrait jamais à soumettre. Il insistait encore sur l'intérêt du tzar à prolonger une lutte qui devait lui ouvrir le chemin de la Pologne. Enfin ces remontrances furent écoutées, et les généraux Potocki et Radziwill se décidèrent à recevoir les députés kosaques qui

revinrent de nouveau solliciter la paix (1).

Dans les conférences qui suivirent cette démarche, les Polonais refusèrent d'abord de donner le titre d'hettman à Kmielnitski, et l'orgueil de celui-ci répugna long-temps à renouveler auprès du grand général les soumissions qu'il avait faites à Zborow, aux pieds du roi. Enfin on céda quelque chose de part et d'autre; et cette négociation, délicate à conduire au milieu des Tartares et des paysans révoltés, fut terminée à Biala-Czerkiew, par un nouveau traité, d'après lequel il fut convenu :

Que l'armée kosaque serait composée à l'avenir de vingt mille hommes, choisis et enregistrés par son général;

Qu'il n'y aurait que peu d'enrôlemens pour la ville métropolitaine de Kiow, et aucun pour la garde des frontières de la Lithuanie;

Que cette armée aurait ses quartiers sur les terres et domaines appartenant à sa majesté, dans les palatinats de Kiow, Braklaw et Tschernigow, sans que les troupes polonaises pussent être cantonnées dans les mêmes endroits;

Que les biens de la noblesse seraient affranchis de tous les logemens et quartiers;

---

(1) Pastorius, pag. 240-242.

Que les gentilshommes pourraient rentrer dans la possession de leurs biens ou starosties;

Que ceux d'entre eux qui voudraient s'enrôler parmi les Kosaques, ne pourraient en être empêchés;

Que les Kosaques non compris dans la matricule continueraient à payer les redevances dont ils étaient tenus; et que, pour distinguer ceux qui devaient jouir des priviléges de Kosaque, les seigneurs ne pourraient exiger d'eux aucun cens ou redevance, qu'après la confection du rôle de l'année;

Que la ville de Tschigirin serait assignée pour l'entretien de l'hettman et de ses successeurs, et qu'ils jouiraient des prérogatives attachées à cette dignité, sous la protection du généralissime de la couronne, à laquelle ils s'obligeraient par serment de garder une fidélité inviolable;

Que la religion grecque, dont l'armée kosaque fait profession, serait maintenue dans ses libertés, biens et franchises;

Que la noblesse catholique et grecque qui aurait suivi le parti des Kosaques, jouirait de l'amnistie, et rentrerait dans ses biens et priviléges;

Que les juifs conserveraient les droits de bourgeoisie dans les domaines du roi et dans les terres

des gentilshommes, et pourraient être leurs fermiers comme auparavant;

Et enfin, que les Tartares seraient renvoyés, et engagés, si faire se pouvait, au service de la Pologne (1).

Ce traité, mal à propos appliqué par un historien (2) à l'armée zaporogue, ne décidait pas la grande question de la dépendance des paysans. La faculté laissée à l'hettman de les inscrire au rôle des Kosaques, lui donnait sur eux la plus dangereuse influence. D'ailleurs, le voisinage des seigneurs et le défaut de démarcation des propriétés laissaient encore le champ ouvert aux jalousies, aux prétentions, aux haines, aux discordes, qui venaient de désoler la Pologne. Mais tel était le besoin qu'elle avait de se reposer et de réparer ses pertes, que ce traité dut alors être regardé comme un bienfait pour elle. Il fut l'ouvrage du grand général Potocki, qui termina, bientôt après, sa longue et glorieuse carrière (3).

Pendant la durée de cette guerre désastreuse,

(1) Pastorius, pag. 260-262. — Chevalier, pag. 208-217. — Schérer, tom. II, pag. 238-243. — Leclerc, tom. II, pag. 392-394.

(2) Schérer, *ubi suprà*.

(3) Chevalier, pag. 218-219.

un grand nombre de familles kosaques et de paysans, voulant se soustraire à ses horreurs, s'était enfui de la rive occidentale du Borysthène sur la rive opposée, dans ce vaste territoire que la Russie regardait comme sa propriété, mais qui était resté inculte et dépeuplé, depuis la première invasion des Tartares (1). La cour de Moskow, charmée de voir arriver ces nouveaux hôtes, leur avait laissé défricher des terres qui n'étaient à personne. Leur nombre s'augmenta bientôt de ceux que la politique de Kmielnitski y laissa passer, lorsque le nouveau traité de Biala Czerkiew donna lieu à des mécontentemens, à des murmures, à des usurpations. Ces émigrés, joints à leurs frères, étendirent leurs colonies dans les plaines de la Russie méridionale, jusqu'au-delà du Donetz; ils y portèrent leur constitution militaire. Telle fut l'origine des Kosaques Slobodes et des cinq régimens slobodiens, formés en 1652, et connus dès-lors sous les noms d'*Aktirka*, de *Karkoff*, d'*Izioum*, de *Soumi* et d'*Ostrogoïsk* (2). La Russie ne les in-

---

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 204-205 — Storch, *Tableau de la Russie*, part. I, liv. II-IV.

(2) *Ibid.* — Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, pag. 389-390. — Schérer, tom. I, pag. 49; tom. II, pag. 194. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 218. — Storch, *ubi suprà*.

quiéta point par des conditions d'établissement; elle prit plaisir à les regarder comme des enfans qui rentraient dans l'héritage de leurs pères : c'était le prélude de la révolution dont l'ambition inquiète de l'hettman accéléra le dénouement.

1652. Sorti des tracas de la guerre, il reprit le projet de marier son fils Timoschka ou Timothée avec la fille de l'hospodar de Moldavie; mais celui-ci, peu empressé de tenir une promesse arrachée par une violence perfide, sollicita si vivement le roi de Pologne d'empêcher ce mariage, que ce prince, d'ailleurs alarmé de l'influence que cette alliance pouvait donner à l'hettman, envoya, pour cet effet, en Moldavie, un corps de dix mille hommes, sous le commandement de Kalinowski, alors général de la couronne (1), lequel avait lui-même envie de demander la princesse pour son fils. Cette rivalité ralluma sur-le-champ la guerre.

Timothée, parti pour aller conclure son mariage à la tête d'une troupe nombreuse, rencontra l'armée polonaise; on en vint des explications aux injures, et des injures à un combat, après lequel les Polonais vaincus furent impitoyable-

(1) Schérer, tom. I, pag. 49-51; tom. II, pag. 194-197.

ment massacrés. La tête du grand général fut apportée comme un trophée aux pieds de Kmielnitski. Toutes les terres des seigneurs de l'Ukraine occidentale furent dévastées, et le fils de l'hettman alla célébrer ses noces dans la capitale de la Moldavie. Mais cette alliance funeste n'eut pas les suites dont son orgueil s'était flatté : elle occasiona la déposition de l'hospodar et la mort de Timothée, dont on reporta peu de temps après le cadavre à son père (1).

Cependant, à la nouvelle du premier succès de cette odieuse violence, Kmielnitski voulut s'excuser auprès du roi de Pologne, par une lettre écrite dans le style d'un Tartare. « Dieu, » lui disait-il, ne défend à ses créatures ni l'eau » ni la nourriture convenables; mais Kalinowski » a voulu se réserver les meilleures sources, et » ne laisser à mon fils que les mauvaises. Cette » conduite a irrité mon fils et tous ceux qui » étaient à sa suite. » La lettre était terminée par une espèce de désaveu de cette action et par une demande de pardon : elle demeura quelque temps sans réponse; mais, l'hettman insistant, comme pour éprouver la patience du monarque, celui-ci lui répondit enfin qu'il ne pourrait obte-

(1) *Ibid.* ubi suprà. — Andreas Cellarius, pag. 511, *ubi suprà.*

nir sa grâce qu'en renonçant à l'alliance des Tartares, et en lui donnant son fils en otage. A cette proposition, Kmielnitski, forcé d'abjurer toute dissimulation, entre en fureur, renvoie les députés, et leur dit, en mettant la main sur son sabre : « Conseillez au roi d'observer fidèlement » les traités de Zborow, qu'il a confirmés par » son serment, et que nous avons scellés de » notre sang. » Apostrophe d'autant plus indécente, qu'il venait lui-même de rompre ces traités, en faisant alliance avec les Turcs et les Tartares (1).

Bientôt l'hettman ne prit plus la peine de déguiser ses vrais sentimens et sa domination. Sur le simple soupçon que deux de ses colonels étaient opposés à son système, et qu'ils avaient informé le roi de Pologne de ses négociations avec les Turcs, il les fit condamner à mort : l'un eut la tête tranchée ; l'autre n'échappa au supplice qu'en se jetant dans un couvent (2).

Sur ces entrefaites, un général nommé *Tschernezki* (3), envoyé pour tenir les Kosaques en respect, leur montra l'exemple du brigandage,

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 196-197 ; tom. II, pag. 52-53.
(2) *Ibid.* tom. I, pag. 54 ; tom. II, pag. 197.
(3) *Ibid.*

en ravageant, brûlant et tuant tout ce qui se trouvait sur son passage. Le colonel Bohun, que nous avons vu s'échapper des marais de Beresteko, alla à sa rencontre, le surprit, le mit en fuite, s'empara de son camp, et rendit aux Polonais le mal qu'ils venaient de faire aux Kosaques.

Il n'y avait plus à balancer : les traités étaient déchirés par des mains sanglantes. Le roi Jean Casimir se mit à la tête d'une armée de quinze mille hommes, du côté de Schwanez. Kmielnitski arriva aussitôt que lui sur le champ de bataille, avec une multitude de Kosaques et de Tartares. Le terrain, coupé de marais glacés, était favorable aux surprises, aux escarmouches, au genre de guerre dans lequel excellaient les Kosaques et les Tartares : l'habile hettman sut en profiter, pour esquiver une action générale. Les Polonais, continuellement harassés, fatigués, privés de tout secours, et détruits par la faim et la rigueur du froid, furent, en peu de temps, réduits à moins de quatre mille; et le roi de Pologne lui-même ne put échapper à la captivité qu'en payant une rançon au khan des Tartares et qu'en donnant des otages pour garans de l'exécution des traités qu'on avait violés à son égard.

Mais ni cette rançon, ni des présens magnifiques n'arrêtèrent l'effroyable avidité des Tartares : ils se jetèrent sur la Lithuanie, d'où ils emmenèrent en esclavage plus de cinq mille personnes des deux sexes, de tout âge, de toute condition : dans leur ivresse dévastatrice, ils ne ménageaient même plus les terres de l'hettman et de ses Kosaques. Des combats, des massacres particuliers, ensanglantaient fréquemment les armes de ces barbares alliés : Kmielnitski fit des remontrances dont ils ne tinrent aucun compte ; il vit que, comme il n'y avait désormais aucun arrangement possible avec la Pologne, il n'y avait non plus aucun fond à faire sur la fidélité des Tartares, et ses pressentimens ne furent que trop bien justifiés. Il apprit, dans ces conjonctures, que le roi de Pologne venait de faire avec le khan de Krimée un nouvel accord dirigé contre la Russie, et non moins funeste aux Kosaques. Par cette convention (1), Jean Casimir avait promis de ne point poser les armes qu'il n'eût rétabli le khan dans la possession du royaume d'Astrakhan, conquis depuis un siècle par Iwan IV ; et le khan s'était engagé, en traversant l'Ukraine pour cette expédition, à faire

(1) Schérer, tom. II, pag. 57.

dévaster les nouvelles colonies, et enlever tous les Kosaques qu'il pourrait rencontrer sur sa route.

Cet accord changeait essentiellement la position de ceux-ci : leurs alliés avaient passé du côté de leurs ennemis. Kmielnitski n'avait plus à délibérer sur la protection qu'il devait demander : il était engagé dans la cause de la Russie; il se trouvait offensé de la froideur avec laquelle la Porte avait pris ses desseins sur la Moldavie, et de l'indifférence avec laquelle elle avait souffert l'expulsion et la mort de son fils. Il pensa que la conformité de religion et le voisinage uniraient plus étroitement les Kosaques et les Russes; d'ailleurs la générosité que le tzar avait montrée à l'égard des établissemens déjà faits par les Kosaques entre le Don et le Dnieper, lui donnait à croire que l'on en viendrait à les considérer comme une puissance indépendante; enfin il vit peut-être, dans l'agitation intérieure de cette monarchie et dans l'ambition qui la portait incessamment à s'agrandir, de quoi occuper l'esprit turbulent et aventurier des Kosaques : il se décida pour elle (1). Alors, rassemblant au-

(1) Schérer, tom. I, pag. 57-59; tom. II, pag. 199-200. — Leclerc, tom. III, pag. 394. — *Hist. universelle*, tom. XLII.

tour de lui les chefs des régimens et des kourènes, il leur fit envisager les périls qui les menaçaient de toutes parts, la défection des Tartares, la puissance et les ressentimens de la Pologne, l'inégalité de la lutte qui s'était engagée, les discordes intestines qu'ils avaient à redouter; et il conclut par déclarer que le seul moyen de sauver leurs priviléges, leur patrie, leur religion, leurs femmes, leurs enfans et leur propre vie, était de se mettre sous la protection de la Russie.

Il n'était pas difficile à l'éloquent Kmielnitski de persuader des gens habitués à recevoir ses conseils comme des oracles. Il ajoutait aux motifs capables de déterminer la timidité, des raisons non moins puissantes sur des esprits avides d'espérances. La sécurité dont jouissaient leurs compatriotes fixés en Russie était pour eux de l'augure le plus heureux : ils communiquaient sans interruption avec leurs frères du Don; ils n'avaient plus, pour s'assurer une existence honorable entre les nations, qu'à renfermer les Tartares dans la Krimée. Les Kosaques embrassèrent avec enthousiasme un projet cher à leur orgueil, et convinrent, en effet, d'envoyer au tzar des ambassadeurs pour lui proposer de les prendre sous sa protection, eux et généralement

toute l'Ukraine, à condition qu'il maintiendrait leurs lois, leur liberté, leurs priviléges. On s'assembla sans délai pour élire ces députés, et le choix de l'assemblée tomba sur les colonels Hulaniskoï, Dworetzi et quelques autres dont l'histoire n'a pas conservé les noms obscurs (1).

Le tzar Alexis n'avait plus les mêmes raisons de craindre l'exemple de la sédition des Kosaques : ceux qui s'étaient établis dans ses états étaient tranquilles; les autres s'étaient fait considérer comme une puissance : il allait avoir une guerre à soutenir contre la Pologne et les Tartares; il ne pouvait manquer d'accueillir un hommage qui lui donnait des alliés puissans et des villes fortifiées, au cœur d'un État ennemi. En conséquence, il reçut les ambassadeurs des Kosaques avec la même distinction qu'un de ses prédécesseurs avait reçu l'envoyé d'Yermak; il accepta leurs offres, il agréa leurs demandes, il les combla de présens, et renvoya avec eux des députés, entre lesquels était son intime confident Butturlin, pour recevoir l'hommage des Kosaques, assurer leurs droits, et délibérer avec eux de la manière la plus avantageuse de faire la guerre aux Polonais.

Butturlin n'exigea, en arrivant au milieu des

(1) Schérer, tom. 1, pag. 57-59.

Kosaques, que leur serment de demeurer pour toujours sous la protection de la Russie, de renoncer solennellement à la Pologne, et de se détacher de toute alliance avec le khan de Krimée. A ces conditions, il leur garantissait, au nom du tzar, le maintien de leurs droits, libertés et priviléges. Kmielnitski prêta le premier ce serment; ses officiers, les Zaporogues, les starschines ou anciens, et tous les Kosaques de l'Ukraine, suivirent bientôt son exemple. Buturlin prit possession des villes de Kiow, Starsky, Rrzyovo, Trzypol, Techtimirow et Kaniow, alors occupées par les Kosaques. Kmielnitski fit dresser une liste des noms des colonels, starschines ou anciens, et autres officiers, qui furent assimilés aux nobles russes. Ensuite on donna des gratifications aux simples Kosaques, des présens en fourrures précieuses à leurs chefs; et des festins abondans signalèrent la conclusion du traité, qui fut signé à Pereïaslaw, le jour des Rois, 6 janvier 1654. Voici quelles en furent les principales conditions (1):

« Les Kosaques conserveront leurs immunités » et priviléges, et se gouverneront eux-mêmes

(1) Schérer, tom. I, pag. 201; tom. II, pag. 60-61. — *The present state of Russia*, London, 1723; tom. I, pag. 50. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 217.

» d'après la forme établie dans leurs assemblées,
» sans qu'aucune personne de la grande Russie
» puisse s'en mêler.

» Ils seront jugés par leurs anciens, suivant
» le droit de Magdebourg; et ils hériteront de
» leurs proches, sans que le tzar ou ses officiers
» puissent rien déduire de leurs héritages.

» Le patriarche de Moskow n'exercera aucune
» influence sur leur clergé.

» On leur accorde la liberté de commercer,
» de faire de la bière, de l'eau-de-vie, de l'hy-
» dromel, dans tous les temps, en telle quantité
» qu'il leur plaira, tant pour leur propre con-
» sommation, que pour en exporter.

» A la mort, à la démission ou à la destitution
» d'un hettman, ils auront la liberté d'en choisir
» un à sa place : mais, après l'avoir choisi, ils
» en feront le rapport au tzar, qui lui donnera
» le bâton de commandement, un drapeau, et
» des lettres de confirmation.

» L'hettman jouira des revenus du régiment
» de Tschigirin, de la ville, de ses dépendances,
» et d'un traitement de mille ducats : mais il est
» convenu qu'il n'enverra point d'ambassadeurs
» aux puissances étrangères; qu'il n'en recevra
» point; qu'il n'entretiendra avec elles, ni même
» avec le khan des Tartares, aucune relation,
» que par l'autorité du tzar.

» Enfin, les Kosaques ne recevront chez eux, » et ne feront inscrire sur leurs matricules, au- » cun paysan transfuge de la grande Russie. »

A ces conditions, en reconnaissance de ces droits et priviléges, les Kosaques s'engageaient à tenir à la disposition du tzar soixante mille hommes enregistrés, auxquels il serait payé, pendant la durée de leur service, une solde annuelle de trois roubles pour les fantassins, et de six roubles pour les cavaliers. Celle des officiers devait être proportionnée à leurs grades; et il fut accordé que le montant de ces dépenses serait pris sur les impôts en argent et en blé qui devaient former le revenu du tzar dans l'Ukraine (1).

Un pacte où les avantages étaient à peu près balancés pour les deux parties, semblait devoir assurer une paix éternelle : mais il n'était peut-être assorti ni au caractère turbulent du peuple kosaque, ni au génie du gouvernement moskovite; il fut pour l'un et l'autre une source de discordes et de guerres.

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 202; tom. II, pag. 61-63. — Leclerc, *Hist. de Russie*, tom. II, pag. 394-335; t. IV, p. 212.

Fin du Tome Ier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

TOME Ier.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

TOME II.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

Fin de la Table.



BINDING


[redacted]

Lesur, Charles Louis
Histoire des Kosaques

